

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Promenades avec Mozart
 Ex-voto
 La créance américaine
 Le problème du mal chez saint Augustin
 Le mystère des stigmatisés
 Léo et E'ville, sœurs lointaines
 L'expansion de l'univers

Henri GHÉON
 Thomas BRAUN
 Hilaire BELLOC
 Régis JOLIVET
 Jeanne DANEMARIE
 Comte Xavier CARTON DE WIART
 Edgard HEUCHAMPS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Cardinal Van Rossum, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Le résultat des élections a surpris tout le monde : les catholiques ne comptaient guère gagner de sièges, les libéraux pensaient bien ne pas en perdre et les socialistes escomptaient une belle victoire. Et voilà libéraux et socialistes fort mécontents de ce que l'on ait jeté la religion dans la lutte électorale. Ils sont persuadés — et ils n'ont pas tort — que la victoire catholique est due à des considérations avant tout religieuses et ils ne décolèrent pas. Mais qui donc mêla — une fois de plus — la religion à nos querelles civiques? Oui ou non, le Congrès socialiste d'abord, le Congrès libéral ensuite, ont-ils, il y a quelques mois, posé la question scolaire? Et le cartel communal d'Anvers, conclu en pleine période électorale, et précisément sur la suppression progressive des subsides scolaires, n'apparaissait-il pas comme un premier pas important dans la voie des réalisations? Oui ou non, une victoire des gauches eût-elle compromis les subsides à l'enseignement libre? Et ce bon M. Louis Piérad a beau se fâcher tout rouge et faire feu des quatre fers, on n'est tout de même pas obligé de le croire quand il écrit, dans le *Peuple*, que la question scolaire est nettement distincte de la question religieuse. Mais elle en est si peu distincte, que c'est avant tout par l'école que les anticléricaux français ont déchristianisé la France! Pour éviter que la Belgique ne fasse la même lamentable expérience, les évêques — pour le moins aussi compétents en la matière que le président de la Ligue maçonnique de l'Enseignement! — ont alerté les consciences catholiques. Et les autres problèmes de notre vie politique s'en sont trouvés reportés à l'arrière-plan. Les fidèles ont prié de leur mieux — au grand scandale de M. Devèze, qui trouve cette prière-là injustifiable! — pour que la Divine Providence daigne épargner à leur Patrie la persécution ouverte ou camouflée. Dieu exauça leurs prières. A Lui notre adoration reconnaissante et nos vives actions de grâces!

Nous aussi, nous regrettons qu'il ait fallu faire porter l'essentiel de la consultation électorale sur la question religieuse, mais les catholiques belges n'ont fait que se défendre de leur mieux. Abstenez-vous de les attaquer sur ce terrain et ce n'est pas eux qui mêleront la religion aux luttes du Forum.

* * *

Voilà donc la vague de bêtises et de folies presque passée : et alors? Depuis des mois, dans les milieux informés, le mot *tripartite* circule. Ceux qui, derrière la façade légale, tiennent, à l'heure actuelle, les plus importants leviers de commande et qui, s'ils ne nomment pas les ministres, empêchent d'aucuns de le devenir ou de le rester — laissons là, pour aujourd'hui, la question de savoir si cette quasi-dictature occulte est bienfaisante, et dans quelle mesure, et moyennant quelles conditions et réserves, et bornons-nous à souligner son existence — sont convaincus que, pour sortir le pays des grandes difficultés financières résultées de la crise mondiale, il faut un effort national énergique, des pleins

pouvoirs à un gouvernement représentant tout le Parlement et donc toute la Nation. Peut-être n'ont-ils pas tort, d'ailleurs, car la démocratie politique est le dernier des régimes dans les moments graves, les partis risquant, nécessairement, de faire passer certains intérêts particuliers avant l'intérêt général. C'est eux aussi, nos maîtres occultes, qui voulaient la dissolution parce que les mesures financières sont urgentes et que rien d'efficace, estimaient-ils, ne pouvait être fait avec la perspective d'une consultation électorale en mai prochain.

Et voilà! Un avenir très prochain nous apprendra si le plan de ces messieurs est réalisable. Probablement, car ils sont très puissants. Constatons déjà, que, dès le lendemain des élections, le *Temps* de Paris lançait l'idée d'une tripartite et que M. Destrée y a nettement fait allusion dans ses déclarations aux journaux. Citons la finale de l'éditorial, évidemment inspiré, du *Temps* : « ... enfin un gouvernement dit tripartite, où les catholiques, les libéraux et les socialistes seraient représentés et qui, sous le couvert de l'union nationale, aurait l'autorité nécessaire pour prendre les mesures de redressement financier et économique qui s'imposent. Ce serait peut-être ce qu'il y aurait de plus raisonnable dans la situation sérieuse à laquelle le pays doit faire face. » Certes, la Belgique devra faire un très gros effort et elle ne s'y refusera pas. Sans doute, la majorité des électeurs ont voté contre les socialistes et pour ce qu'on appelait un gouvernement d'ordre, c'est-à-dire le maintien de la coalition catholico-libérale. Malgré cela, il est vraisemblable qu'une mise en scène plus ou moins habile essayera de convaincre l'opinion publique de la nécessité d'un gouvernement national. Une tripartite à durée limitée et à programme très précis sera-t-elle le moyen le mieux approprié pour provoquer l'effort de redressement, pour le coordonner et pour le conduire au but. C'est toute la question... Heureusement que le résultat des élections permettra de minimiser le danger d'une collaboration éventuelle des trois partis nationaux en posant des conditions qui leur permettront, comme groupe parlementaire le plus nombreux, de revendiquer pour eux, avec la direction du gouvernement, les départements où nos adversaires pourraient nous faire le plus de tort. Si nous sommes bien informés — et... nous croyons l'être... — « on » pensait bien — et peut-être espérait-on... — qu'après les élections les socialistes seraient les plus nombreux et alors, c'eût été à eux qu'on aurait confié la conduite d'une tripartite de salut financier... Sans le réveil anticlérical des « jeunes » rouges et des « jeunes » bleus, nous aurions, sans doute, vu cela. Et la réduction des subsides aux écoles libres eût probablement été une des premières économies prononcées...

Et la question des créances américaines? Lisez donc l'article de notre ami Hilaire Belloc et vous apprendrez à quel point, une fois de plus, en démocratie politique et en régime ayant

réprouvé, condamné et définitivement rejeté toute diplomatie secrète, l'opinion publique est égarée et bernée. Ceux qui ont finalement obtenu la suppression des réparations — les financiers internationaux — veulent aussi l'extinction des dettes européennes envers l'Amérique pour la raison bien simple — dit Belloc — que ces dettes ne leur rapportent rien du tout. Toute la question serait donc : comment faire comprendre au peuple américain qu'il est... de son intérêt de renoncer à se faire payer!! On y arrivera, vous verrez, et... tant mieux pour nous, d'ailleurs!

Mais au milieu de quels paradoxes ne vivons-nous pas! L'essentiel de ce qui restait des réparations allemandes allait à l'Amérique par le canal de Londres, Paris, Rome. New-York a fait donner *quittus* à Berlin. Et on voudrait que Français, Anglais, Italiens continuassent à payer de leurs poches, cette fois, ce que les coupables de 1914 et les vaincus de 1918 ne veulent plus payer!...

* * *

Lors du Moratoire Hoover, l'année dernière, et à propos de la Conférence de Lausanne, cette année, nous avons souligné à quel point, l'Allemagne d'abord, nos anciens Alliés ensuite, avaient manqué l'occasion de faire pour nous, Belges, une exception qui ne changeait pratiquement rien à rien dans l'ensemble de la situation financière mais qui, outre la valeur du geste, eut été pour nous du plus grand secours.

On annonce, maintenant, que devant l'insistance des Etats-Unis à maintenir l'échéance du 15 décembre des dettes européennes, la Belgique ferait défaut et ne payerait pas les 75 millions qu'elle doit. Nous voudrions croire que ce refus de la Belgique lui a été... suggéré par l'Amérique elle-même qui, n'osant faire, ouvertement et publiquement, un geste en faveur du pays qui s'est sacrifié en août 1914, qui a le plus souffert de la guerre et qui a permis aux Etats-Unis de s'enrichir, lui aurait soufflé à l'oreille... « Ne payez pas... Nous n'en parlerons plus... »

Avant de parler d'un article de général de Castelnau qui a fait quelque éclat cette semaine — et à très juste titre — citons d'abord le discours de M. Winston Churchill à la Chambre des communes sur les armements de l'Europe :

Ne vous faites pas d'illusions; je suis convaincu que le Gouvernement britannique ne s'illusionne pas en croyant que tout ce que cherche l'Allemagne c'est l'égalité du statut. Toute cette jeunesse allemande qui brûle du désir de souffrir pour le Vaterland ne cherche pas un statut : elle cherche des armes, et quand elle les aura, elle demandera la restitution des territoires et des colonies perdus... Il y a beaucoup d'exagération dans les propos que l'on tient sur ce qu'on appelle l'ascendant ou l'hégémonie de la France. Je n'aime pas, et personne n'aime la situation actuelle, mais il faut reconnaître que c'est l'hégémonie française ou le système français qui a donné, à cette situation présente, la stabilité. La France, comme l'a rappelé récemment lord Grey, est armée jusqu'aux dents, mais elle est pacifiste jusqu'au fond du cœur.

Le même M. Winston Churchill écrivait dimanche dernier dans un hebdomadaire londonien :

Nous ne devrions pas pousser la France à s'affaiblir. Ce serait de la folie que de rechercher une égalité militaire entre la France et l'Allemagne.

Et il ajoutait :

La Conférence du Désarmement qui, par intervalles, depuis près de dix ans, s'efforce de résoudre la question a été le théâtre d'une série nauséabonde de manœuvres hypocrites. Chaque pays a travaillé dans son propre intérêt à s'assurer des avantages militaires et, en même temps, s'est posé comme le champion de la paix et du désarmement.

Il eût pu citer en exemple la proposition anglaise de suppression totale des sous-marins... terreur de la flotte britannique!...

Où, la France est armée, mais est pacifique jusqu'au fond du cœur. Le Français moyen ne demande que la paix; le Français

moyen vit dans l'appréhension d'une invasion nouvelle; le Français moyen donnerait beaucoup, céderait beaucoup pour que soit écarté le danger d'une guerre nouvelle. Personne en France, absolument personne ne nourrit de sentiments belliqueux. Bien au contraire!... Et les prophètes du pacifisme n'y sont que trop nombreux. On croit éloigner la guerre en la proclamant impossible. On veut écarter la menace et calmer l'inquiétude en les déclarant sans fondement, Comme l'écrit le colonel Grasset dans le dernier numéro de l'Illustration :

Assez couramment on ne croit pas à la possibilité d'une nouvelle guerre : Il n'y aura plus de guerre, dit-on, personne ne veut plus faire la guerre; cela coûte trop cher; cela engendre trop de deuils, trop de souffrance!

• Hélas! On a entendu ces phrases bien souvent et, détail assez piquant, l'histoire, enfant terrible, a froidement enregistré que, par un hasard extraordinaire, elles ont souvent été prononcées justement à la veille des plus grands cataclysmes, comme si vraiment, en essayant de prendre son essor, la colombe de paix attirait spécialement le plomb des chasseurs.

Voyez plutôt!

Pendant toute l'année 1791, un groupe important de députés de l'Assemblée législative célébra les bienfaits de la paix et même un des députés, Mgr Lamourette, évêque constitutionnel du Rhône-et-Loire, mena une campagne acharnée pour que s'établisse la paix, entre Français d'abord; entre tous les peuples ensuite... A la fin de cette même année 1791, une guerre commençait qui devait durer quinze ans. Quant au bon évêque, il fut guillotiné pour avoir trop cru à la paix parmi les hommes.

Toute l'année 1870 est pleine de tentatives d'affermissement de la paix universelle et de désarmement, au moins du côté de la France. D'illustres polémistes, tel Emile de Girardin, proposaient dans les journaux que la France renoncât systématiquement à la guerre et qu'elle devint exclusivement la grande nation de paix.

Belle formule qui fit fortune, de sorte qu'en janvier 1870 Emile Ollivier adressait à la Prusse, par l'intermédiaire de l'Angleterre, une proposition formelle de désarmement, et, pour donner le bon exemple, il annonçait qu'il réduirait de 10,000 hommes le contingent de l'armée française.

En même temps, un groupe important de la Chambre réduisait ou refusait les crédits demandés : par le général Coffinières pour l'amélioration des fortifications; par l'intendant général Blondeau pour l'organisation du service des subsistances. Tout ce qui était demandé pour renforcer ou assurer l'équipement de l'armée, même les crédits nécessaires à la convocation de la garde mobile, était automatiquement réduit...

Enfin, le 1^{er} juillet, le comte de Latour, à la tribune de la Chambre, protestant des sentiments cordiaux du peuple français à l'égard du bon peuple allemand, réclamait du Gouvernement une démarche auprès des Gouvernements étrangers pour que les charges militaires sous lesquelles ployaient les contribuables de toute l'Europe fussent réduites dans de notables proportions...

Le 15 juillet, la guerre éclatait justement avec le bon peuple allemand.

En 1914, quand la guerre surprit la France, le pays sortait à peine de luttes électorales et les murs des monuments publics étaient encore couverts d'affiches proclamant l'impossibilité d'un conflit armé et la nécessité de réduire les charges militaires. Il faut même dire que les candidats proclamant ces vérités étaient pour la plupart les grands favoris.

Après la guerre, la toute première, comme au temps d'Emile Ollivier, et pour donner le bon exemple, la France s'empressa de réduire ses armements et, sans prendre l'avis des autres nations, modifia délibérément ses institutions militaires.

Coup sur coup, elle passa du service de trois ans à celui de deux ans, puis à celui de dix-huit mois et enfin à celui d'un an. Au lieu de vingt et un corps d'armée de soldats de trois ans qu'elle avait en 1913, elle n'a plus aujourd'hui que vingt divisions de conscrits de moins d'un an...

Des catholiques français — plus exactement l'aile gauche de la très petite minorité de catholiques « croyants » (comme on dit là-bas) qu'il y a encore en France — croient rendre service à l'Eglise en renchérissant sur le préchi-précha pacifiste des troupes de M. Léon Blum. Le général de Castelnau les critique sévère-

ment dans l'*Echo de Paris*. L'article est intitulé : *L'Histoire enseignée à la jeunesse catholique*. Il prend occasion d'un invraisemblable article inséré dans les *Annales de la Jeunesse catholique française* du 15 octobre, sous le titre *Au service de l'esprit de guerre*.

Au dire de l'auteur, — écrit le général de Castelnau — la plupart des grands quotidiens de Paris « sont actuellement au service de la Guerre et c'est à eux que revient, pour une grosse part, la responsabilité des échecs que subissent les constructeurs de la Paix ».

On n'est pas plus bête, car enfin nous savons tous à quel point « les grands quotidiens de Paris » dépendent du Gouvernement. Et, d'autre part, l'Allemagne est tout de même un peu là pour tenir en échec les constructeurs de la Paix!

Le général de Castelnau continue :

Mais, ajoute-t-il, « la manière dont on enseigne l'histoire à la jeunesse est un autre grand facteur de malentendus entre les peuples ». Et pour opposer, par un exemple, le remède au mal, le rédacteur des *Annales* fait immédiatement œuvre d'historien.

Après avoir constaté la tension actuelle des rapports franco-allemands, il en expose, à sa façon, les causes profondes. Cette tension est due, affirme-t-il, « au moins pour les trois-quarts, à des méfiances sans fondement réel ». Reste un dernier quart, à fondement réel, celui-là, que l'historien des *Annales* a le devoir de préciser. C'est pourquoi, sans doute, il nous révèle que « l'Allemagne ne nourrit pas, au fond de son cœur, un attachement indéfectible pour un traité qu'il a coupé en deux, lui a enlevé ses colonies, imposé un chiffre astronomique d'indemnités à payer et proclamé sa responsabilité dans la guerre ». L'historien des *Annales* s'abstient de signaler, en passant, que la France, son pays, a tout fait, même de très sérieuses imprudences, pour éviter le déclenchement de la lutte sanglante. Dans la pitié qu'inspire à la sensibilité de son âme le sort de la pauvre Allemagne, il ne dit pas que cette situation, elle la doit à ses malsaines ambitions d'hégémonie mondiale, à ses appétits incoercibles de jouissance et à son culte de la force au-dessus du droit.

Sans doute, on ne saurait en vouloir à nos voisins de maudire les conséquences de leur défaite; mais on peut et on doit s'élever contre les efforts répétés qu'ils tentent, *per jas et nefas*, pour se soustraire, unilatéralement et dans tous les domaines, aux engagements qu'ils ont solennellement contractés. Dans les motifs de méfiance « à fondement réel » — un quart — le rédacteur des *Annales* classe, pensons-nous : les déclarations verbales ou écrites et les confidences rendues publiques des chancelliers qui, depuis la guerre, se sont succédé à la tête du Reich — les discours violemment irréductibles des hommes d'Etat les plus notoires d'outre-Rhin — les rassemblements sans cesse renouvelés de formations militaires — les multiples manifestations bellicistes abondamment relayées par la grande presse de Berlin et d'ailleurs — l'esprit de violence savamment inculqué à la jeunesse allemande — les armements clandestins et les « cris de haine » dénoncés par le président du Conseil M. Herriot, dans son discours retentissant de Gramat.

Aucun de ces faits n'est, bien entendu, ni évoqué, ni effleuré, par le rédacteur des *Annales*; ils sont lettre morte pour ce pseudo-historien. En prétendant réduire à des méfiances « sans fondement réel » les inquiétudes que manifestent, à l'heure présente, les esprits avertis, les dirigeants de la « Jeunesse catholique », joient dangereusement avec la vérité. Par omissions, insinuations ou erreurs volontaires, ils tendent à infuser aux jeunes gens, à eux confiés, une mentalité qui les prépare aux pires abdications. Ils créent des âmes sans ressort patriotique.

Au reste, il serait trop long de relever ici, et de stigmatiser, comme il convient tous les passages de l'article « Au service de l'esprit de guerre » qui soulèvent le dégoût. Il suffira, pour en dégager l'inspiration profonde, de signaler les sources où, de son propre aveu, le rédacteur puise, avec dilection, son abondante documentation. C'est, d'une part, le violent et inique réquisitoire, contre les constructeurs de matériel de guerre, prononcé à la Chambre, le 11 février 1932, par un fougueux S. F. I. O., un pur-celui-là! C'est, d'autre part, le *Populaire*, l'*Information sociale*, le *Crapouillot*, dont chacun connaît les doctrines et les tendances de révolution sociale. C'est, enfin, *La Librairie du Travail*, essentiellement et ouvertement communiste.

Les directives pontificales n'ont jamais, à notre connaissance, considérées ces diverses publications comme l'Evangile de la formation et de la préparation de la jeunesse à l'apostolat catholique!

Mais le matériel de guerre, qu'à la demande du Gouvernement fabriquent nos criminels industriels et les coupables ouvriers embauchés dans les ateliers de l'Etat, ce matériel, dis-je, ne serait rien, il serait sans valeur pratique s'il n'était mis en œuvre par des bras vigoureux et des cœurs vaillants. Or, plusieurs grands lycées ou écoles forment, pour les armées de terre, de mer et de l'air, non des armes, mais, ce qui est plus grave, des âmes de chefs, aussi ardemment attachés aux traditions ancestrales, qu'à la grandeur et à l'indépendance de la Patrie.

En toute logique, c'est contre ces établissements d'enseignement et d'éducation que devraient d'abord se dresser, avec une véhémence indignation, les pacifistes bellâmes des *Annales*. Ça viendra peut-être un jour, à l'appel séducteur des S. F. I. O., du *Populaire* et des communistes. Pourquoi pas?

En attendant, est-ce l'esprit de guerre qui anime les maîtres éminents, appliqués à instruire, avec une admirable générosité, la jeunesse laborieuse orientée vers les grandes écoles militaires de notre pays? Non, certes! C'est uniquement et exclusivement : « l'Esprit de légitime défense ». Il n'a, certes, jamais été condamné, celui-là, ni par saint Thomas d'Aquin, ni par le savant Suarez, ni par aucun des grands théologiens de l'Eglise, ni par le saint et pacifique pape Pie IX, lorsqu'il faisait appel, il m'en sou-

vient bien, au dévouement des Zouaves pontificaux et au concours de la France, ni par Notre Saint Père le Pape Pie XI, glorieusement régnant, quand il parle « du noble sentiment du courage militaire dans la défense de la patrie et de l'ordre public ». (Encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse.)

Et c'est ce même « esprit de légitime défense » qui nous anime, lorsque nous faisons appel à la vigilance et à la fermeté de l'opinion et des pouvoirs publics, en dénonçant les assauts de convoitises, les appétits de revanche et les menaces répétées qui grondent à l'horizon. Les événements ne donnent hélas, que trop complètement raison à notre attitude. Libre au rédacteur des *Annales de la Jeunesse catholique* d'envisager d'un cœur léger le jour où il devra courber la tête sous la botte de l'envahisseur. Nous ne mangeons pas, nous, de ce pain-là.

Comme catholiques et comme Français, nous sommes aussi sincèrement et aussi ardemment attachés que quiconque à l'organisation de la paix. Mais, nous voulons la paix dans l'honneur, la dignité et la sécurité de notre pays.

C'est pour cette paix, et pour cette paix seulement, que nous avons sacrifié nos enfants!...

La leçon infligée par cet illustre vieillard, auquel la défense de la Patrie, dont il fut un des grands artisans, coûta trois fils et un genre, n'est que trop méritée.

Que les catholiques travaillent à la pacification des esprits, rien de mieux. Mais il y a la manière. Béler à la paix en regardant les nuages en est une. Elle conduit à recevoir un jour un solide coup de canne du monsieur d'à-côté que, délibérément, on n'a voulu ni voir saisir sa canne, ni entendre s'approcher. Ce qu'il reste de catholiques français proclamerait, demain, sur tous les toits, qu'il ne faut pas tuer, que c'est antichrétien, qu'il faut s'aimer comme des frères, et qu'ils ne demandent, eux, qu'à embrasser les catholiques allemands, leurs frères en acte, et les non-catholiques allemands, leurs frères en puissance, que tout cela n'aurait vraisemblablement qu'un seul résultat : hâter l'heure où vombiront, dans le ciel français, les avions prussiens et où someront, une fois encore, sur les routes de France, les bottes de l'envahisseur...

* * *

Et alors il sera trop tard... Et alors risquent de se multiplier des épisodes semblables à celui que contaît, jeudi dernier, sous la coupole de l'Institut de France, dans son discours de réception, le nouvel académicien, M. Pierre Benoit. En août 1914, M. Pierre Benoit était rédacteur au Ministère de l'Instruction publique :

Notre directeur était l'ancien recteur de l'Académie de Lille, l'historien de l'art byzantin, Charles Bayet. Un humble rédacteur n'était pas admis à s'entretenir tous les jours avec un aussi haut personnage. Je n'ai pour ma part entendu sa voix qu'à deux reprises. La première fois, ce fut lorsqu'on me présenta à lui, lors de mon entrée dans son service. La seconde fois, Messieurs, ce fut en une circonstance infiniment plus importante, le samedi 1^{er} août 1914, vers 5 heures de l'après-midi. L'ordre de mobilisation générale venait d'être affiché rue de Grenelle, à la porte de la mairie du septième arrondissement. Dans les couloirs du ministère, c'était la fièvre des adieux, et déjà la galopade éperdue des gens qui se ruaiant de tous côtés vers leurs destinations respectives. Le directeur de l'enseignement supérieur réussit à obtenir de ses employés qu'avant de se disperser ils leur accordassent quelques minutes. Il les réunît dans ce cabinet de travail où plusieurs d'entre eux n'avaient jamais eu encore l'honneur d'être introduits. Là, il leur parla en des termes dont les moins sensibles demeurent bouleversés : « Toute ma vie, dit-il, j'ai cru à l'Allemagne; je lui ai fait confiance; j'ai admiré ses penseurs et prôné ses méthodes scientifiques. J'étais de bonne foi, sans doute. Mais la bonne foi ne saurait être une excuse suffisante pour ceux qui ont sollicité et détenu le redoutable privilège d'éclairer et de prémunir les générations, si bien qu'en cet instant tragique je sens que, dans une certaine mesure, j'ai failli à mon devoir. Je vous en demande pardon ». En silence, on écoutait ce vieillard, la veille encore distant et fermé, et qui maintenant se confessait de la sorte. De pareils scrupules peuvent paraître exagérés. Charles Bayet devait pourtant les pousser plus loin encore. Dans les journées qui suivirent, il tint à accrocher, à soixante-cinq ans, sa cravate de commandeur de la Légion d'honneur sur cette vareuse de lieutenant sous laquelle il devait mourir.

A propos des dettes de guerre, signalons encore l'intéressant article publié dans la *Revue Universelle* du 1^{er} décembre par

M. E. N. Dzelepy, l'auteur du livre *la Guerre du Dollar*, dont nous avons longuement parlé ici.

Nous citons :

Ce fut sa position de créditrice qui a permis à l'Amérique de jouer le rôle d'arbitre dans les différends entre les Etats européens. On a vu ce paradoxe : la puissance qui s'était désintéressée du traité de Versailles et qui tenait à ce que dettes et réparations ne fussent pas confondues, prendre l'initiative dans cette dernière question. L'agent général des réparations qui siégeait pendant les premières années de la paix à Berlin, était un Américain, M. Parker Gilbert. [...]]

Mais, c'est surtout depuis que les banquiers de Wall-Street se sont mis à coloniser l'Allemagne que l'intérêt américain pour la paix de l'Europe et le bien-être de ses peuples a pris des proportions alarmantes. On a vu ainsi l'initiative américaine aboutir aux plans Dawes et Young.

On ne doit pas perdre de vue, qu'en Amérique « tout est dominé par la crise économique », pour parler comme un grand journaliste américain, M. Frank Simonds. Cette crise est la plus redoutable qu'ait jamais vue le pays : 13 millions de chômeurs ; un énorme déficit budgétaire ; le dollar menacé ; les prix du blé et du coton tombés à leur plus bas cours ; cinq mille banques fermées ; 3,273 faillites commerciales représentant un passif total de 53 millions de dollars en octobre (contre 2,132 faillites en septembre) ; les grandes industries, notamment celle de l'acier, travaillant à 19 1/2 % seulement de leur capacité ; les exportations tombées de 60 millions de livres (pour le mois de juin 1930) à 24 millions de livres (pour le mois de juin 1932) ; les Etats-Unis passant, dans l'échelle de la production mondiale, de 41 % de sa totalité, en 1928, à 34 %, en 1931 ; bref, le revenu national annuel, estimé, en 1929, à 84 milliards de dollars, tombé à l'heure actuelle, à 56 milliards. Voici sommairement tracé le tableau de la situation économique actuelle du pays de la « prospérité ».

Aux prises avec ces problèmes, l'Amérique démocratique se rejettera forcément sur l'Europe.

M. Roosevelt et ses démocrates se rendront parfaitement compte que le champ d'action intérieur pour une politique de redressement est limité par la force des choses. Avec l'équilibre du budget, par des économies et par des nouveaux impôts, tout l'effort gouvernemental dans cette direction est épuisé.

Le problème de la prospérité est en Amérique, comme partout ailleurs, un problème de débouchés. Il s'agit de permettre au pays d'écouler ses produits agricoles et manufacturés. Aussi l'Europe, en sa qualité de meilleur client des Etats-Unis, est-elle un facteur de première importance dans leur redressement.

Les Américains ne sont point si naïfs de croire que leur prétention de toucher l'argent des dettes repose sur une base logique. Un simple calcul exclu-rat d'ailleurs cette hypothèse. Ces sommes s'élèvent à 6,890 millions de dollars ; il faut y ajouter leur dette commerciale privée sur l'Europe, évaluée de 7 à 8 milliards de dollars (dont plus de la moitié à l'Allemagne). Or, d'après la capacité de paiement des débiteurs européens, il serait pratiquement impossible de transférer annuellement aux Etats-Unis la quantité de devises nécessaires pour le service d'amortissement et d'intérêts de cette dette énorme, étant donné surtout que la balance commerciale de l'Europe vis-à-vis des Etats-Unis est passive. Avant le moratoire Hoover, l'Europe transférait annuellement aux Etats-Unis de 500 à 600 millions de dollars au titre commercial.

Mais, si l'Europe n'est pas en état de payer ses dettes à l'Amérique, elle peut acheter des produits américains.

Et c'est ici que la question des dettes entre en jeu, comme instrument de pression et de contrainte sur l'Europe.

Il ne s'agit donc que de savoir dans quelle mesure s'exercera le chantage américain sur l'Europe.

Il va sans dire, que la question du désarmement entrera seule dans le jeu. La raison en est très simple. Les Américains s'intéressent tout particulièrement à cette question :

19 Parce que par la réduction des armements, leur budget qui est déjà très chargé aux chapitres naval et militaire, pourra être sensiblement allégé. Dans l'invitation que M. Hoover a adressé à son successeur, à la suite des notes des gouvernements anglais et français au sujet de l'échéance du 15 décembre, il rappelle qu'il a indiqué précédemment « l'importance que prendrait dans la question une forte réduction des armements mondiaux susceptibles d'alléger le fardeau et les dangers qui pèsent sur l'Amérique et sur le monde » ;

20 Parce que lorsque les Etats européens dépenseront moins pour leurs armements, ils achèteront plus aux Etats-Unis. C'est ce que M. Hoover exprime dans le document déjà cité lorsqu'il dit que la question du désarmement a aussi une grande portée économique.

La question des dettes étant ainsi placée sur le plan de la réalité, toute discussion entre les débiteurs et leur créancier commun semble superflue. On n'arrivera jamais à convaincre, à force d'arguments, les Américains, que leur attitude dans cette question est insensée. Leur insistance n'est pas l'effet d'une erreur, mais le résultat d'une volonté, d'un calcul. Ce n'est donc pas la parole qui est ici à sa place, mais l'action. Du reste, des deux côtés de l'Océan on parle un langage différent. L'Amérique dit que « le seul moyen de ramener la prospérité mondiale », c'est que l'Europe fasse les frais de son redressement économique. L'Europe, qui a fait tous les sacrifices que celle-ci lui a demandés — ou imposés — devrait avoir le courage de dire à l'Amérique qu'elle est la grande responsable de la crise, repousser résolument son marchandage et refuser carrément de payer.

Mais la façon dont les puissances européennes ont agi jusqu'ici, depuis le règlement de leurs dettes envers l'Amérique jusqu'à cette lamentable péripétie du *gentlemen's agreement* qui semblait constituer enfin le fameux front commun européen, sans parler de leur dernière démarche pour la suspension de l'échéance du 15 décembre, tout démontre qu'il n'y a rien à espérer. L'Europe, livrée à ses luttes intestines, en proie à ses rivalités politiques, divisées par ses conflits économiques est condamnée à subir l'esclavage américain.

Salle Patria, rue du Marais, Bruxelles

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

QUATORZIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

EN NOVEMBRE.

Le mardi 22, à 5 h., S. Exc. Mgr BESSON, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève. Sujet : *La fin du monde.*

EN DÉCEMBRE.

Le mardi 6, à 5 h., M. René BENJAMIN. Sujet : *Les lettres d'amour de Balzac.*

Le mardi 13, à 5 h., M. Denis D'INÈS, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : *Les beaux vers du théâtre français.*

Le mardi 20, à 5 h., M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française, ambassadeur de France. Sujet : *Un méconnu de l'archiduc Rodolphe.*

EN JANVIER.

Le mardi 3, à 5 h., lecture par M. Jacques COPEAU

Le mardi 10, à 5 h., M. André BELLESSORT. Sujet : *Un grand romancier contemporain* : M. Edouard Estaunié.

Le mardi 17, à 5 h., M^{me} DUSSANE, sociétaire de la Comédie-Française. Sujet : *Le rire de tous les temps.*

Le mardi 24, à 5 h., le comte de SAINT-AULAIRE, ambassadeur de France. Sujet : *Le désarmement.*

Le mardi 31, à 5 h., M^{me} Berthe BOVY, sociétaire de la Comédie-Française interprétera *La Voix humaine* (de Cocteau), récitera des fables de L. Fontaine et chantera des chansons wallonnes.

EN FÉVRIER.

Le mardi 7, à 5 h., M. Henri BÉRENGER, sénateur, président de la Commission des Affaires Etrangères du Sénat français. Sujet : *Le problème de l'Europe.*

Le mardi 14, à 5 h., M. George LECOMTE, de l'Académie française. Sujet : *Peut-on mentir à soi-même ?*

Le mardi 21, à 5 h., M. Paul REYNAUD, député de Paris, ancien ministre des Finances et des Colonies.

Le mardi 28, à 5 h., M. Charles OULMONT. Sujet : *Debussy tel que je l'ai connu (avec exemples au piano).*

En février, le Révérend Père SANSON, de l'Oratoire, donnera à Bruxelles, sous nos auspices, trois conférences sur les FORCES CORRUPTIVES : JOUR — HAIR — DOMINER. Ces conférences seront accessibles à nos abonnés moyennant un modique droit de numérotage des cartes d'abonnement.

EN MARS.

Le mardi 7, à 5 h., le Baron E. de BRÛNEAU de SAINT-AUBAN, bâtonnier du Barreau de Paris. Sujet : *L'Allemagne et la paix.*

Le mardi 14, à 5 h., M. Guglielmo FERRERO.

PRIX DE L'ABONNEMENT A LA SÉRIE DES 18 CONFÉRENCES (non compris la taxe de numérotage pour les Conférences du R. P. Sanson).

Fauteuil et baignoire : 175 francs ; Parquet, balcon de face et 1^{er} rang de côté : 150 francs ; Balcon de côté et estrade : 125 francs.

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20, Bruxelles. Téléphone : 17.97.80. Chèque postal : 119.53.

Secrétariat des conférences :

à La revue catholique des idées et des faits
57, rue Royale, tél. 17.20.50.

Promenades avec Mozart⁽¹⁾

DÉCLARATION

On nous rapporte que l'enfant Mozart, traîné dès six ans à travers l'Europe, exhibé comme un chien savant devant les rois, comblé d'encens, de cadeaux, de calineries, posait souvent cette question naïve à ceux qui paraissaient s'intéresser à lui :

« M'aimez-vous? M'aimez-vous bien? »

Le premier besoin de son cœur.

Non pas d'aimer, il débordait naturellement de tendresse; mais d'être aimé comme il le méritait, pour ce don sans prix, angélique, qu'en aucun temps aucun artiste ne reçut ni aussi précocement, ni aussi pur.

A l'Amour même tout amour est dû : la plus grande tristesse du Calvaire, notre plus grave offense envers Celui qui y pâtit pour nous, n'est-ce pas notre refus d'aimer? Qu'on ne pardonne le rapprochement : sentant frémir en lui comme une parcelle rayonnante de Dieu, l'enfant prodige de Salzbourg formulait à bon droit la même exigence.

Inconsciemment. Ingénument. Lorsqu'il prendra, beaucoup plus tard, claire conscience de son mérite ou, plus exactement, de son trésor, il le proclamera de même, sans fausse honte, sans orgueil. Ce n'est pas sa faute s'il est doué!... Ce n'est pas sa faute s'il est aimable!

« M'aimez-vous? M'aimez-vous bien? »

Non par habitude, nous demande-t-il; non par fantaisie ou caprice; non par snobisme ou ostentation. De cœur.

Combien de ses amis ont deviné le sens de cette supplication enfantine? Comment les hommes auxquels il apportait la joie y ont-ils répondu de son vivant?

A peine eut-il grandi, en âge et surtout en génie, qu'il fut mis au rebut comme un jouet qui n'amuse plus. A chaque étape, sa situation à rejurer. A chaque preuve, une nouvelle preuve à donner. Succès sans lendemain. Tendresses et amitiés sans suite. Non incompris, peut-être; sous-estimé, ce qui est pis. Même de son père, même de sa femme. Ecrasé de dettes, de veilles... Et enfin, mourant à la tâche, jeté à la fosse commune, oublié.

La gloire suivit de près sa mort. On ne jura plus que par lui, même en France. Voyez Stendhal et Ingres, Balzac et D'Acroix. Le refrain de ce siècle dit romantique siffla qu'il évoque la perfection, on le connaît : « Raphaël et Mozart »! Jusqu'à ce que l'auteur des Noces et de la Messe en ut mineur, éclipsé par d'autres génies plus bruyants ou plus sourcilieux, fût devenu le dispensateur d'« exercices » le plus achalandé « à l'usage des commençants ». Voici le phare de Beethoven! voilà la forge de Wagner! Comme elle s'éloignait de nous, la tendre et scintillante étoile! Son temps reviendra-t-il? Peut-il revenir? L'aimons-nous?

Pas comme il le voulait. Pas comme il le mérite. Même ceux qui l'admirent et qui le placent hors concours, le plus souvent c'est le moyen pour eux de se débarrasser de son reproche, d'éviter sa leçon et le mystère qui enveloppe son destin. Ils en parlent sans frémissement. « Un enfant prodige? un enfant quand même. Nous sommes de grandes et sérieuses personnes. Les enfants, au lit! »

Dans la confusion où se débattent tous les arts, je crois que l'enfant a son mot à dire; son conseil à donner, à tout le moins sa consolation. Si je n'avais été consolé, conseillé par lui, je n'aurais jamais entrepris ce livre. Il ne sera pas d'un technicien; il ne sera pas d'un historien; mais d'un écrivain d'imagination qui sympathise avec tous les modes du beau et qui en juge par analogie, d'un grand écouteur de musique, d'un curieux, d'un voyageur. ~~Le livre~~ rien apporter de neuf sur l'œuvre ou sur l'homme; il n'épuisera même pas, en la résumant, la substance vive des travaux récemment produits chez nous sur le maître. Je m'attacherai surtout à y parler de ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles en me promenant à travers Mozart. Après de plus autorisés, je lance un faible cri pour forcer l'audience des sourds en javeur du chant le plus spontané et néanmoins le plus savant, le plus

riche, dit-on, et sûrement le plus limpide qui ait jamais tinté sur terre depuis le paradis perdu.

Voici tout mon dessein. Me suit qui veut. Je me promène. Pour mon plaisir et mon allègement. A travers un monde enchanté. Le musicien est là : il m'explique ses chants, son pays et sa destinée. Je le vois, je l'entends parler et je recueille ses propos... — Illusion d'un cœur épris? Tant pis, si elle me contente, si elle respire la joie et peut la faire respirer!...

« M'aimez-vous? M'aimez-vous bien? »

Oui, chez Wolfgang Amadéo! Autant du moins, qu'il m'est possible. Plus qu'aucun maître tendresse et — je précise en aucun art. Plus que Vermeer de Delft, plus que Racine, plus que Shakespeare, plus que l'Angelico. Plus que tout génie humain, que toute perfection humaine. Il faut bien que je vous l'avoue, c'est une passion que je confesse ici. Le livre que je vous consacre est sans excuse, car il n'en a qu'une : l'amour.

VERS LA MORT

La dernière lettre à Constance (sa femme) est datée du 14 octobre 1791. Prolongea-t-elle son séjour à Baden malgré le mauvais temps? Put-elle y achever sa cure? Ou fut-elle rappelée par une aggravation subite de la maladie qui minait Wolfgang? Du moins, l'exaltation passagère dans laquelle il vivait depuis le succès de la Flûte et qui le trompait sur son mal, tomba soudain. Il se replongea dans son Requiem et dans ses funèbres pensées. Elle le retrouva abattu, pâle, le regard terne, indifférent à tout ce qui n'était pas son travail, même aux sollicitations si flatteuses, si avantageuses aussi, qui lui venaient de plusieurs pays étrangers : de Hongrie où une société d'amateurs lui offrait une pension annuelle de mille florins contre un certain nombre d'œuvres nouvelles; de Hollande, de Londres, où Da Ponte se faisait fort de l'établir solidement, etc. Il ne répondait pas; il s'agissait d'achever son ouvrage, cet ouvrage, le seul qui comptait, et de ne point le laisser imparfait. Tant qu'il n'aurait pas répondu à la commande de l'au-delà, il n'en entreprendrait pas d'autre.

« Il travaillait tant, rapporte Nissen, et avec une telle rapidité qu'il semblait qu'il eût voulu mettre un terme aux angoisses du monde matériel en se réfugiant dans les créations de son esprit. Il se surmenait à tel point qu'il n'oubliait pas seulement le monde qui l'entourait, mais même sa fatigue; tout à coup, il tombait sans force et il fallait le porter sur son lit. »

Constance s'affola. Elle fit venir son médecin. Prudent dans son diagnostic, il fut alarmant dans son pronostic. Fièvre miliaire? Méningite? Phtisie? Usure simplement? Elle s'en prit à ce Requiem et s'efforça d'en distraire Mozart. Elle le promenait en voiture, invitait ses amis à le visiter; mais il était ailleurs; il échangeait quelques mots avec eux et se remettait à écrire. Alors elle s'empara de la partition, l'enferma et cacha la clef. Peut-être même provoqua-t-elle la commande de cette cantate maçonnique, *Eloge de l'amitié* (K. 623, W. 580), souriante, presque enjouée. Il semble que Mozart la composa d'assez bon cœur; il la dirigea en personne.

Courte trêve. Peu de jours après, assis auprès de sa femme au Prater, sous les acacias qui perdaient leurs dernières feuilles, il se mit à lui parler de la mort, et à lui dire que c'était pour lui-même qu'il composait le Requiem. Des larmes lui vinrent aux yeux, et, comme sa femme cherchait à le tirer de ces sombres pensées : Non, non, dit-il, je le sens trop bien, je n'en ai plus pour longtemps. Le vœu d'un mourant est sacré; on lui permit de se remettre à son ouvrage.

Egaré, soupçonneux, une idée fixe s'empara de son esprit : « un ennemi lui avait versé du poison ». Prononça-t-il le nom de Salieri? Du moins le laissa-t-il entendre. Accusation sans fondement et, quand on y réfléchit, tout à fait absurde. Le temps des cabales était passé. Mozart, persécuté presque toute sa vie, avait droit, dans sa déchéance physique, à un peu de « délire de la persécution ».

Ses pieds et ses mains enflaient; il ne pouvait plus travailler tout seul : Sussmayer l'assistait, notant ce qu'il dictait sur la

(1) L'aimable obligeance des éditeurs, MM. Desclée, de Brouwer et Cie, nous permet de publier en premier ce chapitre d'un important ouvrage de M. Ghéon sur Mozart qui paraîtra bientôt sous ce titre.

portée. De temps en temps, sans doute à l'insu de sa femme, il se traînait dehors, jusqu'à la Kärtnergasse, la longue rue proche de son logis qui est encore aujourd'hui l'artère centrale de Vienne. Il entra chez Joseph Deiner, à la brasserie du *Serpent d'Argent*. La dernière fois qu'il y vint, dans les derniers jours de novembre, par un temps « maussade et froid... il se jeta sur un siège et laissa tomber sa tête sur son bras droit replié ». Il commanda du vin et n'y toucha pas. Le patron vint le saluer. Il remarqua sa pâleur et la négligence de sa coiffure. Ils échangèrent quelques mots. *Je sens, lui dit Mozart, que ce sera bientôt fini de faire de la musique. Je suis saisi d'un froid que je ne puis pas m'expliquer. Deiner, buvez mon vin et prenez ce siebzechner. Venez demain matin chez moi. Voilà l'hiver et nous avons besoin de bois. Ma femme ira en acheter avec vous; je me jetai faire du jeu aujourd'hui même... Le lendemain matin, Deiner se rendit chez Mozart; on l'introduisit dans la chambre. « Mozart était couché dans un lit à couverture blanche. » Il entr'ouvrit les yeux et dit très bas : *Joseph, il n'y a rien à faire aujourd'hui, nous avons affaire à docteurs et apothicaires*. Son état s'était aggravé : on avait dû quérir le docteur Closset dans la nuit. Peut-être une grippe maligne s'était-elle greffée sur la maladie, brightisme ou tuberculose, déjà maîtresse de ce pauvre corps. Le 28, il y eut consultation avec le docteur Sallaba, médecin-chef de l'hôpital général : la condamnation était irrévocable.*

On jouait toujours la *Flûte enchantée*. Bien qu'elle eût déjà rapporté huit mille florins au théâtre, l'ingrat Schikaneder n'avait pas encore versé à Mozart la totalité de son dû. L'avenir n'était rien de moins qu'assuré; Constance n'avait plus que soixante florins en caisse. La pensée de laisser sa femme et ses deux enfants sans ressources occupa-t-elle beaucoup l'esprit du mourant? Non; il avait appris à vivre au jour le jour. D'ailleurs, qu'y pouvait-il? Si passionnément qu'il aimât Constance, si désolé qu'il fût de devoir la quitter, il savait qu'il la reverrait; il ne douta jamais de l'immortalité de l'âme. Il reverrait le petit Karl; il reverrait son dernier-né Wolfgang, qui avait tant de dispositions pour la musique : quand son père était au piano, il bramait dans le même ton. Il reverrait Marie-Anne, sa sœur, Aloysia, ses premières amours, Sophie qui le soignait si bien, Puchberg qui l'avait tant aidé, le bon corniste Leitgeb, son souffre-douleur bienveillant, le pauvre clarinetiste Stadler dont il avait sauvé la mise avec son *Concerto en la*.

Il reverrait tout son monde, bien sûr, et tout d'abord Anne-Marie, sa mère, et son excellent père Léopold. La mort était bien « l'amie » qu'il pensait, au temps de sa sérénité, quand il en parlait à son père. Il était résigné à lui livrer son corps, son âme; tout — excepté son art; l'art ne vous suit pas au tombeau.

C'était son unique pensée, son unique souffrance, son unique révolte. Peu importait ce que le ciel lui accorderait en échange. *Il allait quitter la musique, lui, Mozart*. On l'exilait du royaume des sons dont il était roi, de naissance, sans qu'il eût eu le temps d'en compter toutes les merveilles, d'en capter et d'en révéler tous les trésors... Le chant du monde allait continuer sans lui. Le peu qu'il en avait saisi pour sa joie et la joie des hommes, il tentait en vain de le retenir.

Un canari qu'il aimait chantait dans sa cage. Heureux petit chanteur!... Il demandait qu'on l'écartât, puis qu'on le rapprochât de lui. Les soirs où le théâtre de Schikaneder représentait son chef-d'œuvre, bientôt aboli, il suivait en pensée, les yeux sur sa montre, le déroulement des scènes et des airs. « Voici la fin du premier acte... A présent c'est le grand air de la Reine de la Nuit... etc... » Il souriait au don de Dieu dont sa *Flûte enchantée* était le vivant témoignage. Il l'aimait sans orgueil, sa *Flûte* : il aurait bien voulu l'entendre encore. Il l'avouait naïvement, à la veille de rendre l'âme, devant Roser, le chef d'orchestre, qui s'était assis près de lui. Il fredonnait entre ses lèvres non quelque chant sublime des grandes scènes du Temple, mais simplement la gaie chanson de l'oiseleur. Alors Roser se mit au piano et la chanta pour lui. Ce fut sans doute sa dernière joie. Loin de son chef-d'œuvre accompli, déjà la fièvre emportait sa pensée vers ceux qu'il n'accomplirait pas et dont il était habitué.

Il ne finirait pas cette *Messe des Morts*, qu'il s'était promis de laisser parfaite... Pas même elle!... Était-il trop tard? Ne pouvait-il indiquer tout au moins comment il la rêvait, la pensait, l'entendait? Car elle existait déjà dans sa tête. Dieu et les hommes ne lui feraient-ils pas la grâce de lui laisser les moyens de la mettre au jour?

En aucun temps, et à aucun âge, la matière n'a résisté à la mainmise sur elle de Mozart. Il a toujours créé dans la toute-puis-

sance heureuse. Il n'a presque jamais connu les affres de l'enfement. C'est en ce sens qu'on a pu le nommer « divin ». Or, le voici tout à coup, sans retour, dépouillé de ce privilège, contraint à se battre avec des idées qui refusent de prendre corps. Il n'est qu'un homme; il connaîtra la peine. Il touche des doigts sa limite, il subit sa condition.

Il peindra : il accepte l'épreuve. Jusqu'à son dernier souffle il s'accroche à son art. Le *Dies Irae* et l'*Agnus Dei*, emmêlés, le secouent, le bercent, l'exaltent... On croit qu'il repose, il compose... On croit qu'il gémit, il construit... En crise, il chantonne et bat la mesure... Entre les crises il dicte — ou il écrit.

Il est 2 heures de l'après-midi; il mourra demain. Il a autour de lui son beau-frère Franz Hofer, son Zarastro, Franz Gerl, son Tamino, Benedikt Schack, qui sont venus prendre de ses nouvelles. Il se dresse, il commande : on ouvre sur son lit la partition du *Requiem* où il a noté de sa main le début du *Lacrymosa*. Il tient à l'entendre chanter avant de poursuivre : le départ du thème est trop beau pour qu'il ne le mène pas au but. Il prend lui-même la partie d'alto; sa faible voix se joint aux autres.

*Lacrymosa, dies illa...
Qua resurget ex favilla...*

Mais déjà il s'est tu : il pleure.

Oh! non! il ne craint pas « ce jour de larmes » où le coupable « homo reus » renaitra pour être jugé. Il s'est efforcé jusqu'au bout, à la dernière limite de ses forces, de faire honneur au don gratuit qu'il a reçu sans l'avoir demandé. En a-t-il mal usé? N'est-il pas resté pur, humble, laborieux, fidèle, autant du moins qu'homme peut l'être en cette place insigne et dangereuse où Dieu l'a mis? Dans le moment du suprême renoncement, il lui est bien permis de pleurer la musique. Il mourra dedans, comme il y est né.

Le soir, sa plus jeune belle-sœur, Sophie, poussée par un pressentiment, se présenta à la maison. Mozart sortit de son rêve pour la saluer.

« C'est bien d'être venue, soupira-t-il, chère Sophie. Il faut que tu restes cette nuit. Il faut que tu me voies mourir. »

Il ajouta :

« J'ai déjà le goût de la mort sur la langue. Qui assisterait ma chère Constance, si tu n'étais pas là? »

Constance, épouvantée, pria sa sœur de ramener un prêtre. Celle-ci s'adressa aux prêtres du Saint-Pierre et eut bien de la peine à en décider un — qui vint trop tard. Soit volonté, soit incapacité, soit hostilité, soit détachement, il ne semble pas que Mozart eût réclamé son assistance. Comme tant d'esprit vraiment religieux gagnés par l'utopie du siècle — il était sans défense sur le plan intellectuel — il avait décidé ou pris l'habitude sans doute de ne plus demander au catholicisme ce que qu'il jugeait convenable et digne d'un homme de progrès. La pensée perdue dans son *Requiem*, il se figurait voir en face la miséricorde de Dieu qu'il n'avait jamais mise en doute. Nous voulons croire qu'il ne s'abusait pas. Son œuvre inachevée à laquelle on a reproché une sérénité trop tendre, épouse l'esprit de la liturgie funéraire qui est avant tout de paix et d'espoir, qui est grave mais n'est pas sombre, et qui ne tonne, ne fulgure que pour trouer la nue et nous faire entrevoir la lumière du paradis.

Lorsque Sophie rentra, sans prêtre, elle trouva Sussmayer auprès de Mozart qui lui expliquait d'une voix mourante de quelle façon il convenait d'achever le *Lacrymosa*. Il eut encore la force de recommander à sa femme de tenir sa mort secrète, tant qu'elle n'aurait pas avisé leur ami Albrechtsberger. Il grelottait, il avait la tête brûlante. On courut chercher le docteur. Il ordonna des compresses froides sur le front. Elles secouèrent tellement le pauvre malade, nous dit Sophie, « qu'il ne reprit plus connaissance jusqu'à ce qu'il trépassât ». « Son dernier souffle, ajoute-t-elle, fut comme s'il voulait avec la bouche imiter les timbales de son *Requiem*, je l'entends encore. » Il s'éteignit moins d'une heure après minuit, par une tempête effroyable, le vendredi 5 décembre 1791.

Constance faillit devenir folle; elle s'étendit sur le lit auprès de Wolfgang, dans l'espoir de prendre son mal. La servante Elise, en sanglots, fut au *Serpent d'Argent* chercher le bon Joseph Deiner afin qu'il habillât son maître. Mozart fut mis dans le cercueil et revêtu du poêle noir de la Confrérie de la Mort, puis porté dans son cabinet et placé à côté de son piano-forte. Est-il sûr que beaucoup d'amis défilèrent dans la journée? Ils furent peu nombreux au service le lendemain. Celui-ci fut expédié à 3 heures

de l'après-midi dans la chapelle de la Croix, à la cathédrale Saint-Étienne, où Mozart tenait le poste de maître de chapelle suppléant ; rapidement et sans musique. Le riche baron van Swieten avait conseillé un convoi de troisième classe, pour éviter à la veuve des frais. Du moins, il assista à la cérémonie bâclée avec Sussmayer, Salieri, Roser, Joseph Deiner, plus les deux beaux-frères Hofer et Lange ; quelques autres aussi, j'espère ; mais on prétend que Schikaneder n'y fut pas. La tempête de neige, mêlée de pluie, redoublait depuis le matin. Le petit cortège essaya peut-être de conduire jusqu'au cimetière qui se trouvait à un quart d'heure de la ville la dépouille mortelle du cher Wolfgang. Mais la tempête fut plus forte que l'amitié. Devant la fosse béante, les croquemorts se trouvèrent seuls. C'était dans le coin réservé aux pauvres ; il arrivait souvent, la famille n'y veillant pas, qu'on négligeât de planter sur le tertre une croix portant le nom du défunt. Un pauvre a-t-il un nom ? Wolfgang-Amadeo-Chrysostôme Mozart descendit sans nom au tombeau et jamais plus on ne le distingua des autres pauvres. Pour un enfant né dans la gloire, pour un homme qui travailla sans relâche à la mériter, qui la mérita plus qu'aucun autre homme, n'est-ce pas — suprême ironie — la perfection de l'humilité ?

Oui, Mozart inconnu. On ne le connaît pas encore.

MOZART INCONNU

Après sa mort, les curiosités s'éveillèrent. Quel était ce Mozart dont l'œuvre résistait au temps ? En Allemagne on reprenait ses opéras, du moins les *Noces*, *Don Juan* et la *Flûte*. Le vieil Haydn s'inspirait de ses *Symphonies*, préparant ainsi la voie à Beethoven. Se doutait-on qu'il fût si grand ? Hélas non ! Pas même Constance. Elle possédait le masque précieux que le tenancier d'un musée de cire avait fait mouler sur les traits du mort avant qu'on clouât le cercueil. Un jour, le masque tomba, se brisa ; elle en jeta les morceaux aux ordures. Dans la suite elle bazararda toutes les partitions autographes du cher Amadeo, contre mille ducats. Eue laissa le Sussmayer vendre sous le nom de Mozart des retapages qui en étaient assez indignes. Il fallait vivre, n'est-ce pas ? Mais comme la gloire montait, elle prit conscience de son rôle : elle avait donc été la femme d'un homme de génie?... Elle resta veuve dix-huit ans, puis, comme on sait, elle unit sa fortune à celle moins précaire du conseiller d'Etat danois Georges von Nissen et elle dicta à son second mari les souvenirs qu'elle avait gardés du premier. Elle aimait Mozart, la chose est certaine, elle appréciait son talent ; mais il n'avait pas réussi ; d'où une certaine amertume, une certaine rancune et tout à coup, le vent ayant tourné, un louable souci de compréhension et de justification rétrospectives. Elle idéalisa la figure du maître et son affection pour lui. Leur échange de lettres, même caviardées, remet bien des choses au point. Quant aux souvenirs de Nissen, ils révèlent des traits que l'on n'invente pas, même pour embellir une chère et glorieuse mémoire.

Si l'on joint à ces documents les innombrables anecdotes, la plupart authentiques, colligées par d'autres témoins, il peut sembler qu'on ait en main tous les éléments d'un portrait véridique et complet de « l'homme ».

Et pourtant « l'homme » échappe. Sa correspondance amuse, déçoit, émeut souvent, exalte soudain, scandalise. On n'y découvre aucune feinte, sinon celle du jeu. C'est un tissu de contradictions. On ne saurait s'avouer à la fois plus délicat et plus grossier, plus perspicace et plus naïf, plus fidèle et plus inconstant, plus léger et plus studieux, plus attentif et plus indifférent, plus avide et plus résigné, plus amical et plus railleur, plus tendre et quelquefois plus sec, plus conscient de sa valeur et plus modeste, plus gai et plus mélancolique, plus raisonnable et plus fantasque, plus spontané et plus comédien, plus peuplé et plus petit bourgeois, plus petit bourgeois et plus grand seigneur, moins intellectuel et plus intelligent, plus occupé de petites choses et plus passionné de grandes. Le tout mêlé ferait un ensemble assez gris, s'il n'y avait ce qui ne se dément jamais, la générosité, la vitalité, la jeunesse. Le sang bat, court, bondit, emporte et vitalise les contraires, les éléments purs, les déchets. Pourtant, où est le vrai Mozart ?

Dans le panegyrique qui fut prononcé à sa Loge, on célébra en lui « l'esprit de douceur, l'amour pour ses frères, un vrai sentiment de plaisir intime quand il avait pu, par ses talents, être utile à quelqu'un d'entre eux ». « Il ne lui manquait que des trésors pour faire des heureux selon son cœur. » L'onction maçonnique n'est rien de moins qu'une onction cléricale ; mais quand on en a

fait la part, on reconnaît sans peine ici un des visages de Mozart, le visage de sa bonté, simplifié par la souffrance, illuminé par l'utopie, celui qu'a peut-être fixé la mort... Mais un seul ; il en avait cent. Sans compter ceux qu'on pourrait lui prêter — à tort — en le cherchant dans ses ouvrages.

A ne considérer que l'homme, nous nous trouvons en présence d'un cas d'enfance indéfiniment prolongée, de disponibilité permanente à l'égard du dedans comme du dehors. Aucun de ces plus décisifs qui barrent une figure, qui labourent un caractère, de ceux qui marquent, après la mue, les hommes de génie, et dont ils restent prisonniers. Chez Mozart, la nature réserve au génie une matière humaine qu'on n'ose dire neutre, mais si l'on veut indifférente, ductile et souple comme un corps d'enfant, dans laquelle il pourra, avec le concours plus ou moins assidu et plus ou moins approprié des circonstances, modeler sans cesse à neuf la personne afin qu'elle se prête à toutes les exigences de l'art. En fait, la personne proprement dite sera débordée, submergée, masquée par la perpétuelle fluctuation que détermineront à sa surface les caprices de l'existence et ceux de la création. De sorte que jamais on ne l'atteindra dans son être.

Mais que cherchons-nous là ? L'être de Mozart ? Il n'est pas à lui, ni de lui. On peut dire qu'il n'est pas lui : voilà le mystère. Son être, c'est son génie même qui couvre tout, qui remplit tout, qui ne concède aux autres manifestations de la vie que le trop-plein de son activité. Et le génie, chez lui plus que chez aucun de ses pairs, fait figure de *don*, de *grâce*, de *charisme* : une chose « d'ailleurs », comme l'extase ou la sainteté. De la même façon que l'homme de prière s'annule en quelque sorte pour recevoir la visite de Dieu, il semble que la nature, sur un ordre venu d'en haut, ait annulé en Mozart par avance, dans la mesure du possible, ce que le sang et l'humeur, le cœur et l'esprit auraient pu opposer au libre passage du don : elle a, par contre, préservé, fortifié ce qui lui était favorable. L'être de Mozart n'est pas lui, mais ce don en lui : le « charisme » des sons, l'Ange qui souffle la musique.

Aussi bien, Mozart ne s'en targue point. Pour qu'un tel don garde sa pureté, son efficacité, il faut que l'homme le reçoive avec simplicité, docilité, humilité, bonne humeur et reconnaissance. Vertus passives, celles de l'*instrument*. Jamais il ne méprisa ses confrères ; jamais il ne cessa, au temps de la faveur publique, de frayer avec de petites gens. Il se considérait, avec tout son génie, comme un homme pareil aux autres, assez ordinaire, génie mis à part. Certes, il ne manquait pas d'orgueil ; mais il avait été préservé dès l'enfance de l'*orgueil de l'esprit*, le seul damnable et sans recours, qui fait également obstacle, quoi qu'on dise, à l'art et à la sainteté. Ici le domaine esthétique rejoint le domaine moral. C'est qu'il s'agit d'un art spécifiquement pur, d'un art qui touche au spirituel par sa pointe... Quand on se penche sur Mozart et qu'on essaie de pénétrer son âme, on trouve, établi dans la place, obéi et aimé, un autre que lui.

Son Ange, au sens chrétien. Son Démon, au sens socratique. Ceci n'est pas une figure. Je crois à l'Ange de Mozart.

Il me donne la clé de tout ce qui nous émerveille. Précocité, soudaineté et sûreté de l'acte créateur. Faculté de dédoublement ; non seulement l'homme et l'artiste, l'un qui souffre, l'autre qui crée ; mais dans l'artiste celui de l'invention pure et celui du travail de mise au point. Les deux vaquent à leurs affaires, au même instant, sans se gêner : Mozart imagine un morceau tandis qu'il en polit un autre, le prélude et la fugue, le menuet et l'adagio. Quelquefois même (ex. : la *Symphonie en ré*, dite pour Haydn) totale inconscience de l'ouvrier : le chef-d'œuvre qui se fait tout seul, qui ne laisse aucune trace de son passage dans l'esprit — et nous savons de quelle mémoire musicale cet esprit est doté : instantanée, définitive ! Les faiblesses, même, les éclipses s'expliquent par l'Ange — ou le Démon. Tout à coup plus rien ; c'est le vide, une sorte d'abdication. Un autre musicien, avec le métier de Mozart, trouverait le moyen de sauver la face ; il a tant de tours dans son sac ! Non, l'Ange est absent, l'Ange chôme : le métier lui-même s'endort.

C'est dire que le visiteur occulte n'accepte pas toujours d'agir. Il ne suffira pas que la nature ait mis à sa disposition les facultés majeures que nous avons discernées et étudiées : mémoire, sensibilité, imagination, raison intuitive, sens de l'ordre, de la mesure, de l'unité, de la proportion. Ce sera même en vain que la culture, l'étude, l'exercice les auront mûries, assouplies, portées au dernier point de la perfection. Si l'écran humain s'interpose, avec sa lassitude ou sa distraction, le rayon ne passera pas. L'annulation a des limites ; Mozart n'est pas un esprit pur. Malgré son humilité naturelle, l'homme subsiste, l'homme résiste. De là ces inégalités,

rare, mais certaines, qui nous choquent et nous affligent, mais, en le rapprochant de nous, nous le rendent encore plus cher.

Un Mozart toujours transparent n'aurait laissé passer que des chefs-d'œuvre. Mais sa transparence varie et, avec elle, le rayon.

* * *

Il est peu de ses œuvres, autant que l'on en peut juger, que le rayon n'illumine un moment.

Mais combien en connaissons-nous?

On en compte environ six cents et nul ne saurait se vanter d'en avoir entendu — ce qui s'appelle entendu — la moitié. Même les érudits, même les spécialistes. Que dire alors des amateurs?

Car il faut les entendre, je le répète. Si bon nombre d'entre elles se livrent à peu près à la lecture, j'en ai rencontré d'autres qui attendaient pour vivre de frapper l'espace sonore et de vibrer dans la matière même où elles furent pensées par le musicien.

D'un art si délicat ne tire pas qui veut, du reste, la parcelle de radium qui aime à s'y dissimuler. Convenons-en, cet œuvre immense est aussi ignoré que l'homme. Non seulement on n'en connaît pas tout : ce qu'on en croit connaître on ne le connaît pas toujours.

Il est protégé par sa quantité. Il est protégé par sa qualité. Deux raisons déjà de méconnaissance.

Il est emprisonné dans sa légende et dans sa gloire même.

La légende ment et la gloire aussi.

Au lendemain de la mort de Wolfgang, la faveur du public se porte sur le symphoniste. Mais bientôt Beethoven le supplante et tous les romantiques après lui. De l'engouement pour Rossini et l'opéra italien, quelques années plus tard, les *Noces* et *Don Juan* profitent. Cette fois, c'est la grande gloire, mais du même coup l'étouffement. A l'ombre de ces deux chefs-d'œuvre de théâtre, incontestables et incontestés, on laisse à peine végéter quelques sonates, un ou deux quatuors, les trois dernières symphonies. Les honnêtes gens s'en contentent. Tel est Mozart aux yeux de la postérité. Au point de vue purement musical, ils lui accordent la clarté, l'élégance, la perfection; ce n'est pas rien, si l'on pèse ces titres; ils lui refusent l'envergure, la puissance et la profondeur. Ils ont été gâtés par l'indiscrétion romantique.

Au mieux, il incarne pour eux la galanterie du XVIII^e siècle, le menu, le joli, le tendre. Au pire, un classicisme tout formel. Sa clarté leur semble vide, son élégance surannée, et sa perfection inerte. Avec ces trois vertus ils composent pourtant un maître; mais on un petit maître, ou un maître d'école : ils le laissent à leurs enfants.

Pourtant, une élite, en secret, l'honore. Ses pairs et ses héritiers le placent très haut, sans le connaître bien. Comme on demande à Rossini quel est le premier des musiciens, il désigne Beethoven.

« Mais Mozart, alors? »

« — C'est le seul. »

Chopin, à la fin de sa vie, ne peut plus supporter d'autre musique. Schumann le compare aux Grecs.

On a vu que Wagner lui reconnaît la primauté sur tous les musiciens et même sur tous les artistes. Peut-être a-t-il entrevu l'universalité de son génie et de son art?

Mais c'est en vain. L'heure des géants a sonné. Beethoven écarte tout. Puis Wagner lui-même. Et, quand on se détourne d'eux, plus tard, c'est Jean-Sébastien Bach, l'ancêtre, l'incomparable, l'inépuisable, qui bouche l'horizon (1).

Mozart galant. La légende est indestructible. Le dilettantisme contemporain qui se flatte de tout saisir, qui fouille les continents et les siècles pour y découvrir un *mode* ou un *timbre* dont il n'ait pas joué encore, ne songe pas explorer la contrée musicale la plus vaste et la plus diverse qu'un homme ait jamais fait fleurir.

On me répondra qu'il y a progrès, que la *Flûte*, l'*Enlèvement*, *Così fan tutte* tiennent leur place désormais auprès des *Noces* et de *Don Juan*. — Mais c'est à peu près tout. Voici un an encore on ignorait *Idoménée*. La *Messe en ut mineur* vient seulement d'être révélée à Paris. Et qu'on me dise combien de symphonies les grandes capitales de la musique, Vienne et Salzbourg comprises, ont adjointes aux quatre dernières dans leur répertoire courant? Combien joue-t-on de quatuors? combien de trios? combien de quintettes? combien de sérénades? combien de concertos? Un fait incontestable, c'est que toute la production de Mozart avant la vingtième année, la moitié de son œuvre, environ trois cents numéros, est pratiquement ignorée, les *Concertos de violon* exceptés.

(1) Bien entendu, je mets les modernes à part.

Œuvres de jeunesse? Bien sûr. Mais ni plus ni moins que toutes les autres. Les moyens sont moins riches; le chant n'est pas moins pur et neuf. Nous avons vu Mozart, à l'âge de douze ans, pourvu d'un métier assez sûr pour s'imposer à ses confrères. A seize, il tient une sorte de maîtrise... Mais peu importe dans son cas. Son génie, à tout âge, s'accommode de son talent, lui fait rendre le maximum, dans le simple, dans le complexe, sans le forcer jamais. Si bien que toute réussite sera, en son genre, aussi pleine au premier jour qu'au dernier; dans le premier petit menuet, comme dans l'Ouverture de la *Flûte*.

« Soit! m'objecte un musicien qui a bien du mal à se laisser faire. Mais cette « grâce » si précoce, puisqu'elle persiste inchangée, pourquoi aller la chercher au berceau? Evidente à six ans, à dix ans, à quinze ans, ne sera-t-elle pas plus convaincante encore à trente? Ne saurait-on se contenter de quatre ou cinq chefs-d'œuvre de l'âge mûr? Si, pour juger de la vigueur de Bach, du pathétique de Beethoven, de la poésie de Chopin, il suffit de la connaissance de quelques pièces exemplaires, à plus forte raison du charme de Mozart, de sa tendresse et de sa perfection... »

Ce qui est vrai pour Bach, pour Beethoven, pour Chopin ne l'est pas pour lui, voilà tout. Il ne s'agit pas de sous-estimer ces grands maîtres. Pour m'en tenir à Bach, personne au monde ne l'admire plus que moi. Son œuvre est comme un fleuve puissant et divers, majestueux et éternel, qu'on n'a jamais fini de remonter ni de descendre, et qui vous porte, sans relâche, de surprise en surprise, d'extase en émerveillement. Mais il va dans un sens; il creuse son lit une fois pour toutes, dans une certaine glaise, dans un certain rocher; dans un certain pays. Mozart, peut-être (?), ne dispose que d'une rivière, mais elle va partout et l'on ne sait jamais où elle ira.

Oh! son eau est constamment pure, constamment elle-même, et constamment la même. Où qu'on y puise — un verre, une gorgée — c'est toujours la même qualité de fraîcheur. Heureux déjà celui qui a su la goûter! Il touche l'âme. Mais il ignore la raison profonde de cette pureté essentielle, son destin, son rôle et son prix, s'il ne s'aperçoit pas qu'elle reflète un univers.

La pureté et l'unité de l'art mozartien n'ont d'équales, à mon sens, que sa variété et sa richesse; son universalité, comme disent Abert et Saint-Foix (1). Si on le connaît si peu et si mal, si on refuse de le mieux connaître, c'est que plus on l'approche, moins on parvient à le délimiter. Il n'entre pas dans une case; il se refuse au classement; il est à la fois au centre et en marge; et cela choque toutes nos habitudes d'esprit.

Qu'est-ce qu'un génie inclassable? Bach est un monde, mais Bach est Bach; Beethoven est Beethoven; Chopin est Chopin... — Eh! bien! Mozart n'est pas Mozart. C'est-à-dire qu'il l'est et qu'il est beaucoup plus encore, qu'il a son monde et déborde sur d'autres mondes, qu'il a son art en propre et s'approprie tout l'art d'autrui.

* * *

Résumons son destin et sa position.

Il naît à l'un des carrefours les plus importants de l'Europe, un des plus fréquentés, à la jonction du Nord et du Midi, de l'Occident et de l'Orient, de la latinité et de la Germanie. Salzbourg, en plein Tyrol, est une ville romaine; l'Autriche, le plus romanisé de tous les pays allemands.

Il naît exactement entre deux âges, dans le moment précis où la scolastique des anciens maîtres, allemands et italiens, cède le pas à un art plus frivole, plus abordable, plus sensuel, qui prépare des formes neuves au pathétique du siècle qui vient.

La symphonie est en formation; entre la tragédie et l'opéra-buffa, le drame musical se cherche; le chant sacré lui-même hésite entre l'oratorio et l'opéra.

Loin de se replier pour préserver l'authenticité de son don, Mozart court le monde, se dépayse. Il prend contact avec toutes les formes, avec tous les climats. Ainsi renforce-t-il tous les antagonismes qui l'habitent et qui l'entourent.

Il a mission de ne rien rejeter.

Ni les réussites du temps passé. Ni les essais du temps présent. Ni même les amorces, les prémices du temps à venir. Ni l'archaïsme, ni la galanterie, ni ce qu'on appellera le romantisme et qui n'est, au bon sens du mot, sans le désordre et sans l'excès, que prise de conscience de notre drame intérieur.

Ni la voix, ni l'orchestre, ni le théâtre.

(1) Il faut se reporter au grand livre d'Abert et à l'admirable étude du comte de Saint-Foix sur les *Symphonies de Mozart* récemment parue.

Ni la mélodie, ni l'homophonie, ni la polyphonie. Ni même la déclamation.

Ni la netteté, ni la facilité italienne, ni l'application, le lyrisme et la bonhomie germaniques.

Ni les anciens maîtres, ni les nouveaux.

Lui-même sera un carrefour, c'est-à-dire un lieu sans nom où l'on parle toutes les langues, où tous les sangs se mêlent, où tous les contrastes s'affrontent. Il s'agira de les équilibrer.

Mais il a reçu le *don d'équilibre*, encore plus français que romain, encore plus hellénique que français, qui dominera en lui tous les autres, même le *don du chant et de l'effusion*, mi-germanique et mi-italien.

Il absorbera tout, mais pour l'assimiler. Il essaiera de tout, il touchera à tout; mais à tout ce qu'il touchera, le plus disparate, le plus confus, il saura imposer un ordre, c'est-à-dire une perfection, c'est-à-dire une ressemblance avec Dieu. A travers cet ordre déjà divin, le chant n'aura plus qu'à souffler, le Démon ou l'Ange. Le monde sorti du chaos recevra le baptême spirituel.

Le résultat? Je ne suis qu'au début de ma découverte: une vie n'y suffirait pas. Mais quand il n'y aurait que la centaine de chefs-d'œuvre — les seuls que j'aie pu vraiment fréquenter — pour lesquels je me suis efforcé humblement de faire partager au lecteur ma tendresse!

Ils ont jailli à tous les âges de la vie musicale de Mozart et tous sont du même printemps.

Ils brassent tous les styles et ils ont le style tout court. Le plus composite des arts se trouve ainsi être le plus classique.

Ils représentent tous les genres, musique de chambre et d'orchestre, musique de chant et de danse, musique de théâtre et musique d'église. Car, il n'est aucun de ces genres où Mozart ne soit parvenu, une fois, dix fois ou vingt fois, à toucher l'absolu de la perfection. Et non la même perfection, mais la perfection propre à chaque genre: au quatuor et au quintette, au concerto et à la fantaisie, à la messe et à l'ouverture, à l'opéra-buffa et à l'opéra-seria, à la comédie et à la féerie.

Il y a mieux. En chaque genre, aucun d'eux ne fait double emploi. Tous ont le signe de Mozart au front et tous se détachent de lui, comme des personnes amies, voire étrangères, pour vivre par eux-mêmes, de l'âme qu'il y déposa.

On reconnaît en eux tout le passé de la musique, la puissance de Bach, la gravité aimable de Haendel, la pétulance de Haydn, les Français, les Italiens, mais comme sous une autre lumière, et plus dorée, et plus discrète.

On y reconnaît même l'avenir.

L'élan fantastique de Weber, le galop et la réverie de Schubert, le piétinement et l'obstination de Beethoven, la passion et la flexion de Chopin, l'étreinte modulée de Wagner... Est-ce possible? Une simple touche souvent, mais le mot est dit; et quelquefois tout un passage. A l'un des derniers concerts des *Etudes mozartiennes*, l'*adagio* d'une sérénade inconnue, par le jeu combiné des instruments à vent, nous transporta soudain dans une grotte qui ressemblait, à s'y méprendre, tout à la fois à la caverne d'*Alberich*, aux souterrains de *Pelléas* et aux solitudes du *Sacre*: Wagner, Debussy, Stravinsky.

Pourquoi s'en étonner? LA MUSIQUE VA SON CHEMIN. Ceux qui savent l'ont dit souvent: *Mozart est la musique même*. Qu'elle lui vienne du ciel ou de la terre, il semble fait pour elle, elle pour lui. Il en collecte les ondes divergentes en pays allemand, français, italien avec une humilité sans pareille; et non pour arrêter son cours, pour alimenter les bassins du parterre d'eau de ses rêves, ou pour expérimenter ses prestiges dans un jeu de cascades tout personnel; mais pour qu'elle aille son chemin. Il la dirige, mais ne la contraint pas; il l'aime libre. Et c'est ainsi que, sans l'avoir voulu, par obéissance à ce flot dont il ne réprouve que les écarts et les violences inutiles, il en découvre naturellement les imprévisibles vertus. La musique va son chemin, elle le porte, elle l'entraîne. Comme il ne lui fait pas obstacle, elle chante tout pour lui: même son chant futur.

Il faut insister sur ce point, Mozart n'est pas un expérimentateur; c'est un chanteur. C'est son plaisir et le nôtre qu'il cherche, non son étonnement et notre étonnement. Un plaisir simple ou rare, enfantin ou savant, sans précédent aucun ou rebattu, puisé dans son fonds ou au fonds des autres. De sorte qu'on ne peut prévoir tout ce que nous réserve encore de surprises et de jouissances la masse énorme d'œuvres inconnues que son plaisir lui a dictées même à quinze ans et même à dix. Quand on a mesuré la profondeur, la nouveauté des symphonies et des sonates d'Italie en 1772,

et des symphonies de Salzbourg un an plus tard, à seize et dix-sept ans, que n'est-on pas en droit d'attendre?

Il est capable de tout dire et il aurait tout dit s'il avait vécu plus longtemps. Tout ce que la musique peut dire: et d'abord d'elle-même, sans aucune littérature, et sans aucun souci pittoresque ou passionnel; mais tout aussi de ce qui n'est pas elle: la nature, les hommes, leur vie, leur aventure; leurs sentiments, leurs rêves, leur prière; leur sort quotidien et leur sort éternel.

Car, on l'a remarqué, cet art qui se suffit avec ses notes, aussi gratuit, aussi intrinsèquement musical que celui de Bach, souvent même plus épuré (jusqu'à une subtilité de matière qui touche au séraphique), est pourtant doué comme aucun pour exprimer les choses et les êtres, surtout les êtres, et aussi bien dans leurs dehors que dans l'intime de leur cœur. Le chant de Mozart est un chant humain; c'est même une parole humaine. Prenez au hasard un des quatuors dédiés à Haydn, même le plus chantant. Écoutez-le. Vous entendrez vraiment une conversation; une conversation d'instruments, et c'est peu dire, de personnes. Poussons plus loin, vous verrez aussi une danse, et c'est encore peu dire, une action, celle-ci traduisant les moindres mouvements de l'âme.

Tel est le pont jeté entre la musique et le drame. Par une double prédestination de nature, le plus pur chanteur de ce monde se trouve être, du même coup, l'un des plus grands dramaturges de tous les temps.

Le même homme a donc composé *Idoménée*, les *Noces*, *Don Juan* et la *Flûte*; le *Quatuor en ré mineur* et le *Quintette en mi bémol*; la *Messe en ut mineur*, les trois dernières *Symphonies*, sans compter tout le reste... Aucun artiste n'en a jamais tant dit; jamais tant de choses diverses, fortes ou joyeuses, aillées ou profondes, imaginaires ou réelles; et jamais toutes aussi parfaitement.

Qui lui refuse la puissance, qu'il aille écouter le finale de la *Symphonie Jupiter*! Qui lui dénie la profondeur, qu'il se penche un moment sur l'allégo initial du grand *Quintette en sol mineur*! Ce sont des cimes qui n'ont pas été dépassées. Qui lui refuse l'envergure, qu'il essaie seulement d'embrasser dans une formule la seule douzaine de chefs-d'œuvre que j'ai énumérés plus haut! — Mais il n'est pas besoin de faire tant d'efforts; que l'on prenne un air, au hasard, dans *Don Juan* ou dans les *Noces*, par exemple l'air de Suzanne « *Deh vieni! non tardar...* » un malheureux air d'opéra. J'y trouve, quant à moi, condensées et clarifiées, toutes les qualités qu'on refuse à Mozart — et toutes celles qu'on lui accorde: l'ampleur, la force, la gravité, la passion, aussi bien que la suavité et la grâce. Jamais aucun musicien n'a exprimé si justement, par des moyens purement musicaux, dans un chant qui pourrait se passer de paroles, et en si peu de traits, la profondeur du véritable amour. Le même, dans la première chanson de Chérubin, a réussi à peindre sa naissance. Connaît-on même *Figaro*? Oui, du dehors. Il faut entrer dedans.

On n'a pas besoin d'entrer dans Wagner, on n'a pas besoin d'entrer dans Beethoven. Il est bien rare qu'on ait besoin d'entrer dans la musique dont se nourrit le monde et surtout l'Allemagne depuis un siècle. Elle fait la parade; elle clame sur sa porte; elle conte au premier venu son malheur et son désespoir. Elle s'arrache le cœur et le jette tout ruisselant, tout battant encore, sur l'estrade. Après le *Sturm und Drang* et Jean-Jacques Rousseau, la Révolution a bouleversé les valeurs humaines, sociales, esthétiques. La plainte est devenue revendication, la souffrance révolte, la passion fureur: celui qui ne crie pas se ronge. L'artiste, mué en Messie, ne pleure plus, n'aime plus, ne doute plus, ne joue plus dans son coin. Il faut qu'il se donne en exemple. C'est une ère nouvelle, celle de l'Homme, avec un grand H. Et l'Art suit, avec un grand A. Il a perdu sa modestie. Presque personne n'échappe à la contagion. Et ceux-là même qui y échapperont devront feindre d'être malades. Tous les moyens grossis, au plus grand dommage de la beauté.

Voilà ce qui explique en gros le déni dont pâtit encore Mozart. Il peut tout dire et il dit tout. Mais il le dit sans insistance, sans grand H, sans grand A; au théâtre même, devant une foule; à plus forte raison, devant un groupe choisi d'amateurs. De sorte que les émotions qu'il ressent ou qu'il imagine, qu'il est capable de traduire, car il en a tous les moyens, les plus fortes, les plus passionnées (jusqu'à la fureur quelquefois), et aussi les plus graves et les plus profondes, passent inaperçues d'un auditoire qui n'entend plus à demi-mot. Elles y sont pourtant, elles ont trouvé là leur plus exact équivalent sonore. Mais l'épuration qu'elles ont subie, la perfection qui les enveloppe et la convenance qui les ordonne les ont privées de leur mordant. De sorte que même le Beethoven implicite — en ce qu'il a d'essentiel, de moins rhéteur et de moins

romantique — qui vit tout entier dans Mozart, n'est pas reconnu. Il a été surmonté, voilà le grand crime; il se présente sans défauts.

Une passion qui se contient, une force qui se modère, un grandeur qui se fait humble, sont et seront toujours les formes les plus exemplaires de la passion, de la force et de la grandeur. Et aussi bien une richesse intérieure qui n'étale pas ses trésors, qui vous les remet en secret afin que la main gauche ignore le don de la main droite. Et aussi bien une souffrance, qui, au lieu de serrer les poings, de prendre à témoin l'univers, se tourne vers le ciel pour qu'il illumine ses larmes. Voilà la passion, la force, la grandeur, la richesse intime et la souffrance de Mozart. Ajoutez-y, avec la même retenue, tous les modes de la tendresse, de la volupté, de la rêverie, de la mélancolie, du rire et de l'ingénuité. Et une simplicité sans égale.

Si l'homme même nous échappe, voilà le portrait de l'artiste au miroir de son œuvre; du poète, pour dire mieux : à ce degré, l'art prend le nom de poésie. De quoi faire un « homme complet ». Nous voici loin de l'élégant Mozart! Mais l'élégance ne nuit pas, tout au contraire; elle parfait le civilisé.

Au cas où l'on me donnerait un seul mot à choisir pour caractériser cet homme universel et vraiment unique, je choiserais le mot de *civilisateur*.

On dirait que Mozart a été suscité en son temps, en son lieu, pour être et demeurer le *civilisateur* de la musique. Et si un art a plus qu'aucun besoin d'être civilisé, c'est celui-ci, surtout en pays germanique; il tend par nature à l'informe, à l'imprécis et à l'illimité. Or, nous sommes à la veille du grand siècle allemand, spécifiquement allemand, de la musique. Qu'advient-il de celle-ci? C'est ici que Mozart paraît, dans une position centrale, entre deux âges et entre deux pays.

Civilisé par Vivaldi, Bach n'a jamais régné de son vivant; ni sur l'Europe, ni même sur l'Allemagne; son temps n'est pas venu. et, du reste, la scolastique n'a plus de prise sur un art de plus en plus soucieux de mondanité. Haendel n'a pas de descendants dignes de lui. L'Italie est découronnée de ses grands maîtres. Depuis Jean-Philibert Rameau, la France n'en a produit que de petits. Elle accapare Gluck, mais musicalement parlant, l'influence de celui-ci ne saurait être que fort limitée; desséchante plutôt, et la sève n'abonde pas. Philippe-Emmanuel Bach, avec son merveilleux talent, n'a pas l'envergure qu'il faut. Joseph Haydn qui domine l'époque est gagné par la mode de la galanterie; il propose plutôt des formes que des œuvres; il est surtout grand dans l'abstrait, dans le jeu pur; il manque souvent d'épaisseur. On sent qu'un âge nouveau se prépare; tout porte à croire que ce sera un âge passionné; *Sturm und Drang* en est le prélude; *Werther* vient de paraître; on a tout à craindre de l'avenir.

Mozart rassemble les trésors épars, les met en sûreté, les met en ordre; élargit l'art français, ennoblit l'art italien, fortifie et règle l'art allemand. Il lui infuse la sève de Bach et de Haendel; il relie leur effort qui semblait périmé à la destinée de la symphonie dont Haydn a fixé la forme, et même à celle du théâtre musical. De ce mariage entre le grand style fugué et l'art mondain on ne saurait exagérer les conséquences. Enfin au pathétique qui commence à gronder, qui gronde même en lui, il ouvre un champ et pose des limites. Il sauve le dessin des excès de l'effusion. Par lui tout s'accorde, tout s'humanise. Le torrent musical du siècle nouveau trouvera devant lui sinon une digue, du moins une borne, un exemple : l'art mozartien. En réduisant au minimum l'influence directe de Mozart sur ses successeurs, je suis persuadé que son œuvre a grandement contribué, par simple action de présence, à maintenir le romantisme germanique dans l'ordre sans lequel il n'est pas d'œuvre d'art, tout en lui préparant sa langue, son accent, et en lui permettant de garder le contact avec la source. De « la mélodie infinie » il a certainement fourni l'amorce, mais avec le moyen de la « finir ».

Peu importe, du reste, ce qui a suivi; l'œuvre est là, témoin du plus haut point de civilisation, c'est-à-dire de plénitude, de verdeur et de politesse, que l'art musical ait jamais atteint. A notre tour d'en tirer de la joie et, s'il se peut, une leçon. Quelle est la leçon de Mozart?

LA LEÇON DE MOZART

Que pouvons-nous demander au génie, quand il revêt si exactement l'apparence d'une *grâce donnée*, d'un visiteur divin? Si nous n'en avons pas, le moyen de le contrefaire? Je ne le conseille à personne. Si nous en avons, de lui obéir? C'est encore bien vain, semble-t-il; il n'y a qu'à se laisser faire...

Ne se laisse pas faire qui veut : cela s'apprend.

Nous avons tous du génie, plus ou moins. Je veux dire par là qu'il n'est pas d'homme au monde sur lequel à l'occasion, l'Esprit ne souffle.

Tout homme peut devenir un saint; car il a reçu au berceau l'instrument de la sainteté : une âme gouvernant un corps. Tout homme, de la même façon, pourrait devenir un poète, si, par une disposition de sa nature dont nul ne saurait préjuger, il avait reçu au berceau l'instrument de la poésie.

Je crois que beaucoup l'ont reçu; mais ils n'ont pas appris à s'en servir. S'ils savaient l'assouplir, le perfectionner, il viendrait un moment sans doute où l'Esprit le prendrait en main : la poésie naîtrait alors. On a vu des artistes, musiciens, écrivains ou peintres, s'acharner toute une existence sur un métier petit, ingrat, et qui paraissait condamné à une stérilité sans remède; et soudain, on ne sait pourquoi, l'œuvre jusqu'à présent inerte, se mettait à bouger. Il n'est pas rare, dans des poèmes illisibles, de rencontrer tout à coup un beau vers. C'est le fait d'un hasard heureux? Non, je ne crois pas au hasard. Le souffle du génie, Démonou Ange, s'est glissé par un interstice que le labeur de l'homme lui avait ménagé.

Mozart nous apprendra comment on use du génie.

Le sien coulait de source, immense et pur. Aucun ne semblait plus facile et plus propice à la paresse.

Il n'en a jamais abusé.

Il n'en a jamais mésusé.

Le recevoir avec humilité et y égaliser son talent.

Multiplier sa peine, à proportion même de ses ressources.

Tout accepter et tout donner.

En un mot servir : c'est sa loi.

Servir avec passion et avec allégresse.

Un service qui est un jeu; un sacerdoce? que non pas.

Il avait la passion, la folie de son art : *il ne l'adorait pas*; car rien d'humain n'est adorable pour un homme qui croit en Dieu.

Sa foi le préserva de la pire des hérésies esthétiques, celle que professe notre temps.

Jamais il n'eût prononcé la formule : « Il est indigne de mon art... »

C'est à l'art de tout rendre digne.

« Il est indigne de mon art de se régler sur la commande » : toutes ses œuvres en sont nées;

« de s'inspirer de l'art des autres » : il n'a guère fait que cela;

« d'obéir à la mode » : il faut pourtant apprendre à plaire;

« de divertir » : le principal de la joie était pour lui.

Ce n'est pas à la vie, il le savait bien, de se soumettre à l'art, mais à l'art d'accepter les conditions de la vie — pour, ensuite, les surmonter.

Son travail suffisait à l'isoler du monde; mais il aimait le monde; il ne travaillait pas en vase clos.

Il restait pur comme son art, le plus pur de tous les artistes, mais le plus étranger qui fût à l'idéal moderne de *pureté*.

Il savait que l'artiste, par définition, travaille dans le brut, dans l'impur — sans quoi, il n'aurait rien à faire — sur le champ de travail commun;

Que ce n'est pas un créateur, mais simplement un ouvrier;

Qu'il est fou de s'hypnotiser sur le désir de faire quelque chose que personne ne fait ou ne ferait si ce n'est *soi*;

de s'acharner à la poursuite de l'expression de son *moi*, trésor unique, absolument irremplaçable,

et de tenter d'isoler l'étincelle du caillou dont elle jaillit;

fou et contraire au sain labeur.

L'artiste qui recherche l'originalité, la rareté et la délicatesse ne les trouvera pas; car elles se donnent par surcroît.

L'artiste qui a peur de la banalité, de la vulgarité, de la facilité, c'est qu'il est banal, vulgaire et facile.

Un pauvre art que celui où l'artiste s'admire, quand il y a les hommes et le monde, et ce qu'il est permis de concevoir.

Le grand art est savant, mais ne se guinde pas, et dissimule sa science.

Il doit être capable d'y renoncer, de rire et de trinquer avec les braves gens.

Le grand art, l'art complet, est composé de tout, comme le monde : de beauté, de préciosité, de noblesse; d'obscurité, de médiocrité, de laideur. Mais il est mieux composé que le monde, car l'obscurité, la laideur, la médiocrité n'y paraissent pas.

Il met chaque chose à son plan; il transforme tout en plaisir, même la peine.

Et le plaisir le plus haut qu'il se donne est encore celui de l'ordre, de la perfection et de la pureté.

En un mot, du spirituel.

C'est parce qu'il est né spécifiquement spirituel, qu'il est permis au grand art de toucher à tout, de se servir de tout, de ne rien mépriser, de ne rien craindre. Ayant tout digéré, il peut l'être à tel point qu'il semble ne rien contenir. Regardez-y d'en bas, comme dans une lentille de verre, vous y verrez la lumière du ciel.

Rien de plus décevant, de plus banal en apparence que la perfection : plus d'accident, plus de défauts.

Demandez à Mozart ce qu'il pense d'un art qui accroche par ses défauts : il vous dira que c'est un art qui triche. Tout le romantisme a triché. Mozart jamais; il aime mieux paraître vide ou nul.

Leçon de probité, d'humilité, de réalisme. Le grand péché de l'idéalisme allemand ne pèse pas encore sur l'art. Il y a ce qui est, Dieu, le ciel et la terre; les cavernes du doute, de l'inquiétude, de la « profondeur triste » bécrotent plus tard, Mozart a découvert la profondeur joyeuse, la profondeur d'en haut, celle qui donne la liberté. Non! il ne sera pas prisonnier de lui-même comme ses successeurs — et nous : de son orgueil, de sa déception, de sa complication, de son affectation, de sa « manière ». Il s'oriente vers le *non-moi*, vers la réalité du monde, vers la possibilité d'autres mondes, vers Dieu. Quel champ pour l'invention poétique! Mais il fallait sortir de soi. Le pouvons-nous? En avons-nous le cœur? — Oh! je ne lui en fais pas un mérite! Il était demeuré enfant. Il faudrait le redevenir.

Telle est la leçon générale que le cas Mozart nous propose. Elle concerne tous les artistes qui rêvent de plénitude et de perfection. On n'en trouverait peut-être pas d'équivalente, d'aussi pertinente et d'aussi complète, au cours de l'histoire de l'art. Chez presque aucun des plus grands maîtres. Mozart est un des seuls qui aient eu un pied sur la terre, l'autre dans le ciel; qui aient créé un monde aussi divers que le vrai monde; qui aient fait vibrer tant de cordes et rempli tant de formes de vie, de joie et de beauté; qui aient lié si fortement la tradition à l'innovation; tant hérité, tant inventé et tant fixé. Il fait songer à la fois à Sophocle, à Virgile, à l'Angelico, à Giorgione, à Shakespeare, à Calderon, à Molière, à Racine, à Watteau et à Beaumarchais. Il ramasse tout le soleil de l'Italie, toute la grâce de la France et il débouche, par la *Flûte*, sur toute la poésie de l'Allemagne du Sud. Il chante avec le peuple et enchante les raffinés. Il est clos et ouvert. Il est simple et subtil. Il est savant, il est nature. Enfin, il a en propre ce que n'ont que les très grands maîtres, la perfection dans la liberté.

Nous sommes mieux préparés aujourd'hui qu'il y a trente ans à l'aimer et à le comprendre. Après Gounod et Bizet, les Russes et Chabrier ont dissipé les brumes. Fauré, Debussy, Ravel et Roussel ont réveillé chez nous le sens de la délicatesse. Stravinski a écrit *Apollon Musagète*, Manuel de Falla le *Rétable*, Erik Satie, *Socrate*, Maurice Emmanuel les *Perses*, André Caplet le *Miroir de Jésus*. Les plus jeunes révèrent le maître de Salzbourg, le copient quelquefois : il existe une école du dépouillement absolu... on exagère; mais on exagère toujours quand on entre en réaction. La « mélodie infinie » se porte moins bien; il sera difficile de s'en défaire. On tend du moins vers un art plus net, plus serré, plus dessiné. — On n'ose pas chanter encore. — On n'aura bien compris Mozart, on n'aura profité de sa leçon que quand on aura recouvré, après le sens de la délicatesse, de la proportion, de la mesure, la liberté du chant. Mais il faut être simple pour chanter, pour ne pas couper court à l'effusion mélodique quand elle tend à dessiner une courbe déjà connue. On a peur d'imiter — et on imite, sans le vouloir — dès procédés qui n'en valent guère la peine. On a peur du banal.

Il ne s'agit pas d'imiter Mozart, mais son humilité, qui n'a jamais fait tort à sa science.

Nous nous trouvons à une époque de musique assez analogue, me semble-t-il, à celle où il vécut, entre plusieurs styles et entre deux âges, à la veille peut-être d'une révolution. Songeons à lui. Le jeune musicien russe Nakobof, dans une causerie remarquable, affirmait que l'époque attend sa *mélodie*. Le jour où celle-ci chantera, l'art sera redevenu libre, dans la simplicité du cœur et la docilité au don de Dieu.

Un mot, pour terminer, sur la leçon du dramaturge.

Il ne semble pas que puisse revivre — pour le moment, du moins — sous une forme quelconque, petite ou grande, l'opéra. *Pelléas* et *l'Heure espagnole* épousent peut-être chacun le genre qu'ils fondent et illustrent, comme *Boris* a épuisé l'opéra russe, les œuvres

de Wagner le drame lyrique wagnérien, celles de Rossini et de Weber, héritiers directs de Mozart, l'opéra bouffe italien et l'opéra allemand romantique; comme déjà *Idoménée*, après les chefs-d'œuvre de Gluck, la tragédie musicale classique. *Les Noces* et *Don Juan* ont posé une fois pour toutes le type de la comédie et de la tragi-comédie lyriques; mais avec une telle ampleur et une telle décision que personne jamais ne s'avisera de lutter de perfection avec elles. Les musiciens de théâtre pourront jusqu'à la fin des temps, y apprendre comment le chant, commande l'action et la passion, porte la parole et le geste. Mais aujourd'hui on chercherait plutôt — et fort sagement, selon moi — de nouvelles combinaisons entre le chant, le parlé et la symphonie.

C'est hors de la musique, sur le plan du drame tout court, que l'influence du théâtre mozartien aurait à jouer un rôle important, immédiatement efficace. On est las de la comédie en veston et en pyjama, du faux réalisme quotidien qui a chassé de la scène depuis cent ans le mouvement, la plastique et la poésie. On rêve d'un théâtre de jeu, ardent, vivant, subtil et fort, comme celui de Molière et de Musset, de Calderon et de Shakespeare. Aux jeunes dramaturges qui ont le feu au corps je conseillerais avant tout une saison de Mozart au Festspielhaus de Salzbourg. C'est là, plus que nulle part ailleurs, qu'ils saisiront le secret de leur art, à nu, sur le vif, dans l'exemple. Dialogue, mimique, impulsion, interpénétration de tous les éléments du drame, sens du temps, de l'espace, de la continuité, sens du contraste et de l'accord, Mozart a tout compris, tout exercé à la perfection. Il a égalé sur la scène les hommes de théâtre les plus souples et les plus grands, des « farceurs » de la *Commedia dell'arte* à William Shakespeare. Pas une ride à ses chefs-d'œuvre, pas une faille dans leur enseignement. Mozart a reçu le dépôt de la vérité dramatique.

Oui, Mozart, la musique même! Mais la musique est action.

HENRI GHÉON.

EX-VOTO

Il a paru récemment un livre admirable; écrit par un poète, illustré par un artiste, édité avec un raffinement simple et somptueux.

Le mal est que trois cent vingt-cinq privilégiés pourront, seuls, caresser ces feuilles au grain suave, où les dessins du maître Brocas donnent aux yeux tant de plaisir et au cœur un aliment si pieux. Car, comme il est dit au dernier feuillet, « ce livre est sorti des presses de Vromant et Co, 3, rue de la Chapelle, à Bruxelles. Le tirage des illustrations a été exécuté sur les bois originaux, gravés sur bois par Maurice Brocas. L'impression a été limitée à vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures du Japon et trois cents exemplaires sur papier Pannekoek tous numérotés. Hors commerce ».

L'ouvrage est composé de dix chapitres, qui sont comme tant d'ex-voto appendus aux pieds de nos Vierges régionales et de trois saints, populaires en Belgique : saint Hubert, sainte Dymphne et saint Guidon.

Puisque l'éditeur en a bien voulu donner l'autorisation à la Revue catholique, suivons le poète aux lieux de bénédiction où il nous mène; agenouillons-nous à ses côtés; l'art de Thomas Braun s'est fait tellement proche du langage des simples, que vraiment guide meilleur ne pouvait nous conduire, par les chemins de l'humilité, auprès de la Vierge et de nos saints patrons.

O. E.

Notre-Dame de Walcourt

... Dame bénigne de Sambre-et-Meuse! Notre Dame de Walcourt, Vierge en bois, lamée et masquée d'argent noir, dont le dos est protégé — revêtement rarissime — d'une plaque de cuivre où sont gravées des figurines d'apôtres et que les pèlerins privilégiés prennent dans les bras! Walcourt et tes miracles, tes piliers

couverts de béquilles, cadres de croix d'honneur et de billets de tirage au sort, tableaux commémoratifs.

- I. Saint Materne tailla l'image vénérable
Et puis il la plaça dans ce lieu honorable.
- II. Le démon, ennemi de la mère de Dieu,
De son culte jaloux, mit le feu en ce lieu.
- III. Miracle! le portrait sort de l'embrasement,
Sur cet arbre est trouvé près du chœur du couvent.
- IV. De ce digne portrait le glorieux transport
Vous fait un grand honneur, comte de Rochefort!
- V. *Le meunier insolent puni et guéri par Notre-Dame.*
Meunier, tu bats ta meule et méprise Marie.
Un éclat dans ton œil, on craindra pour ta vie.
Cet homme, remarquant l'éclat fort augmenté,
Vint invoquer Marie et en fut délivré.
- VI. *L'enfant noyé et sauvé.*
François Joly, noyé vers l'âge de huit ans,
Par l'aide de la Vierge il revit cinquante ans...

Notre-Dame de Bon-Secours

... Lieu suprême et prédestiné! L'hôtel de la Cornette, les débits de tabac, cartes-vues et pacotille, les deux douanes, livres sorties et entrées provisoires, autos, motos, vélos, gens du Hainaut et de l'Artois confondus dans les guinguettes, tout le va-et-vient franco-belge d'une frontière qui passe à trente-cinq centimètres du chevet du sanctuaire et n'est pas une séparation comme le pont de Kehl, mais un point d'attrance, de rencontre et de rassemblement.

... Sérénissime Dame de Bon-Secours, par la grâce de laquelle, aux dires du Guide du Pèlerin, entre tant de miracles : en 1645, une fille frénétique fut calmée; en 1648, une femme guérit de la peste; une autre, travaillée de cinq maladies, recouvre la santé; puis, toujours la même année, fut réformé un arrêt de la justice humaine en permettant à un pendu d'être deux fois dépendu; en 1650, un soldat de la compagnie du chevalier de Villeneuve, en garnison à Leuze, atteint à la jambe d'un coup de fusil, ne fut aucunement blessé et put faire présent de la balle tombée tout aplatie à ses pieds; en 1651, un garçon enseveli dans une fosse à houille pendant quinze jours en fut délivré sans avoir souffert de la faim ni de la soif, une eau puante l'ayant nourri et lui ayant semblé aussi agréable au goût qu'un vin délicieux; en 1656, un enfant tombé dans une cuve à bière fut préservé de la mort; en 1657, un meunier guérit d'une cuisse brisée; en 1660, une femme recouvra l'usage de la langue; puis une autre fut guérie d'une rupture; un garçon tombé en chartre guérit; en 1663, un enfant mort-né est ressuscité; en 1665, une fille venue au monde difforme fut remise dans une beauté parfaite; en 1666, une autre guérit d'une étrange maladie; en 1782, un enfant frappé mortellement par le bras d'un moulin guérit; en 1849, les membres de la confrérie furent préservés du choléra; en 1872, une artiste d'un talent distingué, à toute extrémité, fut guérie; en 1893, une personne de Ciney, souffrant depuis sept ans de mal de dents et de tête intolérable, se sentit définitivement guérie après avoir prié et promis dix francs pour l'achève-

ment de ton sanctuaire, ô Notre-Dame de Bon-Secours! Et tant d'autres!

Notre-Dame de Foy

... Dame de Foy au pays de Dinant, le cœur d'un chêne était ton secret reposoir. Tordu, resserré par le lichen, à la faveur du roulement des coupes forestières qui éloigna de toi bûcherons et fillettes de mai, il s'était jalousement refermé, refermé sur les trois barreaux rouillés qui grillageaient ta cellule. Mieux que le fer, son bois, aidé de la mousse, en avait peu à peu assuré l'invulnérabilité. Bientôt la mésange bleue avait dû renoncer à y pénétrer pour te confier sa nichée printanière... Jusqu'au jour de ta résurrection... Jusqu'au jour où Gilles Wanlin, le bûcheron de Foy, chargé par Innocent Delimoir, batelier à Dinant, de lui fournir les ais d'une barque neuve, ayant supputé le rendement de ton chêne, qui mesurait bien huit pieds de diamètre, par un clair matin de Chandeleur, le contempla une dernière fois, s'y mesura lui-même, ôta sa casquette, prit la cognée et lui porta un premier coup d'attaque. Bien qu'apparemment impassible, l'arbre trembla et tu tressaillais avec lui dans ta cachette. Confusément, tu pressentais la fin de ta solitude et le proche recommencement d'une vie publique... d'une exposition aux bouquets d'anémones et de muguet, aux prières et aux supplications des hommes. Par tant d'années de réclusion dans l'aubier et l'écorce, et de repos, comme un gland sous la terre, l'heure nouvelle était-elle venue où tu allais à nouveau revivre et fructifier? Gilles Wanlin cognait... Tu commençais à sentir les oscillations, les balancements. Était-ce la terre ou l'arbre qui tremblait? Gilles Wanlin cognait... Tout à coup, une secousse plus forte, un déchirement, un craquement terrible, les ramiers épouvantés claquent de l'aile, et, sans te rendre compte de ce qui se passe, un abattement, un écrasement du voisinage, une tombée, un rebondissement et de nouveau le calme et le silence... Mais, peu après, un autre bruit, un long frémissement, un gincement qui se rapproche, et, soudain, par un interstice plus fin qu'un rayon, voici l'ombre qui s'éclaire, et brusquement la lumière qui t'aveugle... Gilles Wanlin a lâché la scie et tremble à son tour... Son aide tombe à genoux. La fille de la ferme voisine, qui en déposa à l'enquête, s'enfuit en criant au miracle.

... O mes Dames de Foy des doux vallons mosans! derechef emprisonnées, engrillagées dans les stèles de pierre bleue bornant les chemins des sept paroisses qui sonnent et voyagent ensemble : Sorinnes, Thines, Dorinnes, Purnode, Lisogne, Evrehailles et Spontin... Dames de Foy propagées en France, en Bohême, en Tyrol, dans le Paraguay et chez les Hurons dont les simulacres viennent danser aux cortèges de Dinant. L'image enguirlandée de mots que nous te dédions aujourd'hui est bien malhabile auprès de ces vers délicieux :

Je suis la mère du grand Roy
Qui montre mon pouvoir à Foy.
Je suis la divine fontaine :
De Foy nul ne s'en est allé
Sans estre par moi consolé,
Qui suis de grâce toute pleine.
Je porte un royal diadème
Marque de mon pouvoir suprême
A favoriser tout pécheur
Me réclamant de tout son cœur.

Saint Hubert en Ardenne

... Ami lecteur, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il devait t'arriver d'être touché par quel-



que bête suspecte, souviens-toi du colporteur de saint Hubert, en blouse bleue qui, dans ta jeunesse, parcourait les campagnes portant la case à deux battants où l'on voyait l'église, l'autel, des chapelets, des brochures, des images, des cornets pour les garçons, des bagues pour les filles — la Foi, l'Espérance et la Charité — et des médailles miraculeuses avec l'étole, la clef et le cor. Suis ses conseils salutaires. Il apprenait à appliquer, sur la plaie vive de l'animal, cette clef chauffée à blanc. Souviens-toi! Si tu n'es mordu qu'à sec, demande le répit à vie ou à quarante jours, renouvelable, et que tout taillé a pouvoir de te conférer.

Mais si ton sang a coulé, n'hésite pas et va là-bas. Que tu descendes de Freyr ou que montes du val de Poix, la Basilique des Ardenes surgira à tes regards émerveillés. Quelle que soit ton angoisse, admire les tours et la façade de pierre grise, le cadran et l'inscription :

*Mors certa, dies incerta.
Nec horam ipse dices,*

et le blason où la crosse croise le glaive. La voici dans sa splendeur, au fond de la place vide et inclinée que décorent les nobles bâtiments abbatiaux, face aux échoppes où tu iras (mais après) te reconforter, acheter les cartes illustrées et les médaillons commémoratifs de ton pèlerinage... En ce moment, dévoré du venin secret et frénétique, tu n'as plus de regard pour le temple auguste et tu te précipites vers le salut. Agenouille-toi aux pieds du prêtre. Demande-lui la taille, l'insertion du filament de la sainte étole dans l'épiderme du front. La tête ceinte du bandage que portent les trépanés, achève ensuite tes dévotions, promets la neuvaine, conforme-toi aux articles de prescription; confesse-toi; communique; couche seul en des draps propres; ne baisse la tête pour boire aux fontaines ou aux rivières, mais, dans un verre, toute espèce de vin mêlé à l'eau; mange du pain blanc ou autre, de la chair de porc mâle ou des chapons d'un an au plus, des poissons à écailles, harengs, saurets, carpes, des œufs durs... et toutes ces nourritures froides; ne peigne pas tes cheveux pendant quarante jours; le dixième jour, fais ôter ton bandeau par un prêtre, le brûle et en mets les cendres dans la piscine; garde tous les ans la fête de saint Hubert, et va-t'en rassuré.

sacerdotaux... Par la bouche ouverte, le diable s'est échappé. Dans le fond, sainte Dymphne, tu présides à l'opération. La malade est assistée d'une gardienne; à ses côtés, un infirmier essaye vainement de calmer un agité qui se tord, les fers rivés aux mains, tandis que, dans l'autre coin, un dernier personnage sourit naïvement en tenant une grosse chandelle... Vierge pure, au regard lucide, voilà donc tes fidèles dont le *Liber Innocentium* nous a gardé les noms. Les cabanons de vieux chêne de la « ziekenkamer » attenante à l'église et où ils passaient leur neuvaine, quatre par quatre, soignés par les ziekenzusters, n'abritent plus qu'une chaisière repasseuse dont le juste sommeil brave les fantômes...

Mais, désormais, sur l'étrange cité, s'étend ta protection tutélaire... Ce ne sont pas des éclopés ni des pécheurs, mais de doux innocents qui te prient. A peine les distingue-t-on du notaire du sacristain, de la modiste, de leurs médecins diplômés... Seuls, un clin d'œil rusé, un accoutrement baroque, l'isolement, la démarche inquiète tentent de les dénoncer. Ils sont six à se disputer la garde de l'auto pendant que nous déjeunons à l'Agneau, à côté d'une dame méticuleuse dont le souci n'est trahi que par un regard de défiance... L'un d'eux nous rejoindra à la sortie de l'hôpital, pour réclamer (c'était juste) trois heures de gardiennat... Ton visage placide règne sur leurs regards illuminés. Leur cœur est incapable d'une fausse pensée. Ils ne poursuivent qu'un rêve intérieur, dont nul ne saurait violer le secret. On les appelle des simples, parce qu'ils ont échappé aux calculs perfides; des éga-

rés, parce qu'ils ne suivent que des voies idéales, poètes dont l'imagination reste souveraine et que nul regret, nulle crainte ne pourraient altérer. Leurs yeux, insensibles au spectacle des jours, contemplent un au tremonde. Garde-les dans cette illusion, dans ce charme, Vierge sage parmi les folles!

Saint Guidon d'Anderlecht

Guidon, laboureur, pèlerin, dont j'envie l'aventure!...

Ton départ pour Rome et pour Jérusalem, au XI^e siècle, sept années de course par le monde, à visiter les plus belles églises de la chrétienté, et à Rome, au retour, la rencontre de ces compatriotes, ces anciens voisins de Laeken, émerveillés d'être reconus et qui te demandent de repartir avec eux, de les guider jusqu'à Jérusalem, où tu les mènes, nouveau Raphaël, à travers les périls de terre et de mer. Quelle aubaine!



Notre-Dame de Hal.

Gravure sur bois de Maurice Brocas.

Sainte Dymphne de Gheel

... *Succurrit aegris plurimis.* Au milieu de la scène, une possédée se renverse en arrière. Devant elle se tient l'exorciste en habits

C'est pourquoi je te jalouse, campagnard, voyageur, représenté sur le drapelet où il y a, dans un vallonnement du Brabant, la chaumière paternelle, l'ange à la charrue, les chevaux rassemblés et toi-même, appuyé de la main gauche sur une herse, mais de la droite sur le bourdon, en habits de partance, avec le chapeau en lampon, et à la ceinture, la gourde-calebasse.

Puisses-tu, grand saint de ma banlieue, me conduire à mon tour, sans trop tarder, par Rocamadour et Saint-Jacques de Compostelle, à Jérusalem et, plus tard, beaucoup plus tard s'il plaît à Dieu, dans la Jérusalem céleste!

THOMAS BRAUN.

La créance américaine

Tout le monde connaît le côté de la question que j'appellerai théorique : le Gouvernement anglais a pris l'engagement de payer au Gouvernement américain au moins 20 millions de Livres sterling, au pair, le 15 décembre; la France doit beaucoup moins (si je ne me trompe, un peu plus de la moitié) et l'Italie bien moins encore que la France. Les paiements doivent être effectués en dollars américains, ce qui signifie que la somme à payer par la Grande-Bretagne en ce moment, au taux déprécié de notre Livre-papier, se trouve augmentée de 30 à 50 % d'après les cours d'achat (1). Ces paiements sont semestriels, une nouvelle échéance tombera dans six mois. Ils sont fixés pour la durée d'une génération, puis ils augmentent.

Après la promesse de payer ce tribut eut été signée par la Grande-Bretagne, il lui fut, pendant plusieurs années, possible de l'acquitter régulièrement et aisément, en partie grâce au tribut similaire de ceux auxquels l'Angleterre avait prêté de l'argent et qui s'étaient engagés à des versements annuels; mais bien plus grâce aux réparations allemandes. Tant que Londres encaissait celles-ci, ainsi que les échéances des sommes prêtées par elle, tout alla pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La finance internationale — la plus grande puissance du monde moderne, dont le siège est à New-York, mais qui comprend évidemment tous les financiers internationaux de tous les pays alliés et ennemis (car les intérêts bancaires sont solidaires dans le monde entier) — s'emploie à mettre fin à ces paiements pour la simple et suffisante raison que ceux-ci vont ailleurs que dans les poches des banquiers. Dans la mesure même où ces paiements ont lieu, ils rendent plus incertaines les chances de paiement intégral, aux banquiers, de l'intérêt des sommes prêtées par eux. Les réparations payées à la France par l'Allemagne allaient à ceux dont les maisons avaient été détruites, à la reconstruction des édifices publics, au remplacement des machines démolies par les Allemands. Les particuliers et la trésorerie française touchaient l'argent; rien pour les banquiers sinon, ici et là, quelques commissions.

Prenez au contraire le seul cas de l'emprunt de stabilisation monétaire de 100 millions de Livres contracté par le Reich. Voici 8 millions de Livres (car l'usure se montait à 8 %) qui, chaque année, devaient être payés par les Allemands directement aux banquiers américains. Les réparations rendaient ces intérêts moins sûrs; ceux-là et les intérêts de douzaines d'autres emprunts faits et garantis par des banquiers, car ces 8 millions de Livres par an ne forment qu'une petite fraction de l'ensemble des charges résultant, pour les malheureux Allemands, de prêts bancaires.

Quelques années suffirent aux banquiers pour éliminer les réparations. Une vigoureuse propagande bancaire couvrit le monde, y compris l'Allemagne (où on fit croire aux masses stupides que 100 Livres payées en réparations constituaient un insupportable

tourment, mais que 100 Livres payées comme usure à des usuriers étrangers étaient un plaisir plus qu'autre chose). Tous les mensonges furent bons et tous les sophismes employés, jusqu'à ce que la chose réussit : après avoir dûment miné les réparations, on finit par s'en débarrasser complètement. Seuls les Français en pâtirent lourdement, car ils étaient les seuls grands bénéficiaires permanents de ces réparations. Les détenteurs américains d'obligations sur l'Allemagne pâtirent également, mais on leur donna l'assurance que cette souffrance ne serait que temporaire vu qu'il ne s'agissait, envers eux, que d'un moratoire, alors que la suppression des réparations était faite une fois pour toutes.

* * *

Voilà donc les réparations liquidées. Un pas de plus est devenu possible. Les financiers internationaux vont essayer de se débarrasser du tribut contractuel de la France et de l'Angleterre (surtout de l'Angleterre) envers les Etats-Unis. Les intérêts bancaires internationaux sont en faveur de la suppression des dettes anglaise et française envers l'Amérique pour la même raison qu'ils étaient opposés aux réparations. Le paiement de ces dettes ne va pas directement ou indirectement aux banquiers; il va aux détenteurs américains d'obligations. Et voilà ce que signifient les notes mystérieuses que l'on trouve dans la presse anglaise pour expliquer qu'aux Etats-Unis « l'opinion responsable se rend compte qu'en réalité recevoir des paiements est un procédé qui appauvrit ! C'est inouï ce que l'un peut arriver à faire gober aux humains, rien que par la simple répétition ! De toute évidence, l'Angleterre a le plus grand intérêt à ne pas payer un million de Livres par semaine, mais il faut vraiment être un politicien, ou quelque chose de pire, pour prétendre que les Américains s'appauvrissent en touchant ce million-là. La vérité, c'est que le paiement du dit million rend les banquiers internationaux moins certains de recevoir leur tribut à eux : les intérêts des prêts privés consentis par eux un peu partout, en Europe, après la guerre.

Le mensonge est d'autant plus impudent qu'il est fait à un moment où l'Angleterre insiste bruyamment pour que soit payé par l'Irlande un tribut autrement écrasant. Mais ce tribut-là, que les banquiers sont bien décidés à faire payer par les Irlandais, va aux banquiers sous la forme d'intérêts fonciers...

Dans cette campagne bancaire pour faire annuler notre dette envers les Etats-Unis (et réjouissons-nous, Anglais, d'une pareille campagne), la prochaine étape doit viser, de toute évidence, à diminuer autant que possible la dette anglaise et à presser, au contraire, les Français. L'Angleterre est liée à la finance américaine, en tout état de cause, et cela d'autant plus étroitement que la Grande-Bretagne est alliée politiquement aux Etats-Unis par cette alliance unilatérale qui fut le principal événement politique international de ces dernières années. L'Angleterre peut donc être tenue en laisse. Mais si on réussit à faire payer davantage, proportionnellement, aux Français, ceux-ci ne manqueront pas de renforcer leurs demandes pour une nouvelle réduction du tribut, puis nous, Anglais, joueront le deuxième acte de la comédie, demandant aussi que notre dette soit encore réduite, etc., jusqu'à ce que, finalement, tout tribut ait été supprimé tout juste comme le furent les réparations.

Tout semble indiquer que cette pression sur les Français va être tentée — avec succès ou en vain, c'est ce que l'avenir nous apprendra — et que le plan des politiciens américains (agissant pour le compte des financiers internationaux) est de réduire grandement la dette anglaise mais de ne pas en agir, tout de suite, de la sorte, avec la dette française.

En faveur de la réduction de la dette anglaise on peut invoquer : le mauvais état de la Livre sterling; le fait que seule, entre les nations, l'Angleterre connaît l'imposition-limite, c'est-à-dire des impôts tels que si on les augmentait encore ils rendraient moins; le fait que l'Angleterre chemine tout près du précipice et que toute poussée un peu vive risquerait de tuer la poule aux œufs d'or; le nombre énorme des chômeurs anglais; le fait que l'Angleterre paya 200 millions de Livres sterling aux Etats-Unis avant que les autres pays payèrent quoi que ce fût. Tandis qu'en faveur d'une pression à exercer sur la France, on peut invoquer le fait incontestable qu'en ce moment la France est plus riche que l'Angleterre, en ce sens que le pouvoir d'achat total des familles vivant en France est probablement plus grand, à l'heure actuelle, que celui des familles vivant en Angleterre. D'autre part, la France est une

(1) Nonante-cinq millions de dollars. Si — comme on le murmure — ils furent achetés récemment à un cours au-dessous de 3,30, ils représentent plutôt 30 millions que 29!

(La France doit payer 40 millions de dollars; l'Italie, 7 millions; la Belgique 2 1/8 millions. — N. D. L. R.)

proie tentante, car elle a le plus mauvais gouvernement qui soit. Depuis la guerre, les politiciens français ont toujours été disposés à sacrifier les intérêts nationaux et les banquiers espèrent bien qu'ils persévéreront indéfiniment dans cette attitude.

* * *

Contre le succès de la politique que nous venons d'exposer, deux forces militent. Tout d'abord, contre la suppression finale des dettes envers les Etats-Unis et contre la réduction de la dette anglaise, il y a, aux Etats-Unis, une forte opposition de l'opinion publique.

Très peu d'Anglais comprennent quelque chose à l'Amérique. Ceux qui écrivent le plus à son sujet sont des hommes qui n'ont fait que séjourner dans les demeures de riches Américains de l'Est. Très peu d'hommes publics anglais et d'écrivains ont voyagé à l'intérieur des Etats-Unis en dehors des grandes villes. Presque personne ne connaît le *Midde-West* et la famille bourgeoise moyenne qui forme la masse de l'opinion américaine. Si le peuple américain était mieux connu en Angleterre, on se rendrait compte qu'il y aura de grandes difficultés à vaincre.

Notons, d'abord, que les Américains savent (évidemment, en gros) ce qu'est la puissance bancaire dans le monde moderne. La presse américaine n'est pas officielle comme la nôtre; elle critique librement toute affaire d'importance publique et ses chefs voient bien que les banquiers ont d'excellentes raisons personnelles pour essayer d'éteindre la dette européenne. Ensuite, l'opinion américaine voit clairement que chaque penny dont on décharge l'Angleterre ou la France devra être fourni par le contribuable américain. Enfin, l'opinion américaine n'ignore pas que si un autre pays peut refuser de payer, l'Angleterre ne le peut pas, si on insiste, car la politique anglaise actuelle a comme principe vital de ne jamais offenser les Américains.

L'autre obstacle à la politique de la finance internationale est l'opinion publique française. Très certainement elle réagira avec vigueur contre tout traitement de la France, moins généreux que celui dont bénéficierait l'Angleterre.

A longue portée, l'opposition française n'est pas un obstacle au plan bancaire, étant donné que c'est précisément ce qu'en fin de compte on espère : une protestation française amenant une nouvelle diminution de la dette, puis encore une réduction, etc., jusqu'à l'abandon complet des dettes. Mais au début les banquiers ont besoin d'une pression plus grande sur la France pour que le processus futur de réduction soit possible. Si la protestation française se révélait efficace dès le début, et s'il fallait tout de suite traiter la France, proportionnellement, comme l'Angleterre, on n'aurait pu créer un grief spécial français destiné à faire office de levain, plus tard, pour une diminution progressive du tribut.

Il est donc important, pour le succès de la politique bancaire, que les Français soient « pressés » au début. Mais les banquiers eux-mêmes doivent savoir qu'ils se meuvent ici sur un terrain glissant. Ils pourraient compter hardiment sur les misérables politiciens professionnels français si ceux-ci étaient seuls, mais ces politiciens professionnels vivent dans la crainte perpétuelle d'une réaction nationale contre eux, et quand le peuple français s'en prend à ceux qui le gouvernement, c'est plutôt sérieux pour les bons-hommes contre lesquels il se fâche. On a défini le régime parlementaire — quand il n'est pas aristocratique — « une ploutocratie tempérée par la crainte du peuple », et le mépris des Français pour leurs politiciens est monté à un degré tel que toute trahison nouvelle de ces derniers pourrait faire crouler le système qui les fait vivre et exposer même leur peau.

Laquelle de ces forces opposées — le plan bancaire d'une part, l'opposition des opinions publiques américaine et française d'autre part — l'emportera? On verra bien. Peut-être pas tout de suite, mais tôt ou tard une décision tombera. Les financiers ont l'avantage. Ils constituent une force permanente, hautement organisée, disposant de la machine politique dans tous les pays modernes. Mais en Amérique comme en France, le caractère explosif du sentiment populaire est très marqué, et les explosions sont des choses qui, parfois, font échouer les plus fins calculs.

HILAIRE BELLOC.

Le problème du mal chez saint Augustin

Augustin avait découvert chez Plotin les principes qui l'aidaient à résoudre le problème du mal. Le mal n'est pas une substance, mais une simple négation, savoir la négation d'un bien plus grand. Il n'y a donc pas à chercher au mal une cause spéciale dans un être qui serait différent de l'Être absolument bon. Puisque le mal, en nous, est un manque, un non-être, le problème consiste plutôt à rechercher la raison de ce non-être.

La première réponse consistait à dire que le mal est utile à l'ordre et qu'il disparaît en quelque manière, dès qu'on considère l'ensemble des choses. Tout ce qui vient de Dieu est bon, mais l'ensemble est excellent, comme le répète sept fois le récit de la *Genèse*. Pour nous, nous ne voyons jamais que des parties de l'univers et il nous semble que le désordre y règne. Nous ressemblons à cet homme qui, considérant dans une mosaïque un seul carreau, accuserait l'artiste d'avoir manqué aux lois de la symétrie. S'il s'efforçait, au contraire, d'embrasser d'un seul regard l'ensemble du tableau, il verrait que ce désordre partiel n'est tel que pour son point de vue trop étroit et concourt en réalité à l'ordre et à la beauté du tout. « Aussi devons-nous toujours considérer attentivement, dans ce monde sensible, et le temps et le lieu et chaque circonstance : nous comprendrons alors que si la partie nous charme, le tout est encore plus beau, et que, si la partie nous choque, ce n'est que parce que nous ne voyons pas le tout auquel cette partie, sans aucun doute, doit convenir merveilleusement (1). »

Ces considérations, Augustin ne les a jamais démenties, bien qu'il ait senti très tôt leur insuffisance. Pour les faire admettre, il multiplie les comparaisons les plus ingénieuses. L'univers écrit-il, est un magnifique poème et, comme tel, il se compose nécessairement de phrases et de mots inégaux, coupés de silences, et chaque mot lui-même, de syllabes brèves et longues : le rythme implique cette diversité, et chacun des éléments, si infime soit-il, et si médiocre en lui-même, contribue à réaliser la beauté totale. Si, dans l'univers, bien des choses nous paraissent en désordre, songeons que la statue que l'architecte a placée en quelque coin d'un immense et splendide palais, si elle pouvait voir avec ses yeux de pierre, ne serait pas à même de saisir l'ordre de l'ensemble; que le soldat ne peut embrasser la disposition de l'armée entière. De même, dans un poème, si les syllabes, à mesure qu'elles sonnent, vivaient et sentaient, aucune d'elles ne pourrait être charmée du nombre et de l'harmonie de l'œuvre dont elles sont la matière fugitive (2). C'est ainsi que tous les êtres sont ordonnés à la beauté de l'univers, de telle sorte que ce qui nous heurte dans le détail ne pourrait que nous plaire extrêmement, si nous considérons le tout. C'est que les créatures ne peuvent imiter la perfection divine que par leur diversité et leur inégalité mutuelle, par la multiplication la plus étendue possible des aspects fins de l'être. Ainsi, « le désordre n'est pas une absence d'ordre, mais un ordre ou autre qu'il devait être, ou d'un degré inférieur à celui qu'on désire (3) ». Aussi bien, ajoute Augustin, une telle notion est-elle toute relative : on appelle mauvais un ordre qui, dans une autre circonstance, passerait pour excellent, et inversement. Un homme qui se promènerait nu au forum choquerait la pudeur des passants, alors qu'une telle nudité passe pour parfaitement correcte aux bains.

(1) *De ordine*, I, 1, n° 2.

(2) *De musica*, VI, XI, n° 30.

(3) *De natura boni*, XX.

Telle est la solution plotinienne, essentiellement optimiste. Mais qu'elle soit inégale à la réalité du mal, c'est ce qu'on voit facilement. Car enfin, le mal n'apparaît pas seulement comme un manque d'être, un moindre bien, mais comme le défaut d'un bien qui convient à une nature donnée et qu'elle devrait posséder. Il est bien vrai que dans le poème de la nature le mal ressemble à ces silences dont le chant est coupé et qui en font ressortir la beauté, ou encore aux ombres qui, dans un tableau, charment, non par elles-mêmes, mais par le plus grand relief qu'elles donnent aux objets. Mais ce ne sont là que des comparaisons et, au fond, assez inexactes : silences et ombres ne sont pas de vrais maux, si le mal est la privation de ce qui convient à un être pour que l'intégrité de sa nature soit parfaite. Ce qu'impliquent ces comparaisons, c'est la nécessité d'une subordination des parties au tout et de l'inégalité des éléments dont le tout est fait. Mais l'inégalité n'est pas un mal, au sens propre du mot.

Le mal est ailleurs : il est dans la perversion de la volonté libre qui mésuse des choses. Autrement dit, le problème du mal se pose en quelque sorte par delà les considérations plotiniennes, car, de fait, le « mal physique » n'est pas uniquement la conséquence de la limitation originelle de l'être créé; il est la suite du péché d'Adam et il est éprouvé par l'homme comme le châtement d'un péché qui a consisté à renverser l'ordre voulu par Dieu : les êtres raisonnables, en mésusant des créatures, manquent leur fin et sont les artisans de leur propre corruption. Le mal véritable est donc dans l'âme, non dans les choses.

Cela revient à dire qu'une solution du problème du mal qui fait abstraction du péché est inadéquate. Toutefois, elle reste vraie dans ses limites, et Augustin la reprend sans cesse tout le long de sa carrière : elle signifie avant tout qu'il y a un ordre « naturel », un mécanisme universel, en vertu duquel toutes les créatures, en tant que natures, sont prises, dans le temps et dans l'espace, dans un engrenage de relations mutuelles où se réalise, fût-ce au détriment des individus, le bien du tout. Mais quand on a mis tout cela en lumière, le problème subsiste, parce que, cet ordre des choses, la créature raisonnable a prétendu le détourner de sa fin, qui est Dieu. En voulant se soustraire au plan universel, elle a fait des biens de la nature les instruments de son supplice. Elle croit alors se justifier en incriminant l'architecture de l'univers de désordre et de confusion, comme si Dieu n'avait pas fait toutes choses bonnes. Mais qu'elle revienne à elle-même et elle comprendra que c'est elle qui est l'auteur du mal, parce que c'est elle-même qui est mauvaise. Le mal véritable, le seul que l'on puisse appeler proprement le mal, c'est le péché. Voilà le désordre essentiel. Sans le péché, il y aurait sans doute encore un problème du mal dont Plotin fournirait l'élégante solution, par la simple considération des conditions nécessaires de l'ordre dans une nature finie. Avec le péché, le mystère reflue du dehors au dedans de l'âme.

Car il reste à expliquer le péché. Il est l'œuvre de l'homme. Mais l'homme est l'œuvre de Dieu. Dieu qui a créé l'homme capable de prévarication, ne va-t-il pas devenir responsable du mal? Si le péché est un mouvement d'aversion loin du bien immuable, d'où vient ce mouvement? Dieu est-il donc l'auteur du péché? Ou alors, ce mouvement, s'il n'est pas de Dieu, d'où vient-il?

Un prince, répond saint Augustin, domine ce débat. C'est que Dieu n'a rien fait que de bien; en d'autres termes, l'activité créatrice de Dieu ne peut que produire de l'être. Or, le péché étant un désordre réel, donc une déficience d'être — privation et non seulement négation — procède du néant. Dieu ne peut donc en être l'auteur. Par suite, le péché vient de nous, qui sommes des êtres finis. Il est un mauvais usage de notre liberté. La question du libre arbitre est donc ainsi au centre du problème. L'homme est libre et c'est parce qu'il est libre et fini qu'il peut pécher.

Mais est-il bien vrai que nous soyons libres? Il n'y a rien de

plus certain, répond Augustin, parce que nous avons l'intuition de notre libre arbitre dans le déploiement du vouloir. Nous atteignons par la raison à la racine même de notre pouvoir de nous déterminer. Non pas que le libre arbitre soit un état d'indifférence ou d'équilibre, statique : il est une capacité de se déterminer soi-même d'après les représentations intérieures, mais de telle sorte que, par la raison, nous restions maîtres de consentir ou de ne pas consentir à la pression de ces représentations.

D'autre part, la liberté n'est pas non plus totale indépendance par rapport à Dieu. Rien n'échappe à Dieu, et la liberté, comme tout le reste, ne s'exerce que dans la dépendance de la toute-puissance divine. Mais le concours divin n'est pas, comme l'imaginent les pélagiens, contradictoire du libre arbitre, car ce concours se développe en toutes les créatures conformément à leurs natures; il respecte donc la liberté et même il en garantit l'exercice, en tant qu'il assure à l'homme le pouvoir de choisir, qui est l'essence de la liberté morale. Si saint Augustin a pu sembler, vers la fin de sa vie, nier la survivance du libre arbitre après la chute, pour accorder à la grâce réparatrice un plus vaste champ, ce sont surtout les expressions dont il s'est servi qui peuvent donner le change sur sa pensée. Celle-ci cependant n'est pas douteuse, et, du commencement à la fin de sa carrière, Augustin a maintenu la réalité du libre arbitre, même dans l'humanité déçue. Dans ses *Rétractations*, il approuve formellement tout ce qu'il a écrit à ce sujet dans son *De libero arbitrio*, et l'un de ses derniers ouvrages, *De la grâce et du libre arbitre* (écrit en 426 ou 427), reprend avec force la doctrine de la liberté humaine. Augustin y rappelle ses longs combats sur cette question et il montre que l'on défend mal la grâce en lui sacrifiant la liberté, car quel mérite garderait l'homme, s'il ne coopérait volontairement à l'œuvre de son salut? — et que l'on défend mal le libre arbitre, en lui sacrifiant la grâce, car le libre arbitre, troublé comme il est dans son jeu par le poids de la concupiscence, serait peu intelligible sans la grâce, destinée non à le suppléer, ou le détruire, mais à le sauvegarder. De plus, à quoi aurait servi la Rédemption, si l'homme pouvait se sauver ou, en tout cas, entrer de lui-même et sans la grâce, dans la voie du salut? L'Écriture, ajoute Augustin, nous impose de croire à la fois à la liberté et à la grâce et la raison ne nous dit rien contre la possibilité de leur accord. La grâce meut le libre arbitre et ne le viole pas; elle opère avec lui, en le prévenant d'abord, en l'accompagnant ensuite, si bien que ce qui a été commencé par la grâce seule est continué indivisiblement par la grâce et le libre arbitre. Œuvre commune de l'un et de l'autre, l'acte bon est tout entier de l'un et de l'autre. S'il est vrai que l'homme ait agi, c'est pour qu'il agisse et non pour qu'il reste inerte (1).

Qu'on n'objecte pas là contre la prescience divine. Elle ne saurait compromettre notre libre arbitre. « Notre volonté ne serait pas volonté, si elle n'était en notre pouvoir, et c'est parce qu'elle est en notre pouvoir qu'elle est libre. De là vient qu'à la fois nous avouons que Dieu prévoit tous nos actes futurs, et que cependant nous voulons ce que nous voulons. Car si Dieu a la prescience de notre vouloir, celui-ci sera celui-là même dont Dieu a la prescience, c'est-à-dire un vouloir, proprement un acte libre. Il y aura donc volonté, parce que Dieu prévoit la volonté, et il ne pourrait y avoir volonté, comme Dieu ne pourrait prévoir la volonté, si celle-ci n'était volonté, c'est-à-dire en notre pouvoir. Ce n'est donc pas par la prescience divine que mon pouvoir m'est ôté; au contraire, celui-ci me sera donné avec d'autant plus de certitude que celui dont la prescience est infaillible a prévu qu'il m'appartient dra (2). »

* * *

(1) *De corrup. et grat.*, II, n° 4.

(2) *De libero arbit.*, III, III, n° 8.

L'homme est donc libre, comme l'affirme l'expérience universelle. « N'est-ce pas ce que chantent les pâtres dans les montagnes, les poètes au théâtre, les ignorants dans les carrefours, les maîtres dans les écoles, les évêques dans les temples et le genre humain dans tout l'univers (1) ? » L'homme est libre et c'est parce qu'il est libre qu'il peut commettre le péché. Cependant, il ne faut pas s'imaginer que la peccabilité soit de l'essence du libre arbitre. Dieu est libre et il ne peut pas pécher. Par suite, Dieu aurait pu créer l'homme à la fois libre et impeccable. D'où la nouvelle forme que revêt le problème du mal : pourquoi Dieu a-t-il donné à l'homme une liberté faillible ? Et parce qu'il a donné à l'homme une telle liberté, ne peut-il être tenu pour responsable du péché de l'homme et des maux qu'il a engendrés ?

Cette objection était l'une de celles que les Pélagiens, et surtout Julien d'Éclane, dans ses controverses avec Augustin, opposaient le plus fréquemment à la doctrine augustinienne. Contre elle, Augustin reprend aussi inlassablement la même réponse, consistant à montrer que, s'il est de l'essence d'une liberté créée et finie d'être faillible, cela n'entraîne aucune nécessité de pécher, mais une simple possibilité. D'autre part, que Dieu ait pu, s'il l'avait voulu, créer l'homme impeccable, par un don gratuit que la nature humaine ne pouvait exiger, rien de plus certain. Mais Dieu ne l'a pas voulu et en cela nous ne saurions le taxer d'injustice. La justice demandait seulement que la créature raisonnable fût créée de telle sorte que, si elle ne voulait pas pécher, elle n'y fût contrainte par aucune nécessité (2). » Or, c'est bien ainsi que Dieu l'a créée.

Le péché n'a donc d'autre cause que la volonté perverse de l'homme, rendue possible elle-même par le néant originel de la créature raisonnable. Faut-il chercher plus avant ? Saint Augustin ne le pense pas. Avec la mauvaise volonté, nous sommes à la racine du mal. « Si tu cherches la racine de tous les maux, écrit-il, écoute l'Apôtre disant que la racine de tous les maux, c'est la cupidité. Je ne puis chercher la racine de la racine. Or, s'il y a un autre mal, dont la racine n'est pas la cupidité, alors ce n'est plus la cupidité qui est la racine de tous les maux. Mais s'il est vrai que la cupidité est la racine de tous les maux, c'est en vain que nous chercherions au delà quelque autre sorte de mal (3). Cela ne nous mènerait à rien. Julien d'Éclane le Pélagien, cherchant la cause de la mauvaise volonté, disait qu'elle provient « d'un mouvement non contraint de l'âme ». Or c'est là ne rien dire, réplique saint Augustin, puisqu'« un mouvement non contraint de l'âme » ne peut être autre chose qu'un acte de volonté. Ainsi dire que la volonté procède d'un mouvement non contraint de l'âme, cela revient à affirmer que la volonté procède de la volonté, ce qui ne signifie rien.

D'ailleurs, si l'on veut absolument chercher d'où procède la mauvaise volonté, que trouvons-nous ? L'homme. L'homme qui, avant l'acte mauvais, était bon. Avant la mauvaise volonté, il n'y a donc rien d'autre que le bien : ainsi toute recherche du principe du mal s'arrête, comme à une limite infranchissable, à la mauvaise volonté, ou, si l'on préfère, à l'homme coupable de mauvaise volonté, car la volonté procède de celui à qui elle appartient, en l'homme, de l'homme, en l'ange, de l'ange, en Dieu, de Dieu.

Cependant, tout n'est pas fini. Ne pourrait-on pas, puisqu'il en est ainsi, reprocher à Dieu ce présent trop lourd à porter de la liberté faillible ? Avouons qu'elle n'implique aucune nécessité de pécher. Mais n'est-ce pas beaucoup qu'elle implique la possibilité de faillir ? Ne serait-il pas préférable de n'être pas libre et de ne pouvoir pécher ? Non, répond Augustin, le libre arbitre, même faillible, constitue une perfection dont nous devons rendre grâces

à Dieu. C'est notre grandeur que d'être capables de nous déterminer nous-mêmes et en quelque manière, d'être par nous-mêmes ce que Dieu nous a fait et veut que nous soyons. Par la liberté, l'homme devient comme créateur de soi, en reprenant pour son compte, et en continuité avec le concours divin, l'action qui le fait exister et dont il éprouve dans sa conscience l'orientation essentielle, au delà de la nature et de lui-même, vers Dieu, son principe et sa fin. Le libre arbitre, même avec la condition de faillibilité inhérente à la liberté finie, est donc un bien magnifique dont il convient que nous remercions Dieu, qui, en nous le donnant, nous a donné aussi tous les moyens d'en faire un bon usage.

Cette solution du problème du mal vaudrait, d'ailleurs, même dans le cas où Dieu, au lieu de créer une humanité enrichie des dons surnaturels et préternaturels, aurait créé des êtres raisonnables soumis aux conditions normales d'une nature corporelle, c'est-à-dire à l'ignorance et aux difficultés, ce qu'il eût pu faire sans injustice et ce qui représente pour nous, mais en punition du péché d'Adam, l'état où nous naissons. Augustin insiste à bon droit sur ce point dans son traité *Du libre arbitre*, et, dans ses *Retractions*, il maintient expressément cette doctrine. « A la misère engendrée par une juste condamnation, écrit-il, se rapportent l'ignorance et la difficulté que tout homme éprouve dès les premiers jours de sa vie, et personne, sinon par la grâce de Dieu, n'est à couvert de ces maux. Cette misère, les Pélagiens ne veulent pas qu'elle dérive d'une juste condamnation, parce qu'ils nient le péché originel. Mais l'ignorance et la difficulté, même si elles eussent été le lot primitif de l'homme, il ne faudrait pas en prendre prétexte pour blâmer Dieu (1) », car elles ne sont pas plus, en soi, de véritables maux que, pour l'homme, de n'avoir pas l'agilité de la gazelle ou la force du lion.

Ignorer et peiner ne sont que de simples négations d'un bien plus parfait, mais nullement des privations d'un bien indispensable à l'intégrité de la nature humaine. Ils ne seraient tels que dans le cas où ils seraient causes nécessaires du péché. Or la justice divine veut et fait que, par la grâce, en l'état actuel de l'humanité, par nature, dans l'hypothèse d'une pure nature, — l'homme soit absolument capable, s'il le veut, de surmonter les obstacles et de vaincre l'ignorance. « L'ignorance et la difficulté, quand elles sont naturelles, sont pour l'âme le point de départ d'un progrès vers la connaissance et la paix, où s'achève en sa perfection la vie heureuse. Ce progrès par l'étude et la piété, dont le pouvoir ne lui a pas été refusé, si l'homme le néglige par sa propre volonté, il ne fait que tomber justement en une ignorance et une difficulté plus grandes, qui dès lors deviennent des châtements. Car ce n'est pas ce que l'âme ignore par nature, et ne peut pas par nature, qui lui est imputé à faute, mais de n'avoir pas cherché à connaître et de n'avoir pas dépensé à bien agir un effort égal au pouvoir qu'elle avait reçu, de manière à se rendre peu à peu le devoir plus facile (2) ».

* * *

Ainsi, de quelcôté que l'on se tourne, on rencontre toujours la mauvaise volonté au principe du mal, de telle sorte que le péché apparaît comme le véritable mal et les maux qui en dérivent comme stricte justice. L'injustice serait que la misère précéderait le péché. Mais l'injustice ne serait pas moindre, si le péché librement commis n'entraînait pas la misère de l'homme. Dans les deux cas, l'ordre serait violé. La misère ne peut jamais être que pénale : elle est un mal, mais dérivé du mal premier, qui est toujours volontaire. A ce titre, et par rapport au péché, dont elle est le châtement, la misère est un bien, en tant qu'elle rétablit l'ordre violé par le péché.

(1) *De duabus animabus*, XI.

(2) *Contra Julianum op. imp.*, V, XXXVIII.

(3) 2a *Disput. contra Fortunatum*, n° 21.

(1) *Retractiones*, I, IX, n° 6.

(2) *De libero arbitrio*, III, XXII, n° 64.

Devant ces certitudes, quelques-uns vont jusqu'à reprocher à Dieu d'avoir créé l'homme, malgré qu'il ait prévu, dans sa prescience infinie, que l'homme ferait un mauvais usage de sa liberté. Mais, par un tel reproche, ils ajoutent le blasphème à l'erreur. Car enfin, les biens cessent-ils d'être des biens, parce qu'on en méuse? Empêche-t-on l'enfant de marcher, sous le prétexte qu'inhabile à la marche il pourrait, en tombant, se blesser? Oui, il est vrai que Dieu a prévu la prévarication d'Adam, comme il a prévu toutes nos fautes. Mais il ne les a pas voulues, et en donnant aux êtres raisonnables les moyens de rester dans le droit chemin de la justice, il a jugé meilleur de faire en sorte qu'elles fussent ce qu'elles voulaient être.

Au fond des reproches que les hommes adressent à la Providence, il y a une sorte de réclamation du néant comme du souverain bien. Mieux valait ne pas être, disent-ils, que d'être ce que nous sommes devenus. Réclamation insensée, et, d'ailleurs, dépourvue de sincérité, car, quand nous sommes attentifs au mouvement vrai de notre cœur, nous sentons bien que nous avons faim et soif de l'être, et cette incoercible aspiration se traduit, malgré nous, dans la protestation que nous arrache notre misère. Ce n'est pas d'être qui nous accable, mais de n'être pas ce que nous devrions être. Comprendons bien cela et nous pourrions retrouver l'ordre et la paix, d'une part, en confessant avec humilité que, pécheurs, il est juste que nous souffrions, et, d'autre part, que la souffrance n'est pas un mal absolu, puisque, tout au contraire, elle est le moyen voulu par Dieu pour nous rappeler à lui. Plus justement que Lucrèce, Augustin redit à ces hommes que l'orgueil égare : « Malheureux esprits humains, cœurs aveugles! » qui, au fond de vos desirs contradictoires, réclamant le néant par amour désordonné de l'être, ne savez pas déceler l'amour, auquel nul ne renonce jamais, de Celui qui est souverainement et immensément. Suivez au contraire le mouvement profond de votre nature et vous ajouterez l'être à l'être, en vous élevant jusqu'à Celui qui est l'être absolument (1).

Enfin, qu'il reste des mystères que nous ne pouvons pas pénétrer, est-ce une raison pour accuser la Providence? Elle eût pu assurément tourner infailliblement au bien la nature humaine, sans lui ôter son libre arbitre. Elle eût pu faire que l'homme ne pêchât pas. Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas fait? Parce qu'il ne l'a pas voulu. — Mais pourquoi ne l'a-t-il pas voulu? C'est le secret de sa sagesse, et il ne nous reste qu'à nous incliner. « Si l'on veut nous contraindre à scruter cette profondeur : pourquoi celui-ci est-il incité de manière à être persuadé, et cet autre non, il ne se présente à mon esprit que deux paroles bonnes à donner en réponse : O profondeur! O altitudo, et : Y a-t-il donc en Dieu de l'iniquité (2)? Celui qui n'aime pas cette réponse n'a qu'à chercher de plus habiles gens, mais qu'il prenne garde de ne pas trouver des présomptueux (3). »

Au reste, où s'arrêterait notre réclamation du meilleur? Est-il juste de faire grief à Dieu de ce qu'il nous a donné, sous le prétexte qu'il aurait pu nous donner davantage? L'œuvre de Dieu est bonne et Dieu ne veut que notre bonheur; voilà ce que la raison enseigne, en même temps que la sagesse chrétienne nous montre que Dieu, dans sa toute-puissance, ordonne jusqu'à nos péchés au bien de sa créature. « Le diable est mauvais; Judas était mauvais : tel ouvrier, tel instrument. Or, de l'un et de l'autre, Dieu s'est servi pour notre bien. Tous deux se sont efforcés à notre perte; mais leur effort, Dieu a daigné l'utiliser pour notre salut (4). » Heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur!

Qu'après cela, bien des choses nous restent obscures dans l'œuvre divine, que le mystère même nous accable, comment pourrions-nous en être surpris? Nous ne pouvons ici-bas pénétrer les secrets de Dieu. Mais ce que nous savons, c'est que la Providence veille

sur nous, comme une mère sur ses enfants, et qu'elle ne cesse, même au milieu de nos iniquités, de poursuivre notre plus grand bien. « Au jugement de Dieu, non seulement les sentences qui seront alors promulguées, mais encore toutes les décisions prises par Dieu depuis le commencement, et toutes celles qu'il prendra encore jusqu'à la fin des temps, tout cela nous apparaîtra comme souverainement juste. Nous verrons alors clairement avec combien de sagesse Dieu a fait que tant de ses justes décisions, et presque toutes, en vérité, restent mystérieuses au sentiment et à la pensée des mortels, bien que, sur ce point, il ne puisse échapper à la foi que, s'il y a mystère, il n'y a pas injustice (1). »

Telle est, dans ses grandes lignes, l'argumentation de saint Augustin. Jamais, sans doute, l'angoissant problème du mal n'a été scruté avec une telle profondeur et de telles ressources de psychologie et de dialectique. Dans cet effort qui embrasse plus de quarante années de sa vie, le génie d'Augustin s'est déployé avec une magnificence et une richesse inouïes, ramenant constamment aux thèmes essentiels de sa doctrine du mal et de la Providence, les problèmes de la liberté, de la grâce, de la prédestination, de la vie chrétienne et du salut. L'idée de Providence (et de la grâce, qui est la forme concrète de l'action providentielle dans l'humanité adamique) était le centre autour duquel pivotait, en quelque sorte, toute sa pensée. On le voit toujours revenir à ce point capital, comme au phare où se dissipent nos obscurités et s'apaisent nos angoisses. Docteur de la grâce et docteur de la charité divine, Augustin a pu, dans ce déploiement gigantesque d'activité littéraire, accentuer parfois plus qu'il n'aurait fallu certains aspects de sa doctrine. Les nécessités de la polémique qu'il soutint sans arrêt contre les hérétiques risquaient de l'y entraîner un peu malgré lui : contre les disciples de Pélagé, qui niaient le péché originel et la nécessité de la grâce pour l'œuvre du salut, il était porté à diminuer par trop la valeur et l'étendue du libre arbitre, comme, inversement, contre les manichéens qui aboutissaient à nier le libre arbitre, il eut tendance, au début, à faire la théorie de la liberté en soi ou abstraite, au risque d'oublier qu'en fait cette liberté, en l'homme réel, se trouve blessée et amoindrie par la concupiscence. Mais ce ne sont là que des aspects partiels de la doctrine augustiniennne. Dans son ensemble, elle est l'œuvre d'un génie lucide et puissant et magnifiquement équilibré, où se sont donnés rendez-vous toutes les richesses de l'expérience, de la raison et de la foi chrétienne. Les siècles qui suivront n'en finiront pas de puiser à pleines mains dans ce trésor immense (2).

RÉGIS JOLIVET,
Professeur à l'Université catholique
de Lyon.

(1) *De Civitate Dei*, XX, II.

(2) L'article que l'on vient de lire formera un chapitre du *Saint Augustin et le néo-platonisme chrétien*, que l'auteur publiera prochainement aux Editions Denoël et Steele, à Paris.

Vient de paraître :

EMILE BAUMANN : *Bossuet moraliste*, textes choisis et commentés (Paris : 1932, 386 pp.).

TABLE DES MATIÈRES : Introduction; Première partie : 1. De l'Homme; 2. Le Siècle; 3. Le Pêche, la Tentation; 4. Les Suites du Pêche; 5. Les Conditions humaines; 6. Les Conditions humaines (suite); Deuxième partie : 1. Comment l'Homme peut s'unir à Dieu; 2. La Nature vivifiée par la Grâce; 3. La Vie ascétique et mystique.

ANDRÉ ROUSSEAU : *Ames et Visages du XX^e siècle* (in-8°, 312 pp.).

La galerie de portraits littéraires que composent ces *Ames et Visages du XX^e siècle* ne comprend pas tous les principaux écrivains contemporains. L'auteur n'y a fait figurer qu'une quinzaine d'entre eux, divers par leur âge autant que par leur importance et leur notoriété : Roland Dorgelès, François Mauriac, Georges Duhamel, Paul Valéry, Jacques de Lacretelle, Jean Cocteau, Henri Pourrat, Jean Giono, André Chamson, Jules Guéhenno, Paul Morand, Henry de Montherlant, Drieu la Rochelle, Jean Griffois, André Malraux, Marcel Arland et Georges Bernanos. Mais s'il a choisi ceux-là, c'est, nous dit-il, parce que leurs livres expriment, sous-entendent, ou cherchent anxieusement à éviter de graves questions qui le préoccupent lui-même et qui ont fait le fond de toutes les inquiétudes de l'après-guerre, des questions qui se ramènent toutes à une seule : le problème de la civilisation.

(1) *De libero arbitrio*, III, VII, n° 21.

(2) *De spiritu et littera*, XXXIV, n° 60.

(3) *Romains*, XI, n° 33, et IX, n° 14.

(4) *Sermo* 301, VI, n° 4.

Le Mystère des Stigmatisés⁽¹⁾

D'Anne-Catherine Emmerich à Thérèse Neumann.

L'ENTOURAGE D'ANNE-CATHERINE

Arrêtons-nous un instant pour étudier le pittoresque entourage d'Anne-Catherine Emmerich, entourage d'hommes, de quatre hommes. Aucune femme, sauf son odieuse sœur Gertrude, qui ne fit qu'accroître ses peines et apparaît dans l'histoire semblable à un diable en boîte, terreur des enfants (2).

Donc, pas de femmes, pas d'imaginions exaltées.

A travers les pages de l'historien Schmoeger, on sent peu à peu ces personnages se mouvoir, et malgré l'atmosphère étouffante du livre, ils finissent par prendre du relief et deviennent très attachants. On pense au mot de Sainte-Beuve : « Pour peu qu'on séjourne dans un sujet, on y est bientôt comme dans une ville p'eine d'amis où l'on ne peut presque faire un pas dans la grand' rue sans être à l'instant accosté et sollicité d'entrer à droite ou à gauche ».

Présentons ces amis d'Anne-Catherine dans l'ordre de leur entrée dans sa vie.

Le premier est l'abbé Lambert, que nous connaissons déjà, prêtre français exilé de France pour refus de serment. Etant chapelain au couvent d'Agnetenberg, il connut Anne-Catherine alors chargée de la sacristie. Elle eut recours à lui, mais il entendait mal l'allemand. Lorsqu'il l'eut comprise, il l'aïda de tout son pouvoir de prêtre et de sa pauvre bourse d'émigré.

L'excellent homme était mal vu dans ce pays de Westphalie, trop envahi par les émigrés, émigrés parfois insupportables, en tout cas gênants dans ce pays déjà pauvre. Lui et Catherine furent en butte à de dures calomnies qui s'évanouirent devant l'évidente droiture de l'un et de l'autre.

Il était un peu gémissant, de petite santé. Il tomba malade et dans la chambre haute où il est confiné et d'où il protège Anne-Catherine, que d'occasions il aura de s'irriter et de voter aux gémonies tous ceux qui troublent la paix de sa protégée, depuis Clara Scentgen, la nonne bavarde et mauvaise qui attirait tous les désagréments, jusqu'à Brentano, qui prit toute la place!

Bref, après avoir soutenu Anne-Catherine et non sans mérite, il devint à charge.

Voici maintenant le Dr Frantz Wilhelm Wesener (3), médecin du district, brave homme, simple, bon, qui sera père de huit enfants. Chaque soir, il consigne sagement dans son journal ses observations sur la malade. Il est vraiment un peu ennuyeux, le cher homme a plus de bonté que d'esprit, mais il est délicieux quand même et il faut l'aimer. Il note pêle-mêle avec ses expériences pour guérir la malade, le nombre des gouttes de muse et d'opium qu'il lui fait avaler et les conseils pieux dont elle le gratifie en échange.

Le récit de sa première entrevue avec Anne-Catherine est amusant : il arrivait digne et compassé, voulant par cette attitude mettre fin à une sotte plaisanterie. Peut-être aurait-il pu nous épargner quelques descriptions par trop réalistes sur les plaies et les vomissements d'Anne-Catherine; cependant, sur ces questions-là, son journal a d'autant plus d'intérêt que lui seul était compétent pour nous assurer que sa malade vivait à peu près sans manger et que les expériences tentées pour guérir ses plaies ne donnèrent jamais aucun résultat.

Il admire Anne-Catherine, sa piété, sa patience, ses jeûnes, ses

extases, ses stigmates, mais il n'est pas aveugle sur ses défauts, sur son tempérament violent qui la rendait parfois injuste et cassante. Nous lui savons gré de nous la dépeindre ainsi, et non comme une sainte toute faite d'avance. Les amis de Catherine lui seront toujours reconnaissants de la droiture inaltérable, du respect et de l'affection profonde dont sont marqués ses rapports avec elle.

Certes, il n'est point sot et dit fort bien ce qu'il pense. Ainsi, lorsqu'il écrit à Overberg, que les souffrances d'Anne-Catherine sont augmentées par son insupportable sœur, il a une manière amusante d'ajouter : « Il faudrait éloigner cette Gertrude selon le mot du Pater : *ne nous induisez pas en tentation* ».

Nous verrons tout à l'heure ce mouton devenir enragé, lorsque Brentano deviendra trop envahissant.

Voici maintenant le confesseur, le P. Limberg, dominicain (1). Certes, c'est un excellent religieux et nous savons trop qu'à cette heure, en Allemagne, l'ignorance du clergé avait mille causes douloureuses. Mais nous sommes en droit de regretter pour Catherine Emmerich un guide qui fut de la sorte du dominicain Raymond de Capoue, le confesseur et l'historien de sainte Catherine de Sienna. Cependant le P. Limberg sut tenir auprès de Catherine Emmerich son rôle difficile, grâce à sa simplicité d'esprit, à sa piété que n'avaient pas altéré les erreurs luthériennes et à son admirable obéissance. L'autorité ecclésiastique lui avait interdit de questionner sa pénitente au cours de ses extases et il se contentait sagement de la guider dans les eaux basses, laissant le gouvernail à d'autres mains dès qu'on abordait la pleine mer.

Il disait que la conduite de la stigmatisée et sa fidélité à remplir ses devoirs lui donnaient de plus sûres garanties pour l'appréciation des dons extraordinaires que le contenu des visions, et cette parole de bon sens suffit à nous rendre pleins de respect pour lui.

Cependant, il faut avouer qu'il comprit peu sa pénitente. Il se contentait naïvement d'être ravi et joyeux lorsqu'il constatait l'admirable obéissance d'Anne-Catherine à ses moindres ordres, et plus joyeux encore lorsqu'un geste de sa main bénissante opérait sur elle de véritables prodiges de soulagement.

Il se complait aussi à lui présenter des reliques dont, par miracle, elle distingue aussitôt la provenance. C'est pour lui comme un petit jeu qui convient à sa naïve simplicité. Il en abuse vraiment, et Brentano aussi d'ailleurs.

Devant cet état de haute mystique, il reste béat, très pénétré de son importance comme confesseur, mais c'est tout. Lorsqu'il trouve Anne-Catherine en extase, il se contente de la secouer bien fort. Dès que surviennent des complications, dès que pleuvent les calomnies, il se montre peureux comme une souris et l'abandonnerait volontiers sans le Dr Wesener qui lui fait honte de sa couardise.

Enfin apparaît Brentano! Sa présence va transformer ce milieu sans éclat.

Lui-même a raconté son arrivée :

« Le jeudi 24 septembre 1818, j'étais à Dülmen vers 10 heures. Nous arrivâmes en passant par une grange et par de vieux celliers à l'escalier en pierre qui conduit chez elle. Sœur Emmerich m'accueillit aimablement. Son visage, empreint de pureté et d'innocence, excita en moi une joie intérieure ainsi que la vivacité et l'aimable enjouement de sa conversation.

« Je ne trouvai ni dans sa physiologie, ni dans toute sa personne, aucune trace d'effort ou d'exaltation. Quand elle parle, ce n'est pas pour faire une leçon de morale ou un lourd sermon sur le renoncement. Son langage n'a point cette longueur doucereuse qui rebute. Tout ce qu'elle dit est bref, uni, mais plein de profondeur, de charité, de vie. »

Quant à Anne-Catherine, elle dit à Brentano quelques jours plus tard : « Je vous connaissais avant que vous vinsiez me voir. Souvent, dans des visions où des événements futurs de ma vie me sont indiqués, j'ai vu un homme d'un teint très brun, écrivant près de moi; c'est pourquoi, lorsque vous êtes entré pour la première fois dans ma chambre, je n'ai pu m'empêcher de me dire : « Ah! le voilà! ».

Le poète est dans la place, il ne la quittera plus. Plaignons Anne-Catherine qui devra supporter la présence de cet homme irascible, susceptible, ignorant des choses religieuses, plein d'orgueil, insupportable en un mot, mais, hâtons-nous d'ajouter,

(1) P. Limberg, religieux dominicain, neveu de l'ancienne maîtresse des novices d'Agnetenberg, habitait Dülmen, chez son frère.

(1) Premières pages d'un volume à paraître prochainement sous ce titre, chez Grasset, à Paris, revêtu de l'imprimatur de l'archevêché de Paris.

(2) Le bon docteur Wesener disait d'elle : « Elle a un caractère plein de faiblesse et de dureté. Elle a très peu d'affection pour la malade, et ne la traite pas en sœur, mais en ennemie. » Et Brentano : « Gertrude était horrida, sans douceur, colère, entêtée... La malade, dans son état d'abandon et privée de l'usage de ses sens, était livrée jour et nuit à la dureté inintelligente et impitoyable de cette sœur. »

(3) Né en 1782, en Westphalie, de famille honorable. Il passa par des doutes religieux et revint au catholicisme sous l'influence de Catherine Emmerich, Mort à Dülmen en 1832.

rempli de cœur, d'esprit, de bonne volonté. Elle le rendra doux et humble, mais à quel prix!

Et plaignons aussi Brentano, l'idole des salons et des cercles littéraires, de s'enfermer pendant six années dans cette petite ville sans agrément, au chevet d'une malade dont l'entourage lui porte sur les nerfs à un degré aigu.

Il semble vraiment certain que Brentano, le *Pèlerin*, comme il se nommera lui-même, fut un envoyé providentiel. Il ne s'en doutait guère et arrivait à Dülmen en curieux ou plutôt comme un homme qui sait tenir la plume et qui croit avoir trouvé un bon sujet.

Bref, les quatre hommes si différents durent se supporter pendant six années, malgré quelques soubresauts dont le récit est bien amusant parfois.

Brentano restera aux côtés d'Anne-Catherine. De leur collaboration va sortir cette œuvre d'inspiration divine, les visions d'Anne-Catherine racontées par la plume de Brentano.

La partie la plus connue de cette œuvre est la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Nous avons parlé du succès grandissant qu'elle eut en Allemagne et même à l'étranger. Il est peu de familles chrétiennes qui ne possèdent ces admirables Méditations. Jamais encore on n'avait vu le Sauveur aussi près des hommes. Ce Christ lointain et mystérieux, voici qu'il passait de nouveau au milieu de nous comme un frère presque visible. Et ce rapprochement lui rendait l'amour des hommes. C'était le Rédempteur, mais un rédempteur fait de chair et d'os, entouré d'hommes et de femmes pareils à nous et chacun pouvait s'imaginer l'avoir connu. Et le connaît ainsi à l'heure de sa Passion, parmi les outrages d'hommes pareils à nous, c'était nous arracher des cris d'humilité, de contrition et d'amour.

Et cette admirable source de poésie, ces visions qui emportent hors de la terre boueuse pour faire entrevoir la lumière jaillissant de la bouche d'une paysanne illettrée, malade, qui ne pouvait les transcrire. Elle les livrait à celui qui s'était fait son secrétaire volontaire. La tâche de celui-ci n'était pas facile, il l'a accomplie de son mieux. *De son mieux*, on ne peut rien demander de plus à un homme.

Il n'y aurait pas eu besoin de lui si le confesseur Limberg eût été moins borné, l'abbé Lambert moins empêtré dans ses maladies et son ignorance de l'allemand et le docteur Wesener d'esprit plus clair et moins occupé des malades de son district.

Et, d'ailleurs, ces trois bonnes gens ne songeaient à rien de semblable. Ils vivaient en égoïstes autour de cette visionnaire comme si elle leur eût appartenu. Le docteur avait découvert que Catherine possédait le douloureux privilège de prendre sur elle les maladies des autres et il en usait et abusait pour ses clients. Etrange ordonnance! Le confesseur suivait cet exemple et ne le voit-on pas amener sa propre sœur, phthisique, dans la chambre d'Anne-Catherine et trouver tout naturel qu'elle prit sur elle les souffrances de cette fille! Et l'abbé Lambert, que faisait-il près de Catherine, sinon lui raconter ses peines de corps et d'âme, à la façon d'un aïeul qui, ayant protégé sa petite-fille dans sa croissance, se croit des droits sur elle?

Entre ces trois hommes excellents, mais d'un égoïsme d'enfant, les visions d'Anne-Catherine eussent jailli en vain.

De l'entourage de Catherine, nous ne devons pas omettre tout à fait un personnage de second plan, Rensing, le curé de Dülmen. Lui aussi écrit son Journal sur la Visionnaire qu'il visite quelquefois. Sans ambages, on lui fit comprendre qu'il était de trop et il s'écarta mécontent. Il aurait voulu rester le seul guide de cette âme de choix : « J'eus toujours pour but de l'élever plus haut, écrit-il avec amertume, mais ceux qui l'approchent de plus près me semblent aller à l'encontre de mes intentions et cela me chagrine. » Cette plainte est un peu comique. Certes, le dominicain aussi cherchait à élever plus haut l'âme de Catherine. On sent Rensing vexé et jaloux. Il se vengera d'ailleurs sournoisement.

Brentano arriva. Le balayage fut rapide. Le poète s'installa et ne bougea plus. En rongant leur frein, les trois autres durent s'écarter.

Mais il gâta son affaire. Au début, il fut aimable et même séduisant pour l'entourage qui se prit aussitôt à l'aimer. Il fut généreux et procura à Anne-Catherine un peu de confortable; ne lit-on pas que la pauvre fille avait une fente dans le mur à côté de son lit par où soufflait le vent, et que ce fut le poète qui la boucha!... Puis il s'éta, rudoya la sœur Gertrude, bouscula le vieux Lambert, envoya promener le bon docteur, dédaigna Rensing, et pour se

débarrasser du dominicain, il alla jusqu'à essayer de bénir lui-même la malade!

Mais l'imprudent quitta Dülmen pour quelques jours afin de se débarrasser de son loyer de Berlin et de vendre sa bibliothèque. Puis il annonça son retour en priant ses nouveaux amis de lui assurer un logement.

Là, vraiment, la scène est comique. Les trois hommes sautèrent sur leur plume. Le dominicain, toujours docile à la hiérarchie, s'adressa à Overberg le doyen de Munster, pour le prier de retenir au loin le poète. Mais le docteur et Lambert s'adressèrent directement à Brentano.

Lisons leurs lettres. N'avais-je pas raison de dire qu'Anne-Catherine leur appartenait en propre?

« Monsieur (écrit Lambert),

» Ne prenez pas en mauvaise part mon désir de ne plus vous revoir ici, mais je ne me sens vraiment plus la force et le courage de supporter une seconde fois tout ce que j'ai souffert pendant le temps de votre séjour. Depuis bien des années nous avons vécu dans la plus grande paix, la sœur Emmerich et moi, et nous voulons mourir de même. Il a été très dur pour moi, pendant que vous étiez ici, de ne pouvoir plus la voir et lui parler qu'à la dérobée. Je ne puis consentir à ce que vous reveniez ici. Non, non, mon cher Monsieur, mille fois non. Ce que j'écris maintenant je vous l'aurais dit plus tôt si vous aviez voulu m'écouter. J'ai voulu souvent vous parler à ce sujet, vous ne m'avez jamais laissé prendre la parole... »

Et voici la lettre du Dr Wesener :

« Je n'ai d'autre but en vous écrivant que de vous détourner de vos projets de retour. Vous en pouvez rire, mais votre volonté inflexible ne peut pourtant pas être un guide sûr et droit pour les actes de la malade. J'ai décrit à Overberg votre vie ici et la manière d'agir de la sœur vis-à-vis de nous tous, *suivez son conseil*. Tous les amis de la sœur Emmerich, ici et à Munster, sont unanimes à penser que votre retour aurait les suites les plus fâcheuses. La faute en est à vous-même. A Munster, vous vous êtes exprimé sur le clergé de cette ville en termes si francs et si durs qu'il n'y a qu'une voix contre vous et pas une qui vous soit favorable. Personne ne vous écrira cela, c'est pourquoi je dois le faire. C'est à l'impulsion de mon cœur que je cède en vous disant que les inconvénients qui résultent pour la sœur Emmerich de ses rapports avec vous surpassent infiniment les avantages qu'elle en peut retirer. C'est pourquoi nous sommes tous décidés dans le cas où vous reviendriez, à ne plus vous laisser reprendre avec la sœur Emmerich ce commerce intime que vous vous étiez arrogé. La sœur Emmerich vous aime à cause de votre triste destinée et de votre solide conversion, mais elle craint votre caractère indomptable. Elle est résolue, si vous revenez, à ne plus vous admettre auprès d'elle qu'une heure par jour. En outre, vous devez rester tout à fait étranger à ses affaires domestiques. Sa sœur est, à la vérité, une triste créature, mais la malade veut la subir... Le vieil abbé Lambert a beaucoup souffert à cause de vous..., etc. »

Malheureux Brentano! Lui qui venait de se dévouer noblement de sa chère bibliothèque, qui renonçait définitivement à sa liberté et à sa fantaisie pour se consacrer à sa nouvelle tâche!

Son premier mouvement est tout de colère, puis, comme il a appris quelque chose au chevet de la sainte Visionnaire, il domine son orgueil froissé et il répond par une lettre pleine de repentir et d'humilité. Nous ne l'avons pas malheureusement, les trois amis n'ont pas eu une seconde l'idée de la conserver. Mais ils écrivent d'excellentes réponses, et Brentano les a gardées.

Celle de Wesener est très noble :

« J'ai lu votre lettre et je remercie Dieu de me l'avoir fait lire; elle nous a émus jusqu'aux larmes, elle nous a tous apaisés. Vos intentions étaient bonnes, vous n'aviez en vue que le bien. Mais sous l'impulsion de votre esprit si plein de force, vous avez oublié que nous sommes tous de pauvres moucherons débiles qui ne pouvons suivre votre vol puissant... Devenez calme, doux, patient, et vous deviendrez un glaive et une lumière dans notre sainte Eglise. »

Sur la lettre du P. Limberg, Brentano s'exprime ainsi :

« J'ai reçu de Limberg une lettre très belle et très pacifique, elle est singulièrement sensée, affectueuse, biblique et simple.

Il y règne un esprit très élevé, un véritable esprit sacerdotal.
 » Il se réjouit aussi de mon retour. Toutefois, je m'en remettrai entièrement à la volonté d'Overberg. »

C'est parfait. Tout s'arrange d'autant mieux qu'Overberg a réglé la situation de chacun. Anne-Catherine consacra une heure par jour à transmettre ses visions à Brentano, et celui-ci ne se mêla en aucune façon du ménage d'Anne-Catherine.

On devine qu'au retour le Pèlerin fut un peu nerveux. Cependant chacun prit patience et le secrétaire reprit sa place au chevet d'Anne-Catherine. Il y demeura cinq ans.

LES ÉPREUVES. — LA MORT

Les quatre amis de Catherine vont rester unis ou à peu près: un nouvel orage va éclater sur elle et ils seront impuissants à la protéger.

Le 2 juillet 1810 débarque à Dülmen une prétendue commission d'enquête prussienne, ayant à sa tête le landrath Benninghausen et composée de deux médecins et de trois ecclésiastiques. Un conseiller de médecine orné d'un haut grade dans la franc-maçonnerie s'adjoignit à la commission, ainsi qu'un magnétiseur.

On se demande où ces gens-là prennent le droit qu'ils s'arrogent. Et il est incroyable que personne ne se soit trouvé là pour les écarter.

Hélas, Anne-Catherine n'a ni père, ni frère pour montrer la porte au landrath et à la séquelle ridicule qui le suit. Sa mère et ses quatre amis sont impuissants. Brentano cependant tente une démarche à Munster, auprès de M. de Vinck, le président supérieur prussien qui, d'ailleurs, lui répond très poliment, car le nom de Brentano représente tout de même quelque chose. Mais l'ordre est venu de haut lieu de séparer Anne-Catherine de son entourage.

« Cependant, ajoute le président supérieur, tout ce que vous voudrez bien communiquer à la commission touchant vos observations personnelles sera accueilli avec plaisir. On a fortement recommandé aux commissaires de traiter la malade avec tous les ménagements et la douceur possibles et le choix des personnes n'est garant que cette recommandation n'était nullement nécessaire. » Etc., etc. Phrases administratives, qui ne recouvrent que le vide!

Mais Brentano a compris qu'il devait se retirer et il quitte Dülmen.

Et Anne-Marie se défend elle-même. Elle déclare qu'elle est religieuse et dépend donc de l'autorité ecclésiastique. Elle veut un ordre du vicaire général et ne se soumettra à une enquête qu'avec des personnes déléguées par lui et des témoins impartiaux.

Or le vicaire général interdit aux trois ecclésiastiques choisis par le landrath de se mêler à l'enquête qui sera donc purement laïque.

Il faudrait pouvoir suivre toute cette affaire, assister aux accès de colère des commissaires, et des braves gens de Dülmen qui n'entendent pas qu'on malmène leur sainte. La gendarmerie est alertée, la foule entoure la maison, un citoyen plus courageux essaie de protester, mais après quelques discussions infructueuses, le landrath lui-même, aidé de l'infirmière amenée de Munster, enveloppe Catherine dans ses draps et l'emporte de force chez un conseiller.

Les spectateurs pleurent et sanglotent. L'un d'eux veut bien nous faire savoir que les vaches de l'étable voisine ont meuglé plaintivement. Franchement, si les vaches ont meuglé, il semble que les gens auraient pu faire quelque chose de plus.

Ceci se passait le 10 août 1810. Cette enquête laïque dura trois semaines. Une étroite surveillance entoura la stigmatisée, elle fut épiée, grossièrement interrogée, traitée sans respect, avec brutalité. Le président supérieur avait choisi lui-même à Munster l'infirmière, M^{me} Witmer, en lui déclarant que Catherine était une trompeuse qu'on voulait démasquer et que l'enquête durerait tout le temps nécessaire.

Les interrogatoires, les examens se succédaient de plus en plus violents. Ces messieurs de la commission exigeaient que les stigmates saignassent et ils se refusaient à obéir. On veut à toute force faire avouer à la Stigmatisée que ce sont les prêtres français qui intriguent avec elle pour « remettre en honneur la foi aux légendes ».

L'infirmière se rendit compte très vite de la valeur morale

d'Anne-Catherine et, courageusement, elle refusa de suivre les commissaires dans leurs essais d'intimidation. Elle leur tint tête sans broncher, refusant de mentir pour leur plaisir.

Enfin les commissaires se lassèrent, se disputèrent et, voyant qu'ils n'aboutissaient à rien, tentèrent un dernier assaut qui dura deux heures et resta infructueux. Alors le landrath refit le même geste, il roula la malade dans une couverture, l'emporta lui-même et la remit aux mains des servants qui la déposèrent chez elle.

Ainsi finit la fameuse enquête civile. Le rapport en a disparu. C'est dommage, mais aurait-on remis Anne-Catherine en liberté si elle eût été coupable?

Quelques braves gens voulurent protester contre cette violation de domicile. Il y eut des polémiques. Peu à peu l'oubli tomba et Anne-Catherine put reprendre en paix sa vie de souffrance et d'expiation.

En paix?... Pauvre femme! Mais les quatre satellites sont toujours là et entretiennent une atmosphère orageuse qu'elle supportait autant que possible avec douce patience. Sa sœur continuait à la harceler, la jugeant une paresseuse qui ne veut pas quitter son lit, s'efforçant, à l'heure des extases, de lui faire avaler de force du bouillon et de la salade, au risque de la faire vomir douloirement.

Et Clara Scentgen recommença à l'espionner, à se pavaner avec importance autour de ce lit de douleur, allant même jusqu'à accepter des cadeaux en son nom.

« Toujours épiée et soupçonnée, Anne-Catherine ne pouvait tenir sa porte fermée, écrit le P. Schmöger, car une personne qu'on aurait fait attendre aurait facilement supposé qu'on cachait une fraude... Aussi, quiconque lui rendait un petit service s'en acquittait avec une précipitation nuisible. Elle-même éprouvait une certaine crainte révérentielle en présence de son corps marqué de signes si merveilleux. »

Le plus brillant des satellites resta le plus fâcheux. La présence continuelle de Brentano, de cet homme distingué et cultivé dans cet intérieur modeste, cause de grandes perturbations. Il ne voit qu'une chose : arracher à l'oubli les visions de Catherine, et il n'est jamais satisfait.

Son journal est plein d'amertume. Du D^r Wesener, il écrit : « Qu'il n'est pas assez humble pour avouer que son traitement et ses écrivasseries sont insuffisants. »

Du confesseur, il dit : « Il ne veut jamais reconnaître qu'il puisse se tromper. Il a en main la clé du grand mystère de cette vie, il ne s'y intéresse pas et ne pourrait d'ailleurs rien y démêler. »

Le crime du confesseur est de se soucier fort peu des notes de Brentano et de souhaiter que sa fille spirituelle n'ait ni vision ni obligation de les faire connaître.

Et de quel ton Brentano traite les visiteurs importuns! Ce sont des petits enfants qu'elle fait prier, des nonnes qui viennent jactancer pour ne rien dire, des neveux qu'elle tient à faire dîner.

Dîner! N'est-ce pas la loi coutumière de l'hospitalité? Et le poète doit assister en silence au repas de ces jeunes Allemands doués d'un solide appétit, c'est leur droit, et qui engloutissent tranquillement leur nourriture sans se douter qu'ils portent sur les nerfs du pauvre secrétaire. Il les enverrait tous au diable.

On ne peut s'empêcher de rire en lisant dans son journal, un jour d'exaspération : « Toujours des visites importunes; c'est un couple de vieilles femmes, c'est le maître de la maison ou quelques vieilles filles, toutes personnes très insignifiantes par qui elle se laisse troubler et elle laisse échapper tout ce qui lui a été montré en vision. Ces visions auxquelles le Pèlerin sacrifie une portion sérieuse de sa vie sont étouffées sous les ordures de quelques mouches qui hantent sa chambre, car ce n'est rien de plus que cela. Ces gens l'étouffent comme des sacs de laine. »

Et quelques jours plus tard : « Son neveu et sa nièce sont ici de nouveau, elle est tout affairée à leur occasion. Elle leur fait des tartines de beurre, coupe des tranches de jambon, leur verse du café. Il me faut une patience de fer... Son frère le tailleur arrive au moment où elle raconte la vie de Jésus. Et quoique cette visite soit tout à fait superflue et importune, le Pèlerin est obligé de se retirer devant lui comme si c'était le Pape. »

Par-ci, par-là, il obtient quelques avantages, comme le jour où il put persuader à un neveu de quitter Dülmen pour un long voyage à pied. Et nous voyons aussi, dans le journal, que Brentano ne se gênait pas pour encombrer la chambre d'Anne-Catherine de ses propres parents et amis.

En fait, chacun avait raison. Anne-Catherine veut bien, certes,

retracer ses visions; ardemment, elle a prié Dieu de les lui retirer afin de n'avoir plus la charge de les rapporter, mais elle n'a pas été exaucée, car ses visions ne lui sont pas données pour elle : « Ces tableaux merveilleux de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que ces scènes innombrables de la vie des saints m'ont été montrées par la miséricorde de Dieu, moins pour ma propre instruction, car il en est beaucoup que je ne puis comprendre, que pour être communiquées « im vieles Verschlossene und Versunkene wieder zu erwecken. » (En vue de mettre au jour beaucoup de choses cachées, inconnues ou dont le souvenir s'est perdu, et en vue de réveiller des forces spirituelles endormies dans les âmes.)

C'est ce que comprend Brentano, et il se désole de son impuissance : « Le 23 décembre au soir, il note : « ... Je ne puis sauver que des ombres à demi effacées de visions qui prouvent la réalité et la subsistance dans un présent éternel de tous les mystères des relations de Dieu avec l'homme, perdues par suite du péché. Ces ombres, il me faut les saisir à la hâte, les dérober en quelque sorte. »

D'autre part, Brentano ne comprendra jamais qu'un mortel ne peut posséder la lumière prophétique sans des vertus extraordinaires. Cette malade, écrasée de faiblesse, qui oublie tout pour accueillir les pauvres et les affligés, est bien plus grande dans ce rôle de pure charité que dans ses visions. Mais il ne comprend pas et s'irrite. Devant cette irritation, Anne-Catherine murmure tristement : « J'ai eu avec le Pèlerin autant de patience qu'avec ma sœur ».

La mort de l'abbé Lambert arriva enfin : « Ce malade donnait tant de dérangements ! » gémissait Brentano. Alors il devint urgent, paraît-il, de quitter la maison, mais que de gens se mêlèrent de ce départ ! Il y eut des scènes, des disputes à côté du lit de Catherine. Une certaine M^{me} Hirn déclara qu'elle ne bougerait pas que la malade ne fût emmenée. Le Dr Wesener se tint coi, à cause de la nervosité de Brentano. Le frère Emmerich fut alerté, Gertrude mise au courant et ce fut aussitôt comme si le feu prit à la maison. Le départ devint impossible.

Enfin, une nuit, Brentano, qui dirigeait les opérations, eut la victoire. S'inspirant du geste du landrath, Anne-Catherine étant sans connaissance, il la fit enlever et conduire au rez-de-chaussée d'une autre maison, hélas triste et sombre. Mais réjouissons-nous, Gertrude sera éconduite, elle ne lavera plus sans ménagement, avec de l'eau-de-vie, les plaies de la malade, « selon l'absurde manie des gens de la classe inférieure du pays de Munster », consigne Wesener, dans son Tagebüch.

L'audace de Brentano nous est expliquée par Anne-Catherine elle-même : « Je ne pouvais pas comprendre comment le Pèlerin s'était arrogé tant de droits sur moi. Mais il me fut ordonné de lui dire tout. »

Va-t-il être content cette fois ? Certes non. Dülmen n'est pas grand, les mouches importunes reviendront et la Visionnaire les accueillera toujours avec la même douceur.

Mais les souffrances d'Anne-Catherine grandissent. Elle sait qu'elle expie pour d'autres. Enfin, elle est avertie que sa mort approche. Elle appelle sa famille pour lui faire ses adieux, puis elle la congédie en lui recommandant de ne plus revenir.

Elle veut mourir en religieuse et réclame la présence de M^{me} Hakebram, son ancienne supérieure.

Elle continue à deviner ce qui se dit autour d'elle : « Ne me louez pas, gémit-elle, cela rend mes souffrances de plus en plus grandes. »

La mort est là. On l'entend dire : « Dieu soit loué ! Je ne vois plus, je n'entends plus ! »

Laissons parler le P. Limberg : « Vers 2 heures de l'après-midi, le 9 février 1824, l'approche de la mort se manifesta. Comme elle gémissait des souffrances causées par les plaies du dos, on voulut changer l'arrangement des oreillers, elle s'y refusa en disant : « Ce sera bientôt fini. Je suis sur la Croix ». Et comme la mort semble tarder à venir, elle ajoute humblement : « Je crois que je ne puis pas mourir parce que trop de personnes pensent du bien de moi par erreur. Dites à tous que je suis une misérable pécheresse, pire que l'assassin sur la croix ».

Le Dr Wesener écrit à son tour : « Elle fut en proie à des douleurs indescriptibles jusque vers 3 heures de l'après-midi, alors le combat parut fini et la paralysie pulmonaire fut établie. Son visage s'affaissa, le poulx disparut et les extrémités se glacèrent. Elle reprit sa sérénité et parla encore quelques minutes avant sa fin qui eut lieu à 8 heures du soir, sans qu'elle eût perdu le moins du monde sa connaissance. Jusqu'au dernier soupir, elle conserva

sa patience indomptable et sa bonne grâce affectueuse. Quand elle ne pouvait plus parler, elle nous serrait la main ».

Et voici le récit de Brentano : « Quand on lui présentait le crucifix à baiser, elle le baisait amoureuxment, mais seulement aux pieds, par humilité. Un ami qui priait à genoux au pied de son lit eut la consolation de lui présenter plusieurs fois à boire. Une fois elle posa sur la couverture sa main dont la cicatrice brillait d'un éclat extraordinaire. 8 heures vinrent à sonner; sa respiration devint pénible; elle dit à voix haute, à trois reprises : « Seigneur, secouez-moi; venez, Seigneur Jésus, venez ». Elle avait à la main le cierge béni que le prêtre soutenait; elle poussa quelques soupirs et son âme pure, virginale, ornée des vertus, s'échappant sur les chastes lèvres de ce corps stigmatisé, alla au-devant de l'Époux avec l'espérance de chanter le cantique au milieu du chœur de ceux qui suivent l'Agneau partout où il va.

L'enterrement eut lieu le 13. Personne ne se souvenait d'avoir vu à Dülmen un cortège de deuil aussi nombreux.

Le lendemain, le curé Rensing reçut la visite d'un marchand de Munster chargé par un Hollandais d'acheter le corps de la sœur Emmerich pour 4.000 florins de Hollande, à la famille ou à la paroisse de Dulmen. On refusa, naturellement.

Mais le bruit de cette offre se répandit, le village s'émut et exigea des autorités qu'on fit ouvrir la tombe pour s'assurer que le corps n'avait pas disparu. Ce fut le 24 mars, c'est-à-dire un mois et demi après la mort. Le bourgmestre et les officiers de police, craignant les mauvaises odeurs, avaient allumé leurs pipes, mais il n'y eut aucune odeur.

Quelques jours plus tôt, Luisa Hensel, inquiète des bruits qui couraient, avait déjà fait ouvrir la tombe en secret. Elle assura que le visage de Catherine était encore plein de charme et nullement altéré.

Une troisième fois, le tombeau fut ouvert. C'était le 6 octobre 1856, trente-quatre ans après la mort. Cette fois, c'est à la demande d'un religieux venu de Rome où la défunte était déjà connue et vénérée et qui s'étonna d'entendre si peu parler d'elle en Westphalie. Il fit une quête auprès de la haute noblesse romaine et on put élever sur la tombe d'Anne-Catherine Emmerich le monument qu'on voit encore aujourd'hui.

Nous n'avons pas encore parlé du physique de Catherine; cependant il reste d'elle quelques portraits qui montrent des traits purs et fins; une expression de dignité rare ressort sur ce petit visage serré dans une coiffe étroite.

On l'a toujours dépeinte comme très soignée de sa personne. Sa maîtresse couturière de Cossfeld a déposé ainsi à l'enquête de 1813 : « Je n'ai jamais rien trouvé à reprendre en elle si ce n'est qu'elle aimait à être bien habillée. »

Questionnée à ce sujet, Catherine répondit simplement : « Quand j'allais communier le matin, avant l'aube, je m'habillais avec autant de soin qu'en plein jour, car c'était pour Dieu et non pas pour le monde. »

Son frère aîné a déposé ainsi : « ... Elle avait le caractère vif et moi aussi, mais cela passait vite et elle cherchait à se corriger de ce défaut, si bien que les derniers temps il n'existait plus... Elle aimait à être bien habillée... Elle se tenait à l'écart des divertissements... Bonne et prévenante envers nos parents... Elle cherchait par ses discours à nous faire aimer le bien... Elle donnait tout ce qu'elle gagnait. Elle ne souffrait pas qu'on parlât des fautes du prochain. Quand d'autres la blâmaient, elle disait que c'était bien fait. Elle priait beaucoup. Nous étions couchés depuis longtemps qu'elle était encore debout, lisait des livres et priait à genoux, les bras étendus. Elle jeûnait, se mortifiait, couchait sur des morceaux de bois ou des orties. »

La vie d'Anne-Catherine serait une énigme si on perdait de vue sa mission. De son vivant, même ceux qui admiraient ses lumières et la beauté de son âme étaient choqués de ce qu'il y avait de désordonné dans sa vie et dans son entourage.

Victime pour l'Eglise, elle n'était pas mieux partagée que l'Eglise dans ce temps de tribulations.

JEANNE DANEMARIE.

Léo et E'ville, sœurs lointaines

Au baron Carton de Wiart.

Lorsqu'on interroge nos coloniaux sur leurs impressions africaines on demeure surpris du peu de concordance entre leurs réponses. C'est que l'un vient du Kivu, l'autre du Kwango, le troisième des Uele, le quatrième du Haut-Luapula. On leur parle Congo Belge : ils répondent en songeant à « leur » Congo. Chacun sait que le Congo est grand comme quatre-vingts fois la Belgique et quatre fois la France, mais réfléchit-on à tout ce que cela représente de diversités ?

Léopoldville et Elisabethville, vivantes antithèses. Elisabethville, chef-lieu de la province du Katanga, est tracée au cordeau comme un camp romain sur un plateau qui s'écroule brusquement vers les fonds de la Lubumbashi où fument les cheminées de l'Union Minière. En corniche de ce plateau, une avenue joue le même rôle que la rue de la Régence et la rue Royale à Bruxelles, séparant la ville haute de la ville basse.

Quant à Léopoldville, capitale du Congo depuis le 1^{er} juillet 1923, elle a poussé au hasard. Elle est faite de quatre cités qui occupent un front de quinze kilomètres environ au bord du Pool. A l'ouest, le vieux Léo administratif avec ses manguiers en boule, puis plus à l'est, après le quartier de la Texaf, le Léo résidentiel sur la pointe de la Kalina, puis le Léo commercial avec son quartier des huileries, à l'atmosphère anglaise, aux toits rouge-brun et aux « greens » soigneusement entretenus, faits d'une herbe courte et très drue, le « paspalum » ; enfin, le Léo industriel avec ses tanks à pétrole.

Wangermée a fait en quelques mois surgir Elisabethville : il a fait couper les arbres qui abritaient les moustiques et fait sauter les termitières à la dynamite. Si la capitale du Katanga manque de verdure et de fleurs, elle domine quelques beaux horizons du côté des crêtes de la frontière rhodésienne toute proche. Lorsque sur les sommets boisés le soleil descend, il emprunte la « couleur locale » : celle du cuivre incandescent, la couleur mi-rose mi-orange du métal en fusion, dont de solides noirs surveillent la coulée, là-bas à la sortie des fours, au fond de la ville basse.

E'ville a les yeux fixés sur la cote du cuivre et se préoccupe beaucoup du sort du dollar. Léo consulte tous les jours la liste des départs et des arrivées des bateaux de l'Unatra et jongle avec les hausses et les baisses des noix palmistes, des huiles, du coton, du café, du copal, du sel et des articles de traite. Léo, c'est par excellence la cité-entrepôt, la ville aux factoreries mi-bazars, mi-caravansérails ombragées par les baobabs aux troncs gros comme des panses d'éléphants. Tout le monde fait le factorien comme dans certains villages de chez nous tout le monde veut jouer à l'épicière. Parfois, se faufilant à travers les autos, une caravane sautillante, conduite par un chef médaillé, vient vendre des pointes d'ivoire.

E'ville, c'est Liège sans la Meuse ; Léo, c'est Anvers avec la fierté de toutes les villes-ports. E'ville est attentive à défendre son individualité, mais chose curieuse, ses habitants ne paraissent pas se soucier de former un district distinct. Ses avocats consultés sur l'opportunité de l'organisation d'un barreau ont répondu qu'ils préféreraient le *statu quo*, en dépit de la concurrence des agents d'affaires. Léo, au contraire, a opté pour la création d'un barreau et aussi d'un district urbain. C'est pourquoi elle a son Comité urbain, embryon de conseil communal, et des armoiries. Un L'éopol-

dien surmonté d'une couronne sur fond azur avec comme-devise : *Opes advecat amnis*. Car Léo vit du fleuve. Le Congo Belge a en effet le modelé d'une paume avec sa dépression centrale et ses bords relevés. Le grand fleuve qui s'y déploie sur quatre mille six cents kilomètres est le septième du monde par sa longueur, mais le second après l'Amazone par le volume de ses eaux. En termes de chiromancie, on dirait que le Congo est une splendide ligne de chance et cette ligne aboutit à Léopoldville, qui contrôle tout le réseau fluvial et envoie jusqu'au fond des lointains affluents une flotte de « sternwheels », de remorqueurs et de barges.

À Léo, l'odeur dominante est celle de l'huile de palme : odeur lourde et écoeurante : mais quelles jolies teintes que celles des noix qui arrivent ici, déjà transformées en liquides mais qui, dans les palmeries du « haut », tombent sous le couteau des coupeurs, en régimes touffus, comme de monstrueux pores-épics couleur vert pomme, jaune canari ou vermillon laqué. Pour les amateurs de fruits et de fleurs, les environs de Léo réservent la surprise du plus riche jardin botanique africain : celui du Frère Gillet, à Kisantu, la grande mission des Pères Jésuites. Là s'épanouissent au soleil du bon Dieu toutes les herbes médicinales dont nos yeux d'enfant ont cherché à déchiffrer les noms barbares sur les collections de pots de pharmacie : là renaît un authentique Paradis terrestre. Des ruisselets y courent sous des pergolas d'où pendent des thunbergia, aux corolles d'un blanc pur, des datura qui ont la grâce et le parfum, en plus capiteux, de nos chèvrefeuilles et des belles-de-nuit, liserons bleus qui ne s'ouvrent que lorsque le soleil s'est couché ou que de gros nuages de plomb encombrant le ciel. Voici l'anturium qui dresse un épis jaune granulé hors d'une corolle de sang ; le cattleya pâle et délicat de la famille des orchidées, des passiflores, des fougères sensibles, une plante en forme de sceptre égyptien s'épanouissant en fleur de lotus. La maison du jardinier disparaît sous un assaut de congéa qui est un adorable petit édelweiss mauve. C'est là que le Frère Gillet fait à ses visiteurs les honneurs de quelques fruits : des papayes dont la teneur en pepsine est telle, qu'elles ont la réputation de pouvoir digérer un morceau de viande ; le cœur de bœuf qui a un goût d'artichaut ; l'avocat dont la chair rappelle la noisette ; le pomelo qui se divise en quartiers, comme autant de gencives bien portantes ; le fruit du carambolier qui rappelle l'abricot ; les mangues au parfum de térébenthine ; enfin, les ananas fondants qui font oublier aux coloniaux les pêches, les poires, les fraises de chez nous. On rentre à Léo avec quelques spécimens de cactées : il y en a de toutes les espèces, depuis les foot-balls rebondis que l'on retrouve dans les serres royales de Laeken jusqu'aux cactus rampants qui s'entremêlent comme un nœud de vipères et aux cactus barbus — aussi barbus que le Frère Gillet — aux cactus dont les piquets sont protégés par une minuscule gaine qui reste enfoncée dans la plaie, aux cactus fibreux qui rappellent étonnamment les minerais du Musée de l'Union Minière.

Car si le jardin du Frère Gillet est la gloire du Bas-Congo, le Musée de l'Union Minière de Jadotville est l'orgueil du Haut-Katanga. J'y suis monté un soir de juin, à l'heure où les feuilles de bananiers se découpent sur le ciel illuminé par la lune et les étoiles filantes. En dessous on entendait le grondement des concasseurs et la chanson de friture de l'usine d'électrolyse. Une luette rouge : c'est l'enfourneuse qui dépose son chargement de cathodes dans le foyer. Cette machine est plus impressionnante que les silences de la brousse. On s'effraie de l'intelligence avec laquelle ce bras et cette main d'acier font choix, sur un train de wagonnets, d'un tas de feuilles de cuivre, le soupèsent et vont le déposer dans le four, exactement là où il y a une place libre, avec l'adresse d'un garçon de restaurant déposant une pile d'assiettes dans un monte-plats. Si les diables rationalisent leur travail en enfer, c'est une machine qu'ils doivent envier à l'Union Minière.

Le Musée n'occupe qu'une petite chambre; mais quelles richesses de tons dans ses vitrines. L'amateur de couleurs y éprouve le même plaisir qu'à tourner les pages lourdes de miniatures des missels de la Bibliothèque de Bourgogne. Mais le plaisir y est sans doute encore plus délicat, car on se trouve en présence de chefs-d'œuvre de la nature. Je n'ai vu pareilles fantaisies qu'en deux endroits: à l'aquarium de la Section néerlandaise à l'Exposition de Vincennes et dans l'atelier d'un moine bénédictin de Maria Laach qui s'inspirait pour ses cartons de vitraux des cloisonnements de tons dans les ailes de papillons. Voici la dolomie colorée qui est vieux-rose et vert céladon; les éponges de calamine qui recèlent des paillettes d'étain; la malachite fibreuse qui est un cactus minéral, doux au toucher comme du velours; un composé de diatase et de calcite, amarante et vert comme les couleurs du régiment des Guides; l'uranium qui, selon sa fantaisie, groupe toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Voici, enfin, le bataillon serré des échantillons qui portent de grands noms de la minéralogie: la Goëthite, la Becquerilite, la Fourmariérite, la Dewindtite, la Sklodowskrite et plus bas le squelette d'un mineur indigène retrouvé dans une ancienne galerie de la mine Prince-Léopold, la main crispée sur son pic. Car, bien avant l'arrivée des blancs, les noirs fouillaient le sol à la recherche du minerai de cuivre. Sans doute, autour des bungalows de Jadotville c'est un épanouissement de poinsettia, d'hibiscus, de pluies d'or tango, de lilas de Perse, mais la vraie richesse du Katanga ce sont ses mystérieuses fleurs souterraines. Aussi les colons du Katanga sacrifient-ils à Vulcain tandis que ceux du Bas-Congo honorent Pomone.

* * *

A E'ville l'influence anglo-saxonne dans les mœurs est sensible. Avant la construction du B. C. K. et la liaison récente avec Lobito, le chef-lieu du Katanga faisait figure de terminus de la voie ferrée qui monte du Cap à travers l'Union Sud-Africaine et les Rhodésies. Elle gardera toujours quelque chose de cette poussée de sève qui lui est venue du Sud. Même les ouvriers belges les plus frustes qui se rendaient au Katanga par des navires et des express britanniques contractaient en route des habitudes et un état d'esprit qui complétaient heureusement leurs qualités natives. Il est de bon ton à E'ville de dauber sur l'administration métropolitaine: un certain esprit de sécession, de « bande à part » du reste de la colonie est une façon de se faire bien voir. A Léo on est fier de sa ville; à E'ville on est fier de sa province. A aucun prix on n'admettra en public à E'ville, que l'on préfère pour le prochain terme, être envoyé dans le « Bas ». D'ailleurs, où qu'il ait commencé sa carrière africaine, sauf dans les territoires particulièrement déshérités, il est rare que le colonial ne tienne pas à revenir là où il a déjà été. A E'ville, enfin, on affecte volontiers de ne pas être sous les Tropiques et de négliger casque, moustiquaire et quinine.

A E'ville comme à Léo un des grands sujets de conversation des maîtresses de maison, ce sont les dernières frasques des boys. L'endroit où logent les « boys » est appelé la « boyerie ». Ce mot est beaucoup plus rare à Léo. De même, à E'ville on entend sans cesse parler de « parcelle », tandis qu'à Léo on dira « concession » et les boys appelleront leur maître non pas « Monsieur » mais « Patron ».

Il y a donc entre Léo et E'ville des nuances qui se retrouvent même dans les habitudes et les façons de vivre des indigènes. Chaque ville a une population de trente-cinq mille noirs environ, mais les noirs de Léo viennent en grande majorité des environs immédiats et se sont presque tous établis dans la cité indigène, tandis que ceux d'E'ville viennent en grande partie de loin, et même de très loin, et vivent en forte proportion dans les camps modèles de l'Union Minière.

Enfin, Léo et E'ville diffèrent dans la manière dont leurs habi-

tants conçoivent la vie sociale. A Léo, les principaux cercle s'appellent: le Cercle Léo-Sport, le Cercle d'Escrime, l'Amical sportive portugaise, l'Amicale de secours mutuels Togo-Dohoméenne, Fuma-Club de Natation, du nom de la rivière de ce nom les Diables Rouges, l'Etoile sportive, qui font du football, Sursur Corda qui pratique la bienfaisance et trois groupements qui s'occupent du sport national de la pelote: l'Amicale Lessines-Flobec Kin-Centre et Léo-Ouest. A E'ville les cercles s'appellent: le Cercle Albert et Elisabeth, sur le modèle des clubs londoniens l'Automobile Club, l'Aéro Club, la Ligue des Familles nombreuses le Rotary international, les Sports athlétiques et Atlas et deux groupements de gymnastes.

En 1931 et 1932 Léo a mis sur pied de brillantes Foires commerciales; en 1931 E'ville a fait surgir de terre une Exposition Internationale.

* * *

Où tracer alors la limite entre ce qu'on est convenu d'appeler le Bas et ce qu'on est convenu d'appeler le Katanga? C'est bien difficile à dire. Ceux d'Elisabethville et ceux qui vivent dans son orbite englobent dans le Katanga tous les hauts plateaux du Lomami et poussent volontiers même jusqu'à Port-Franqui, terminus actuel du rail du B. C. K. vers le nord-ouest. Ceux du Bas prétendent se sentir parfaitement chez eux jusqu'à Sankishia qui est à mille kilomètres environ sur le rail du B. C. K., au départ de Port-Franqui. Là, en effet, se dressent les derniers massifs de palmiers découpant leur silhouette à travers les nuages de vapeurs de soufre que dégage la mine de charbon de Luéna. Si ce sont les palmiers qui marquent la limite, les gens du Bas peuvent même pousser plus au sud encore. En réalité, ce ne sont ni les frontières administratives, ni les palmiers, ni les altitudes du mercure dans le thermomètre, ni les mines qui forment la limite: la limite, c'est dans le langage qu'il faut la trouver; là où vous entendez parler de « monter » et de « descendre », vous êtes dans le Bas; vous êtes tributaire des fleuves pour aller et venir; là où ces mots n'ont plus de sens, vous êtes au Katanga.

Le jour où le B. C. K. intégral sera terminé, la liaison du Bas et du Katanga sera assurée plus étroitement, mais les « climats » de Léo et d'E'ville resteront ce qu'ils sont. Au moins la grande voie de deux mille kilomètres fera-t-elle office de fléau de balance pour assurer un harmonieux équilibre entre les deux belles et grandes cités qui pèseront à ses deux extrémités.

XAVIER CARTON DE WIART.

L'expansion de l'univers⁽¹⁾

Insuffisance du principe de la relativité restreinte

Pour peu que l'on réfléchisse, on ne peut manquer d'être frappé du fait que le principe de la relativité restreinte n'est applicable qu'à un groupe privilégié de systèmes de référence. Pourquoi, pour quelle raison profonde, la nature impose-t-elle pareille limitation?

Voici une comparaison empruntée à Einstein lui-même et reproduite par M. André Metz dans une étude qu'il a jadis consa-

(1) Voir la *Revue catholique* des 24 juin, 2 et 23 septembre.

crée à l'étude de la relativité généralisée (1); cette comparaison fera, je pense, bien comprendre le fait en discussion : « Je considère, écrit Einstein, un fourneau à gaz sur lequel se trouvent deux marmites identiques à tel point qu'on ne peut les distinguer. Toutes deux sont à moitié remplies d'eau. Je remarque que de la vapeur s'échappe sans interruption d'une de ces marmites et pas de l'autre. Je m'en étonnerais quand bien même je n'aurais jamais vu un fourneau à gaz, ni une marmite. Mais mon étonnement disparaît quand je remarque sous la première quelque chose de bleu et de brillant, et rien du tout sous la seconde (même si je n'ai jamais vu de flamme de gaz). Je dirai, en effet, que ce quelque chose de bleu est la cause de l'échappement de la vapeur, ou, en tout cas, *peut en être la cause*. Mais si je n'aperçois ce quelque chose sous aucune des deux marmites et si je constate que l'une d'elles fume constamment et non point l'autre, je m'en étonne et ne serai satisfait que lorsque j'aurai déterminé une circonstance à laquelle je puisse attribuer l'attitude différente des deux marmites.

» D'une façon analogue je cherche en vain dans la mécanique classique (ou plutôt dans la théorie de la relativité restreinte) ce quelque chose de réel auquel je puisse attribuer l'attitude différente des corps par rapport aux divers systèmes de référence. Newton avait déjà vu cette objection; il chercha en vain à y répondre... »

Systèmes non galiléens

On appelle ainsi les systèmes de référence qui ne se meuvent pas d'un mouvement rectiligne et uniforme par rapport aux systèmes de Galilée, les systèmes en mouvement varié, ou encore, qui possèdent des accélérations par rapport aux systèmes de Galilée. Un train qui se met en marche ou qui s'arrête trop brusquement possède une accélération sensible par rapport à la terre (système de Galilée). Dans le cas du train qui s'arrête trop brusquement, tout le monde a remarqué que tous les wagons se heurtent violemment, butoir avant contre butoir arrière de la voiture précédente. Tout se passe comme si une force, une « force d'inertie » comme on la nomme, poussait (en avant) dans le même sens et avec la même intensité tous les wagons et les objets qui n'y sont pas fixés comme pour leur faire continuer le mouvement interrompu; on traduit ce fait en disant qu'il règne à l'intérieur du système train un « champ de forces d'inertie ». C'est l'existence d'un tel champ de forces qui, entre autres, caractérise les systèmes non galiléens.

Le principe de la relativité généralisée

Nous pouvons à présent concevoir à quelles difficultés devait nécessairement se heurter toute tentative de généralisation du principe de la relativité restreinte. Tout d'abord, il fallait avoir égard aux forces d'inertie qui se manifestent de manière irrécusable dans les systèmes non galiléens : telle est une première considération, mais non la seule. En effet, le principe de l'inertie, valable seulement pour les systèmes de Galilée, ne peut, nous le savons, être rigoureusement appliqué qu'à un corps situé à distance infinie de toute matière. Comme c'est là, on en conviendra, un cas théorique strictement irréalisable, l'ancienne mécanique tenait compte, dans chaque cas particulier, des masses en présence en admettant

qu'une « force attractive » s'exerçait entre les corps. Bref, sous peine de méconnaître les faits eux-mêmes, ni les forces d'inertie ni les forces gravitationnelles ne pouvaient être ignorées d'une théorie physique qui voulait être générale.

Einstein a commencé par remarquer que les effets d'un champ de gravitation (1) sont analogues à ceux produits par un champ de forces d'inertie. Assimilant l'un à l'autre, il en a tiré le principe d'équivalence qui suit : « En chaque point et à un instant donné, il y a équivalence entre le champ de gravitation et un certain champ de forces d'inertie, quel que soit le système de référence choisi (2). » Effort légitime en vue de réduire à l'unité deux groupes de phénomènes en apparence disparates et dont les effets sont en tout point semblables. Moyennant l'assimilation précitée, Einstein a alors audacieusement généralisé le principe de la relativité en affirmant que « les lois de la nature sont les mêmes pour tous les observateurs situés non seulement dans des systèmes galiléens mais dans des systèmes quelconques » en ayant toutefois soin de spécifier formellement que « dans tout système de référence règne un champ de forces (rigoureusement équivalent à un champ de forces d'inertie) dépendant du système de référence choisi (3) ».

Le point de vue nouveau, introduit par Einstein, peut donc se résumer comme suit : « Le principe de l'inertie est rigoureusement exact et sans aucune correction, mais seulement si on prend comme référence un corps en chute libre (où les effets de la gravitation ne se font plus sentir) et si on opère dans un domaine limité de l'espace et du temps (4) ».

Les effets de la gravitation. Sa loi

Ici, je demande au lecteur un acte de foi; je pense avoir atteint les limites de la compréhension pour les esprits non rompus aux mathématiques; quant à ceux, et je souhaite qu'ils soient nombreux, qui aimeraient approfondir les affirmations qui vont suivre, je ne puis que les renvoyer, entre autres, à l'article plusieurs fois cité de M. A. Metz.

Selon Einstein, la présence de masses telles qu'une étoile modifie les propriétés géométriques de l'espace (ou mieux, de l'espace-temps), ce que les mathématiciens expriment en disant que l'espace possède une certaine courbure (5). De même qu'il y a impossibilité naturelle à représenter parfaitement, c'est-à-dire sans déformation, la surface de la terre sur une feuille de papier plane (toutes les cartes déforment d'une certaine manière la région qu'elles représentent), de même, la présence de masses dans l'univers empêche une particule matérielle de suivre une trajectoire idéale qui serait rectiligne et parcourue d'un mouvement uniforme. La présence de ces masses influe sur le mouvement de la particule, non pas en lui faisant subir une attraction que rien n'autorise à considérer (6), mais en déformant l'espace-temps de manière à changer la trajectoire idéale en une ligne courbe naturelle.

Ceci traduit l'effet de la gravitation; quant à la nouvelle loi, Einstein l'a déterminée à partir de considérations purement mathématiques sur lesquelles nous ne nous étendrons pas davantage.

Comparaison des lois de Newton et d'Einstein

Newton avait découvert une loi de gravitation qu'il voulait faire cadrer avec les faits observés; Einstein a déduit la sienne de

(1) A. METZ, *Le temps, l'espace et la matière dans la théorie de la relativité généralisée*, dans la *Revue des Questions scientifiques*, fascicule du 20 octobre 1924. Seules, les personnes possédant une sérieuse culture scientifique pourront lire avec fruit cette substantielle étude dont nous nous sommes largement inspirés pour la rédaction des quatre premiers paragraphes de la présente chronique. Ceux que cela intéresse liront d'abord l'article remarquable que M. CH.-J. DE LA VALLÉE-POUSSIN, professeur à l'Université de Louvain et l'un des mathématiciens les plus éminents de notre époque, a consacré à l'étude du temps et de la relativité restreinte. Paru dans la livraison du 20 avril 1924 de la même *Revue*, il contient une analyse très fouillée de la notion de temps et jette une vive lumière sur les soi-disant « paradoxes » de la théorie (restreinte) d'Einstein.

(1) Portion de l'espace dans laquelle se font sentir les effets de la gravitation.

(2) A. METZ, *loc. cit.*, p. 284.

(3) A. METZ, *ibidem*, pp. 282 et 283.

(4) A. METZ, *ibidem*, p. 284.

(5) Cette notion de courbure est moins imaginative que formelle ou purement mathématique.

(6) Comme le remarque justement Eddington, l'hypothèse que le corps doit se mouvoir en ligne droite mais qu'une force mystérieuse le fait dévier est pittoresque mais n'a rien de scientifique.

pures considérations théoriques, sans avoir égard aux faits. Chose remarquable et destinée à accorder confiance à la recherche d'Einstein, les deux lois coïncident en première approximation; la seconde approximation, celle d'Einstein seule, la donne.

Est-ce assez pour que la loi d'Einstein soit à préférer à celle de Newton? En pareille matière, la soumission aux faits est la seule règle possible. Les faits se sont prononcés: tout d'abord, et ceci mérite d'être considéré, toutes les confirmations obtenues par la loi de Newton sont à porter, *ipso facto*, en faveur de celle d'Einstein qui s'en écarte fort peu. Il y a plus: trois groupes de phénomènes, dont la description est aujourd'hui classique, ont confirmé la loi d'Einstein, non en l'opposant à celle de Newton, mais en montrant que l'approximation newtonienne est, dans certains cas rares, insuffisante.

L'univers fini

Nous pouvons maintenant aborder l'une des conséquences apparemment paradoxales auxquelles a conduit la théorie de la relativité généralisée. Selon la nouvelle théorie de la gravitation, l'espace qui possède une certaine courbure, se referme en quelque sorte sur lui-même; l'idée d'un espace infini, auparavant acceptée, doit être abandonnée; l'espace est, au contraire, fini quoique illimité.

Je m'explique. Considérons un être possédant seulement deux dimensions, doué de mobilité et astreint à vivre à la surface de la feuille de papier sur laquelle j'écris (ce sont là, je vous l'accorde, des hypothèses absolument gratuites, mais la fiction est de circonstance); cet être, cheminant dans son univers fini, le jugera, à bon escient, limité; des expériences simples pourront le convaincre de l'existence de (lignes) frontières qui limitent son univers. Le même mobile cheminant à la surface d'une sphère serait cependant amené à poser des conclusions fort différentes; son nouvel univers, quoique fini, serait devenu pour lui illimité; il pourrait en faire indéfiniment le tour sans rencontrer jamais de frontières capables d'arrêter sa marche. Dans ce second cas, l'idée d'un au-delà hypothétique ne se pose plus pour notre mobile, supposé intelligent; dans le premier, elle se posait au contraire impérieusement, étant donnée la structure de l'univers où il était confiné.

Eh bien, *mutatis mutandis*, l'univers relativiste est du second type; il est fini mais sans bornes (1).

Douce fantaisie, m'objectera le lecteur souriant. Et n'ai-je pas tort de croire naïvement qu'il sourit? Peut-être s'insurge-t-il! Sans doute, la notion d'un univers fini heurte-t-elle ce qu'il nomme son bon sens et ce qu'il serait plus exact d'appeler son imagination! Le raisonnement est bien connu: le voici, puisé dans l'œuvre de Descartes: « Dès que nous essayons, dit-il, de fixer une limite réelle au monde de la matière, notre imagination nous représente aussitôt d'autres horizons plus lointains qu'elle recule à son gré chaque fois que nous tentons de nous y arrêter. Bien plus, nous percevons que ces espaces sont réellement imaginables, c'est-à-dire doués d'existence réelle. Or, l'espace s'identifie avec l'étendue et l'étendue constitue l'essence de la matière. Il est donc permis d'affirmer que cette capacité sans limite se trouve complètement remplie par la réalité corporelle ». Peut-on méconnaître avec plus de sérénité la complexité du problème! A vrai dire, je n'ai d'ailleurs montré qu'une de ses faces: il existe, en effet, contre la théorie de l'univers fini, une objection, plus pertinente, semble-t-il, que l'affirmation cartésienne. Supposons un instant que l'univers soit fini. Il existe alors une dernière étoile, une ultime sentinelle postée aux confins d'un monde qui s'évanouit.

(1) Il s'agit, bien entendu, de notre univers, de celui sur lequel portent ou porteront nos expériences et nos observations. Il n'est pas absurde, même pour un relativiste, de concevoir l'existence possible d'univers distincts du nôtre, mais ces univers sont, dans ce cas, sans rapport avec le nôtre, donc hors de portée de nos investigations.

Et au delà? Qui décrira, qui plutôt fera croire à l'existence d'une frontière du néant, selon l'expression pittoresque de l'abbé Lemaitre? Impuissante à concevoir cette frontière, effarée d'une audace qui la bouscule violemment, l'imagination se refuse à l'admettre.

Pareille attitude comporte en elle-même son danger propre et sans doute les tenants de l'idée d'un univers infini seraient-ils bien étonnés si on leur répliquait par les seules objections d'ordre astronomique qui ont été faites à leur théorie. Mais ce serait allonger sans raison un débat déjà bien complexe. Demandons-leur plutôt ce qu'ils entendent par une immensité peuplée d'une collection infinie d'étoiles et si leur imagination elle-même, si prompt à se rebiffer, n'est pas effarée plus encore devant un spectacle qui la dépasse infiniment. Si non, je crains que l'idée qu'ils se font de l'infinité de l'espace ne soit par trop sommaire et n'ait besoin d'être précisée.

Discussion de la notion d'univers fini

Mon intention n'est pas d'aborder le côté strictement philosophique du problème; ma seule excuse, mais elle est suffisante, est que la compétence me fait défaut.

J'ai cependant tenu à relire les quelques pages que feu M. Nys a consacrées dans un de ses ouvrages à la théorie de l'infinitude de l'espace (1). Deux points essentiels me semblent à retenir: le premier, c'est que les philosophes sont profondément divisés sur la question, d'ailleurs très difficile, de la nature de l'espace; le second, que la métaphysique, impuissante à conclure, laisse entièrement en suspens la question de savoir si l'univers est, ou non, fini.

Comme le point de vue du mathématicien et du physicien m'est quelque peu plus familier, je m'empresse de quitter les sables mouvants de la philosophie pour vous exposer, très brièvement, quelques-unes de leurs conclusions.

Les mathématiciens considèrent couramment des collections ou des ensembles infinis; sans doute, ont-ils pour cela quelques raisons! Déjà, la suite ordonnée des nombres naturels 1, 2, 3, 4, ..., le plus simple des ensembles mathématiques, est infinie; tout le monde sait en effet que, quelque grand que soit un nombre de la suite, on peut toujours lui ajouter une unité; en d'autres termes, que le procédé consistant à ajouter une unité à un nombre fixé d'avance semble pouvoir être répété indéfiniment. De cette considération, une première définition de la suite infinie, définition naturelle, semble-t-il, est la suivante: Une suite est infinie lorsqu'après un terme il y en a encore un autre. Mais cette définition a été sérieusement critiquée, le mot *après* étant entre autres d'un choix assez détestable. La seule définition qui ait résisté aux attaques de la critique est, selon M. l'abbé Lemaitre, celle du mathématicien allemand Weierstrass: « Une collection est infinie lorsqu'elle est égale (2) à une de ses parties (3). »

Appliquons au monde physique: l'ensemble des étoiles est-il fini ou infini? S'il s'agit des étoiles possibles, leur nombre est certes infini. Mais ce ne sont pas les étoiles possibles qui présentent nous intéressent, ce sont les étoiles réellement existantes.

Le nombre de ces dernières est-il fini ou non? Comme on vient de le voir, la question ainsi formulée revient à cette autre: L'axiome

(1) DESIRÉ NYS. *La nature de l'espace d'après les théories modernes depuis Descartes*, Bruxelles, Hayez, 1907, pp. 150 à 171.

(2) La notion d'égalité dérive de celle de correspondance. Considérons deux collections distinctes, par exemple, un ensemble de personnes et un ensemble de chaises. Si chaque personne possède une chaise et si, de plus, chaque chaise est occupée par une personne, nous disons que le nombre de chaises est égal au nombre de personnes. Deux collections (finies ou infinies) sont égales si à chaque unité de la première correspond une unité de la seconde et réciproquement. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ici le mot « égal ».

(3) G. LEMAITRE. *La grandeur de l'espace*, Publications du laboratoire d'astronomie et de géodésie de l'Université de Louvain, vol. VI, 1929, p. 12.

qui nous paraît des mieux fondés : Le tout n'est pas égal à une de ses parties s'applique-t-il ou non à l'univers physique considéré dans son ensemble ? Si oui, le nombre d'étoiles est fini.

Cependant, même si l'on suppose fini le nombre des étoiles existantes, s'ensuit-il nécessairement que l'espace lui-même est fini ? Pour qu'il en soit ainsi, il faut admettre un autre axiome, à savoir que, si grande que soit une longueur, il est possible de la couvrir en portant bout à bout une même longueur finie un nombre suffisant de fois. Si, suivant l'expression de M. l'abbé Lemaître, « les lois de la géométrie subsistent, au moins sans modifications trop radicales, dans le monde stellaire, si les étoiles sont en relation de distance (1) », le volume qui contient la totalité finie des étoiles est lui-même fini.

Le lecteur ne me reproche-t-il pas de ne point conclure ?

En vérité, je n'ai pas à conclure ; les trop brèves considérations qui précèdent ont pour mérite unique de préciser la question en litige sans la résoudre. Seule, l'observation, si elle s'avère possible, tranchera cette question si discutée de l'infini-té de l'univers.

Mais gardons-nous d'anticiper. Il nous reste, en effet, à aborder l'objection que l'on considère, à tort d'ailleurs, comme la plus grave à opposer à la théorie de l'espace fini. J'en ai touché déjà un mot bref ; j'y reviens pour la dernière fois plus longuement.

Si le volume de l'univers est fini, qu'y a-t-il, objet-t-on, en dehors de ce volume ? Evidemment rien, car nous sommes, je l'espère, bien d'accord sur un point fondamental : l'espace sans matière est inconcevable, un espace absolument vide ne peut être que le néant et dès lors n'est pas à considérer. Mais comment alors décrire cette séparation, cette « frontière du néant », cette coupure entre l'univers et le non-être ? Comment ne pas rejeter d'instinct l'hypothèse d'une barrière contre laquelle se brise l'entendement humain ? Déception vraiment cruelle que de nous savoir les habitants d'un univers qui nous échappe dans son ensemble, inexorablement voués à l'échec au terme d'une tentative qui apparaissait glorieuse !

Ressemblons, s'il le faut, à ces enfants gâtés boudant au jeu qui ne se plie pas à leur caprice, mais condamnons sans appel la théorie physique qui nous tient pareil enseignement.

Eh bien, non, ne condamnons pas trop vite : examinons d'abord les pièces du procès.

Est-il vrai qu'un volume fini a nécessairement une frontière ? Telle est la question fondamentale, l'une de celles auxquelles répond M. l'abbé Lemaître dans son étude déjà citée. Je voudrais pouvoir reproduire en entier son raisonnement, tant il y déploie de sûreté et d'ingéniosité. Mais il faut me limiter. En somme, comme le remarque le savant professeur de Louvain, il n'y a « aucune connexion logique entre les deux concepts, volume fini, existence d'une frontière ». Ce n'est pas, m'objecterez-vous, ce que m'indique irréfutablement mon imagination : si grandes que soient les dimensions d'une sphère, d'un mur, d'une étoile que j'imagine, je ne conçois vraiment pas ces corps non terminés par des surfaces frontalières. L'argument est faible, car votre imagination n'a rien à faire dans un débat où la raison a naturellement le primat.

Examinons cependant ce qu'elle nous suggère. Pour cela, prenons un exemple et considérons un cube de 1 décimètre de côté que nous découpons en dix tranches égales de 1 centimètre de hauteur dont les bases sont des carrés de 1 décimètre de côté. Chacune de ces tranches possède des surfaces frontalières dont la somme constitue ce que l'on appelle sa surface totale. Il est clair que si l'on juxtapose ces tranches de manière à reformer le cube primitif, la surface totale du cube n'est pas égale à la somme des surfaces totales des dix tranches ; par le procédé de juxtaposition, on a perdu en surfaces frontalières la surface des bases de chaque tranche,

sauf celle d'une base pour les tranches extrêmes. Ainsi si les volumes des tranches s'additionnent pour former le volume complet du cube, il n'en est pas de même pour les surfaces. Cela n'empêche cependant pas que le cube finalement reconstitué possède une surface totale mesurant 6 décimètres carrés.

En est-il nécessairement de même pour l'univers, supposé fini ? Si nous le considérons comme composé de constituants élémentaires, les systèmes galactiques ou univers-îles par exemple, et si nous empilons toutes les « tranches » d'univers pour en faire le tout, pourra-t-il se faire qu'en plaçant la dernière « tranche » la surface frontalière de l'ensemble soit devenue nulle ?

Impossible, nous crie l'imagination ; considérez l'exemple du cube, il est, sur ce point, décisif.

Est-ce bien sûr ? Rappelez-vous que la discussion est permise, étant donnée l'absence de connexion logique entre les concepts de volume fini et d'existence d'une frontière. Aussi prenons un autre exemple : c'est encore une fiction, mais peut-être certains la trouveront-ils, elle aussi, de circonstance. Supposons une terre sans océans peuplée entièrement de nations étroitement confinées dans leurs frontières. Chaque territoire est séparé de celui du peuple voisin par une ligne fermée artificielle et variable avec l'époque. Cette ligne joue dans le cas présent le rôle que tenait précédemment la surface totale d'une tranche de cube et la superficie de chaque pays remplace le volume des tranches. Un jour, las des barrières douaniers qu'ils ont élevées pour mieux consacrer leur séparation et mus enfin par un franc esprit internationaliste, les peuples décident d'abolir les frontières pour se grouper en une confédération « mondiale ». Seul, un empire a résisté égoïstement à toutes les sollicitations et son territoire forme sur la planète un îlot dont les frontières sont les seuls vestiges d'un régime désormais périmé. Lorsqu'enfin, seul contre tous, sombrant sous les coups de sa propre politique, il se résigne à laisser établir sur la terre enfin heureuse le règne de la confraternité intégrale, les dernières lignes frontalières disparaissent. Les superficies des territoires autrefois particuliers se sont ajoutées, tout comme les volumes des tranches de cube, les lignes frontalières ne se sont pas ajoutées pour former la frontière du tout, telles les surfaces totales des tranches. Mais, différence fondamentale, le cube possède toujours une surface totale, la sphère ne possède plus de lignes frontalières. Ah ! je le sais, si la surface de la terre était non l'analogie de celle d'une sphère, mais plutôt de celle de l'une des faces d'un mur, l'agglutination des régions ne pourrait faire disparaître le contour de la surface. Mais assez discuté ; n'oublions pas que notre fiction n'a que la valeur d'une comparaison, c'est-à-dire, aucune force probante. Elle n'a pu que montrer un exemple de grandeur (il y en a d'autres, celui d'une ligne où les points jouent le rôle de frontières) divisible en parties dont la somme des frontières peut devenir nulle. Si nous concevons des lignes ou des surfaces fermées, pourquoi ne pouvons-nous concevoir un espace de la sorte ? Parce que, comme le dit M. Lemaître, « si nous pouvons sortir d'une surface, nous ne pouvons sortir de l'espace par quelque quatrième dimension et le regarder de l'extérieur ».

Un dernier mot encore : si l'homme moyen est naturellement enclin à rejeter l'idée d'un espace fini et sans bornes, le mathématicien n'a pas la même répugnance. Et pourquoi ? Simplement parce qu'il a pu étudier les propriétés d'un pareil espace sans découvrir rien qui soit contraire aux lois de la pensée ; bien plus, y il a pu s'en faire une idée en utilisant certaines de ses habitudes de penser ». Des considérations qui éclairciraient ces affirmations dépasseraient le cadre de l'étude que nous tentons ici (1) et il nous tarde de conclure. Comme l'a dit excellemment M. A. Metz, « il n'y a, dans tout cela, de difficulté que pour la représentation des objets

(1) Pour renseignements détaillés, quoique fortement résumés, consulter G. LEMAÎTRE, *loc. cit.*, pp. 22 à 28.

et pour l'imagination; il n'y en a pas pour le raisonnement et pour la pensée.

Incertitude actuelle du caractère fini de l'espace réel.

Je m'en voudrais pourtant de laisser au lecteur l'impression que la théorie de l'espace fini et sans bornes fait désormais, et nécessairement, partie intégrante des conquêtes de la science : jamais encore une observation n'a prouvé la finitude de notre univers, et c'est là, on en conviendra, une remarque fondamentale qui s'impose après la longue discussion du présent paragraphe. Mais de quelle observation possible s'agirait-il donc? Actuellement, je m'empresse de le dire, nous n'en avons pas idée, mais qui oserait, pour cela, prétendre que cette possibilité est purement chimérique? Lorsque, au V^e siècle avant notre ère, Pythagore soutenait déjà que la terre est ronde, l'idée n'était-elle pas pour l'époque aussi hardie que ne l'est pour la nôtre celle d'un univers fini? Louerions-nous sans réserve ceux de ses contemporains qui auraient adopté une attitude résolument hostile à l'égard de sa théorie, sous le prétexte futile qu'aucune observation ne la justifiait et, entre autres, que personne n'avait fait le tour de la terre. Ne professons pas, de notre côté, à l'égard des idées nouvelles, un scepticisme radical qui ne se justifierait pas plus que celui de nos ancêtres au sujet de la rotondité de la terre.

Si l'univers est fini, un rayon lumineux qui se propage en ligne droite doit accomplir un trajet fermé et, dans ce cas, une même étoile devra un jour nous apparaître en des points diamétralement opposés de la sphère céleste : l'un des points lumineux sera la vraie étoile, l'autre n'en sera que le fantôme formé de ses rayons ayant accompli le tour de l'univers. Mais quelle est la longueur de ce tour? Pouvons-nous espérer que la puissance lumineuse conservée par ces rayons falots sera suffisante pour leur permettre de doubler la population du ciel?

Une fois de plus, n'anticipons pas : l'image n'est sans doute qu'une douce fiction et ce sera probablement par d'autres témoignages que la vraie structure des cieux nous sera dévoilée.

Quoi qu'il en soit, avant de reprendre notre enquête sur cette structure, dans l'hypothèse où l'univers est fini, n'oublions pas que les vues d'Einstein sur l'univers considéré dans son ensemble sont bien davantage sujettes à caution que celles, nettement confirmées par l'observation, qui sont relatives à la petite portion d'espace qui nous entoure. Aussi, en attendant les révisions qui la partie « cosmologique » de la relativité ne manquera pas de subir, examinons brièvement sa teneur.

EDGARD HEU CHAMPS,

Docteur en sciences physiques et mathématiques,
Ancien élève
de l'Ecole normale supérieure de Paris.

(A suivre.)

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le Cardinal van Rossum

Depuis que la Propagande existe s'est-il rencontré « Pape rouge » gouvernant tous les pays infidèles, c'est-à-dire la plus grande partie de la terre, qui se puisse comparer au cardinal Guillaume van Rossum par l'ampleur du rôle qu'il a rempli, par la hardiesse des conceptions et la puissance déployée dans leur exécution? L'avenir seul permettra de le juger en faisant paraître l'aboutissement des voies nouvelles qu'il a ouvertes, la fécondité des semences qu'il a jetées dans le champ de l'apostolat mondial. L'histoire de demain le distinguera plus nettement des deux Papes, Benoît XV et Pie XI, sous lesquels il a servi, elle montrera en lui, nous en sommes convaincu, non seulement le bras qui exécuta, mais aussi la vaste intelligence qui élabora les plans nouveaux.

Comment a-t-il monté à ce sommet, à l'exercice d'une juridiction si vaste que l'on peut dire de son territoire que le soleil ne s'y couchait pas? A l'instar de tant de grands hommes, il part de la plus modeste condition. Né à Zwolle — berceau des Frères de la Vie commune — en 1853, resté orphelin, à l'âge de neuf ans, recueilli dans l'Orphelinat de sa ville natale, élevé par la charité, bénéficiaire d'une bourse qui lui permit de faire ses humanités à Kulenburg, chez les Jésuites, Guillaume van Rossum, entra par vocation sincère chez les Rédemptoristes, sans en avoir été détourné par ses maîtres.

Entant de saint Alphonse, profès en 1874, ligurien dans l'âme, professeur de dogme à Wittem, recteur, reconstruteur de la vieille maison de Capucins, il restera toute sa vie, pendant cinquante-huit ans, fidèle de cœur et d'âme à l'ascèse alphonssienne, tendrement et virilement dévot au Saint-Sacrement et à la Vierge, religieux sous la pourpre dans la communauté d'un secrétaire et de deux frères lais, proposé en modèle des vertus religieuses par Pie XI, à l'occasion de ses nocés d'or en 1924, bref, il vivra et mourra rédemptoriste.

Il doit directement son élévation à son Institut. C'est le Supérieur général, le R. P. Mauron, qui, le 24 novembre 1894, l'appelle à Rome et lui ouvre ainsi les portes d'un grand avenir. Il ne tardera pas à briller dans les Congrégations romaines, dans l'administration pontificale par la solidité de son jugement, par son esprit positif, et cet acharnement au travail qui laisse du repos aux consultants *ad honorem*. Il se signale particulièrement à l'attention de Pie X par ses ouvrages théologiques où la fermeté des vues, l'invincible attachement aux doctrines traditionnelles suppléent à l'originalité. Il fut de la campagne anti-moderniste et honoré de la confiance du grand Pape, libérateur de la foi, dans l'accomplissement de diverses missions.

Au retour de la visite canonique faite par lui en 1911 des maisons belges de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, en qualité d'assistant du Recteur majeur, il vit s'ouvrir devant lui la carrière des honneurs.

Créé cardinal diacre, le 27 novembre 1911, par Pie X, il reçoit le chapeau trois jours après avec la diaconie de Saint-Césaire *in Palatio*. Les charges les plus importantes s'accablent sur sa tête. Le 13 janvier 1914, il est nommé président de la Commission biblique; le 30 septembre 1915, Grand Pénitencier à Saint-Pierre du Vatican. En septembre 1912, il avait paru, comme légat du Pape, avec un éclat exceptionnel à la Cour d'Autriche, aux cérémonies fastueuses du Congrès eucharistique de Vienne et, au retour, en Hollande, il avait été élevé sur le pavoi dans sa patrie.

Son heure décisive allait bientôt sonner, tardivement, il est vrai, trop tardivement pour qu'il lui fût possible d'achever son œuvre qui eût réclamé, disait-il au Pape, avant de prendre congé pour toujours, une dizaine d'années encore. C'est seulement le 12 mars 1918 qu'il sera appelé par Benoît XV aux fonctions de Préfet de la Propagande, et, à cette fin, sacré par le Pape lui-même, le 19 mai suivant, en la chapelle Sixtine, avec le titre archiepiscopal de Césarée de Mauritanie.

L'homme, le religieux, le théologien avait lentement mûri durant sa période hollandaise, de 1874 à 1894. Il s'était produit sur le théâtre de la Ville Eternelle pendant ensuite un quart de siècle, de 1894 à 1918 et il allait donner toute sa mesure.

Entré en charge un peu avant la fin de la guerre, la première tâche qui s'offrira au nouveau Préfet sera la réorganisation des missions dévastées par la guerre et mises à mal par les conditions draconiennes du Traité de Versailles. L'œuvre de réparation fut accomplie, spécialement dans les Indes, en Afrique Orientale et Occidentale, en dépit des obstacles soulevés par les passions nationalistes, avec un éclatant succès. Il apparaissait que d'emblée le Préfet était à la hauteur des devoirs nouveaux que le Saint-Siège allait lui imposer. Pierre, en effet, allait d'une main hardie, lancer le filet apostolique sur l'océan du monde, donner à l'apostolat missionnaire une vigoureuse impulsion, rénover ses méthodes, dilater son champ d'action, l'exploiter avec une puissance accrue par toutes les ressources contemporaines, créer la science de la missiologie et la traduire en fait par les plus audacieuses réalisations.

A tout prendre d'ailleurs et à s'en tenir à ce que nous savons aujourd'hui, van Rossum est assurément une des plus grandes figures de l'Eglise contemporaine. L'Institut des Rédemptoristes auquel il appartint et la Hollande catholique en sont justement fiers et il leur fut donné de le témoigner avec éclat, à l'occasion de ses funérailles. La Providence a voulu, en effet, qu'il vint passer les dernières heures de sa vie, retour du Congrès eucharistique de Copenhague, chez ses confrères tant aimés de son cher Wittem et qu'il s'endormit du dernier sommeil à Maastricht où lui furent décernées des funérailles grandioses, triomphales, hommage de tout un peuple, de son évêque, de sa Souveraine représentée, du Gouvernement et de la Belgique personnifiées par le cardinal Van Roey. Pensez donc, depuis le cardinal Floris, qui fut Adrien VI, au XVI^e siècle, depuis trois siècles et demi, la Hollande n'avait plus connu la pourpre cardinalice chez un de ses fils.

La fameuse Encyclique de Benoît XV, en 1919, celle de Pie XI, en 1926, ont retenti par le monde comme des coups de clairon commandant le réveil de toutes les énergies, la concentration de toutes les forces pour l'expansion du catholicisme. Toutes les mesures prescrites, toutes les consignes données, toutes les réformes tentées, le Préfet les exécute par les moyens les plus pratiques et il ne sera pas possible de méconnaître dans cette infatigable activité l'empreinte personnelle de ce génie hollandais à la fois hardi et positif, audacieux et habile, colonisateur par tradition, expansionniste par atavisme. Avec une rapidité qui déconcerte, il redistribue le travail des missions, partageant les domaines selon les capacités du personnel; il occupe le plus de territoires qu'il est possible, multipliant les missions, les vicariats, les préfectures; il fonde de nouveaux séminaires à cette fin propre, pour remplir les cadres; il assigne des territoires nouveaux, entraînant dans le mouvement les Ordres anciens et modernes. A l'instigation des Papes, le Préfet se dépense tout entier dans l'œuvre essentielle du clergé indigène. Là est, je pense, le plus riche fleuron de sa couronne.

Il n'a pas créé l'*Œuvre de Saint-Pierre, Apôtre pour la formation des clergés indigènes en pays de mission*; elle le fut par deux Français, les dames Bigard, de Caen, mais c'est le Cardinal qui l'a mise sur le même pied que la *Propagation de la Foi*, qui l'a fait déclarer *Œuvre pontificale*, qui en a transféré le siège à Rome aussi bien que la *Propagation de la Foi*, qui l'a recommandée à tous les évêques de la chrétienté.

Poursuivant logiquement l'idée de la constitution normale de l'Eglise en pays de mission, il ne s'est pas borné à doubler le nombre des prêtres indigènes, il a voulu un évêcat indigène, et, ici, on tient de bonne source, que, pour le choix des six évêques chinois, qui eut un si grand retentissement en 1926, l'intervention du Cardinal fut décisive. L'année d'après, l'évêcat japonais était inauguré, et 1930 a vu l'évêcat éthiopien. Actuellement, il y a dans l'Inde dix diocèses latins confiés à des prêtres indigènes, en Chine dix-sept et nous savons qu'au Congo belge la voie est frayée à l'établissement d'une hiérarchie noire.

Assimilant les pays de mission aux autres, il a repris les délégations apostoliques, organe sagement centralisateur, en même temps qu'il a prescrit les comptes rendus réguliers, quinquennaux, adressés à la Propagande.

Il a pris une part considérable à l'*Exposition vaticane*, à la construction du nouveau séminaire de la Propagande, sur le Janicule, à la dissémination dans le monde entier de l'*Union du Clergé*.

Les régions infidèles n'ont pas épuisé son rôle, les régions protestantes ont sollicité aussi les ardeurs de son zèle. Il visita, à deux reprises, les pays scandinaves et la consécration épiscopale donnée au premier Vicaire apostolique d'Islande fut la consolation de son dernier voyage.

Il est vraiment tombé sur la brèche, la veille de sa mort, le dimanche 28 août, brisé de fatigue, condamné à s'arc-bouter sur l'autel, il consacra, à Sparrendael, un évêque de la Congrégation de Scheut.

Van Rossum a écrit le plus splendide chapitre de l'histoire des missions. Son nom sera immortalisé comme celui du plus puissant collaborateur des Papes dans l'apostolat mondial de notre époque.

J. SCHYRGENS.

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1851 — Register du Commerce d'Anvers n° 1182

CAPITAL : frs. 40.000.000

RÉSERVES : frs. 60.811.975 51

FONDS SOCIAL : frs 100.811.975 51

Siège Social : ANVERS

Siège de Bruxelles

35, rue des Jacobins - 24 place de Meir

44, Boulevard du Roi, 44

308 30-308, 01

Tél. n° 12 44 97 - 12 84 84

SUCCURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BÂTIR

Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %

Caisse d'Epargne Intérêts 3.60 % ; 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

672

Banque de Placements Hypothécaires s. a.

LIÈGE, boul. de la
Sauvenière, 93Siège social : ANVERS
rue d'Arenberg, 19BRUXELLES
Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET

BONS DE CAISSE 4 % NET

garantis exclusivement par des

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

1035

LÉON LIBERT

Agent
de change
agrééRUE GUIMARD, 9
à BRUXELLESMaison
fondée
en 1912Téléphones
11.95.02
11.95.04

ORDRES DE BOURSE

Placements capitaux. Reports.

Prêts hypothécaires

908

POÊLES GODIN

COLIN & C^{ie}

159, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (AISENE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

714

Caisse Urbaine et Rurale

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 28, LONGUE RUE DE L'HOPITAL 28

Téléphones 313,71 349 70 306,28

PRETS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang

OPÉRATIONS DE BOURSE

COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS

Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1026

CHARBONS, COKES, BRIQUETTES, BOULETS



ALBERT BRACKE-CAMPENS

Téléph. 10803

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DÉTAIL

802

CHARBONS ET VOITURAGES



Jos. MOSTINCK & Fils

30 et 38, Rue de la Gare
ETTERBEEK - CINQUANTAIRE

Téléph. 374.08 Téléph. 374.88

SONO-CÉLÉRIE-COUCOUCOZ SOINT APPROPRÉS À NOS LES OUVRIERS

La maison s'occupe spécialement des travaux de déchargement, transport et mise en cave des charbons que sa clientèle reçoit directement des charbonnages. Un pont bascule pourvu par le gouvernement se trouve à la disposition des clients en nos magasins

Manufacture Belge de Gembloux

Soc. An.

7 à 15, rue Albert, GEMBOUX

Téléphone 17

MAGASINS DE VENTE :

BRUXELLES : 52, rue des Colonies

Tél. 17.77.66

LIÈGE : 25, rue Pont d'Avroy, 25

Tél. 299.15

Instruments de Chirurgie

Mobilier Chirurgical

Appareils de Stérilisation

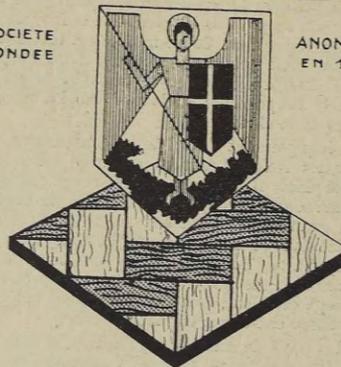
Coutellerie de Luxe et
Ordinaire

Sur demande envoi du catalogue

PARQUETERIES BRUXELLOISES

SOCIÉTÉ
FONDÉE

ANONYME
EN 1903



84 RUE DE LA SOIERIE 86
FOREST BRUXELLES

TÉLÉPHONE 44 98 62

TÉLÉGRAMMES :

PARQUETERIES BRUXELLOISES, FOREST-BRUXELLES